NNÉE Nº 173 1er FÉVRIER 1928

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

ORGES CHENNEVIÈRE : Dernier Poème.
AN SCHLUMBERGER : Testament.
IDRÉ GIDE : Sur le Logone.
GER VITRAC : Raymond Roussel.
ANÇOIS BERTHAULT : L'Homme dans l'aube et dans la nuit.
ANZ KAFKA : La Métamorphose (II).

PROPOS d'ALAIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE, par ALBERT THIBAUDET

SPECTACLES, par JEAN PRÉVOST

TES, par MARCEL ARLAND, FÉLIX BERTAUX, MAURICE BETZ, GABRIEL BOUNOURE, RIEU LA ROCHELLE, GEORGES DUPEYRON, MARIE-JEANNE DURRY, ANDRÉ GIDE, ANDRÉ LHOTE, NDRÉ MALRAUX, MARIO MEUNIER, DARIUS MILHAUD, BORIS DE SCHLOEZER, ALBERT THIBAUDET, ROBERT TOURNAUD

TÉRATURE GÉNÉRALE. — *Jaune Bleu Blanc*, par Valery Larbaud. — *Où le cœur se partage*, par Marcel Arland. — *Russie* 1927, par A. Fabre-Luce. — *Louis XI*, par Pierre Champion. — *Œuvres* de Théocrite, traduites par Paul Desjardins.

POÉSIE. — *Opéra*, par Jean Cocteau.

ROMAN. — *Le Chant du Bienheureux*, par Jacques Chardonne. — *Piège du démon*, par Guy Mazeline.

TTRES ÉTRANGÈRES. — Thomas Hardy. — *Journal de Raskolnikoff*, par Dostoïevsky. — *Zeno*, par Italo Svevo. — *Les Fenêtres*, par Rainer Maria Rilke.

S ARTS. — Portraits d'aujourd'hui.

MUSIQUE. — *Sous le rempart d'Athènes*, musique de scène de Germaine Tailleferre.

ITS-DIVERS. — *REVUE DES LIVRES.* — *REVUE DES REVUES.*

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 6.50

DERNIER POÈME

Mon mal nous avait donné rendez-vous à tous les six,
Moi couché, vous près du lit, dans cette chambre étrangère,
D'où j'aurai vu trente fois mourir et naître le jour.

Je savais qu'aucun de vous ne serait sourd à l'appel ;
Je vous attendais sans hâte et vous écoutais venir
En gardant les yeux fermés pour y retrouver vos traits.

A quatre heures de juillet, que le monde est transparent !
Quels parfums d'herbe nouvelle et de jeunesse fleurie
M'arrivent du fond des champs, en un seul battement d'ailes.

C'est alors, maître sorcier, qu'il faut chercher la formule,
Lorsque nul profane bruit ne peut rider le silence
Ni le tumulte forain souiller la loi dévêtue.

La douce pâleur là-bas que je prenais pour la lune,
C'est le jour ; les premiers trains vont détacher la rosée
Des feuilles qu'elle a blanchies sur la pente des talus.

GEORGES CHENNEVIÈRE

Juillet 1927.

(Ce poème, le dernier qu'ait écrit Georges Chennevière, ne portait pas de titre.)

TESTAMENT

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Je prie la Comtesse de Vergens, née Valérie-Marie de Gore, d'accepter le legs du peu qui m'appartient. Qu'elle m'excuse de rapprocher, après tant d'années de séparation, une dernière fois son nom du mien ; qu'elle ne voie surtout, dans cette hardiesse, nulle présomption d'indulgence en ma faveur, mais seulement le désir de restituer des sommes jadis dépensées dans mon intérêt. Que si elle me refuse le droit de réduire ainsi ma dette temporelle et d'effacer, autant qu'il est en mon pouvoir, le désordre causé par mon passage dans ce monde, qu'elle veuille bien décider à quelle œuvre charitable ce mince avoir devra être remis.

Au nom des sentiments qu'ils m'ont autrefois portés, je prie mon jeune frère Louis Suger, je prie celui que j'appelais mon très cher élève, Benjamin Bris, et je leur mets sur la conscience comme ma volonté la plus solennelle de détruire tous les papiers qu'ils trouveront chez moi, notamment ceux qui remplissent mon secrétaire, ébauches, carnets, correspondances. J'en excepte un carton, ficelé d'un lacet rouge, et plein de notes qui datent de mes plus anciens travaux. Si elles peuvent être utiles à Bris, qu'il se les approprie ; j'y mets toutefois cette condition : qu'il s'abstienne de nommer, par un scrupule inopportun, celui qui rassembla ces vaines fiches. Au cas où il jugerait n'en pouvoir tirer parti lui-même, qu'elles soient brûlées avec le reste.

Ce 23 septembre, j'écris ceci de la maison de santé où, par obéissance mais contre mon gré, je me suis laissé transporter. Il est improbable que j'en sorte vivant. Je suis plus calme, maintenant que ces mots sont tracés. Peut-être aurai-je le temps de les renforcer par quelques explications, par quelques prières ; car je sais que la voix des morts est sans timbre ni force, et qu'il lui faut se faire pressante, obséquieuse, si elle se flatte d'être écoutée. Et que mon Sauveur ait enfin pitié de moi !

Edme-Alexandre SUGER.

23 septembre, soir. — Les hommes du métier viennent de tirer hors de ses draps, de palper et de scruter sous les lampes cette carcasse délabrée qui refuse de continuer son service. Ils pensaient intervenir demain matin, mais les voilà qui reculent, demandant un jour de délai, soit qu'ils espèrent gagner d'ici là quelques faibles chances, ou qu'ils n'aient pas le goût d'achever eux-mêmes ce qui s'achèvera bien tout seul. Peu importe. Ce qui compte, c'est les quelques heures que j'ai devant moi ; et puisque, hors le Désir éternel, le seul vœu que je forme encore est à la merci de votre bonne volonté, j'utiliserai ces instants de répit pour tâcher de vous convaincre, mettant bout à bout les minutes que me laisseront les crises d'étouffement, la mortelle fatigue qui les suit et le zèle fastidieux des religieuses.

Et d'abord, pardonnez-moi de vous imposer une tâche qu'il eût été tellement plus honnête, tellement plus simple d'accomplir de mes propres mains. Le mal m'a surpris inopinément. « Le jour du Seigneur viendra comme un larron dans la nuit, comme les douleurs surprennent une femme enceinte ; ne dormons donc pas comme les autres mais veillons. » J'ai beaucoup veillé, et c'est pour être, en fin de compte, surpris par l'événement, moins prêt qu'un autre. J'ai tâché, hier matin, de marcher jusqu'à ma bibliothèque ; les forces m'ont manqué. J'ai remis mes clefs à ma vieille femme de ménage, lui enjoignant d'aller ouvrir

les tiroirs et de tout consumer, pêle-mêle avec ses balayures et ses épluchures de cuisine, les papiers parmi l'immondice, utiles enfin à quelque chose. Elle m'écoutait d'un air effrayé, promettait n'importe quoi, jurait ensuite qu'elle avait tout exécuté, mais en même temps se hâtait de gagner la porte.

Je sais la petite pensée qui se glisse dans vos esprits, je vous supplie de l'écraser. Non, tout cela n'est pas la ruse d'un homme qui secrètement espère être désobéi. Sur ce point, je veux être cru. Vous marchanderez ailleurs; ici, prenez ce que j'affirme sans rien rabattre. Je me suis tant haï ! Ma haine est plus vigilante que vous ne sauriez l'être. Elle connaît mes détours mieux que vous ; or sur ce point, elle-même ne parvient pas à suspecter mes intentions.

Puisque j'ai détruit ce qui tenait à mon cœur par mille fibres, pourquoi aurais-je épargné ces déchets-là ? Ayant accepté le mépris de ceux qui m'étaient chers, songerais-je à plaider ma cause devant des indifférents ? Les gagner par-dessus vos têtes ? Vous attaquer par une sorte de mouvement tournant et, fort de ces appuis étrangers, vous ébranler à votre tour ? Non, j'ai prévenu contre moi jusqu'aux plus lointains juges ; c'est un procès qu'on ne révisera pas.

Puisque vous n'avez pas compris, vous qui me connaissiez et qui m'aimiez, comment espérerais-je que d'autres comprissent davantage ? Etait-ce pourtant si difficile ? L'enfant naît dans le sang et dans les cris. Il pousse de la tête, il fraie son passage, il déchire ; et s'il tue en se délivrant, ce n'est pas sa faute. Or la nouvelle naissance, ne voyez-vous pas qu'elle peut être aussi laborieuse ? L'homme nouveau, tout débile encore, tout désarmé, qui lutte, qui se débat pour échapper aux bras, terriblement serrés sur lui, de l'ancien homme ! Je ne pouvais pas ; il m'étouffait. Je voyais venir le moment où je n'essayerais même plus de gagner le temps d'une respiration. J'étais si faible et lui si habile en feintes et en prises. Il fallait, il

fallait ! Délivre-toi ; c'est ton affaire ! Dieu fera le reste.

Vous avez levé les épaules, m'accusant de m'être à moi-même broyé le visage, par impatience contre une mouche. Hé, certes, cette passion du jeu, qui pourtant m'avait entraîné dans de telles dérives, n'était pas en moi la passion la pire ni la plus honteuse. Mais, plus apparente, elle se prêtait mieux à l'attaque. Et qu'importait à quel endroit je faisais la brèche, pourvu que le saccage pût commencer. Et tant pis si je me blessais moi-même, pourvu que l'autre fût atteint et mis en pièces.

Je l'avoue, aujourd'hui que le recul réduit chaque chose à son insignifiance : j'ai choisi avec une ostentation puérile cette dernière nuit où il me serait permis de paraître au Cercle. J'ai attendu, pour prendre les cartes, l'heure de la plus grande affluence. Je n'ai pas eu, comme vous avez voulu le croire, une seule seconde de vertige. J'ai joué avec une fureur sans sincérité, à une table où des visages blêmes surveillaient anxieusement mes enchères et tremblaient pour le gain inespéré qu'ils voyaient s'accumuler devant eux — bien autrement blêmes et inhumains, quand enfin chargé d'une dette dont j'étais certain de ne jamais pouvoir m'acquitter, je me suis levé, et sans une parole ni une poignée de mains, je suis sorti dans l'horrible lueur de l'aube.

Cela, vous me l'eussiez pardonné — hélas, vous étiez toujours prêts au pardon ! — et c'est bien pourquoi je devais créer de l'irréparable. J'ai eu tout loisir, depuis lors, d'imaginer comment un esprit plus délicat, plus ingénieux, plus avancé dans l'humilité, aurait su s'y prendre. Mais tant pis si le procédé fut contestable ; tant mieux plutôt ; car il convenait que je fusse dans mon tort d'un bout à l'autre. Et c'est pourquoi je ne parviens pas à regretter ma fameuse lettre. L'essentiel n'était pas qu'elle traduisît ou non mes vrais mobiles, mais que, sans perdre une heure, et remise à chacun de mes créanciers dès son réveil, elle fît l'éclat voulu. Il fallait les informer brutale-

ment qu'ils ne seraient pas payés et qu'ils n'auraient même pas la satisfaction d'apprendre mon suicide. Mais ce n'était encore qu'une banderille, propre à irriter la bête, insuffisante pour la contraindre à charger.

Il y avait moyen de revenir sur cette lettre même, de lui trouver des excuses. Il me fallait quelque chose de plus définitif ; et comment pouvais-je mieux l'obtenir qu'en glissant dans chacune des enveloppes une copie des quatre pages qui furent la sentence de ma dégradation et que j'intitulais : *Portrait d'un lâche.* Si misérable que fût un tel geste, c'est lui qui m'a sauvé. Vous comprenez parfaitement que cette hâte éperdue — puisqu'il faut remuer ces vieux griefs — pouvait seule me mettre à l'abri d'un recul ; qu'à la plus petite hésitation, l'ennemi mal achevé se relevait ; que j'étais faible et que j'aurais fléchi, pas plus tard qu'en cette même journée, devant le désespoir de celle qui depuis tant de mois luttait pour ce qu'elle croyait mon salut. Yeux effrayés, battus par la fatigue, et qui me regardaient avec tant de désarroi ! Si leur souvenir me remue encore, quelle ne devait pas être leur force présente ! D'un petit sac dont elle avait arraché le fermoir, tant ses doigts tremblants s'impatientaient à l'ouvrir, elle avait tiré une enveloppe gonflée de billets. Et moi je cherchais des yeux le collier qu'elle portait toujours ; et elle se trahissait par sa hâte à jurer qu'elle l'avait oublié sur la table de sa chambre, oui, sur le petit plateau de laque, à côté de ses gants...

Certes je n'avais pas de peine à refuser le sacrifice de ses bijoux. Mais la lutte qui suivit, mais tout ce qu'il fallut refuser d'autre ! Comment les soupçons lui étaient-ils venus si vite, avant que j'eusse pu seulement tenter de l'avertir ? Elle avait couru chez l'un de ses cousins. Parce qu'elle voyait rarement cet homme, ne l'aimait pas et ne lui portait aucune estime, je ne m'étais pas méfié de sa présence à la table de jeu. Ainsi, par le plus méchant hasard, c'est dans ce vaniteux, avide de revanche, qu'elle trouvait

l'un des maîtres de mon sort ; c'est devant lui qu'elle avait poussé l'humiliation jusqu'à mendier de l'indulgence en ma faveur. J'étais épouvanté qu'elle se fût si cruellement compromise. Je lui en faisais des reproches que ma détresse, que mon respect pour elle rendaient plus durs. Et je la voyais prendre peur à son tour, elle tout à l'heure encore si hardie ; elle pliait, perdait contenance, effrayée par la trompeuse raideur de mes refus. Ah, loyale entre toutes, et courageuse ! Avec quelle insouciance elle eût défié le monde et jeté son bonheur à l'aventure ! Mais voilà que le misérable prix de tant d'effort se dérobait, que le compagnon trahissait, qu'il prenait la fuite vers les seuls abîmes où elle ne pouvait plus le suivre, vers ceux d'une honte recherchée pour elle-même, endossée comme un froc dans lequel on fait vœu de mourir.

Mon Dieu, j'avais cru d'un bond atteindre le fond de la fosse, et voilà qu'il fallait encore contraindre ces mains vaillantes à me lâcher. Quoi, elle ne désespérait pas encore ? Passée la surprise du premier heurt, elle se ressaisissait, se redressait. Comment avait-elle pu conserver ces illusions qu'elle défendait une dernière fois avec intrépidité et colère ? Ne voyait-elle pas que, depuis longtemps, la place était minée, livrée ? Cœur orgueilleux et pur, il vous fallait enfin choisir : ou de mépriser avec moi la vie, ou de mépriser cet homme qui refusait d'y faire honneur. Et je le jure : ce n'est pas un marché que je vous offrais. Certes non, je n'essayais pas de vous entraîner dans mes ténèbres. Comment croire que vous eussiez pu balancer, vous poser seulement la question, vous qui privée du respect de vous-même n'eussiez plus trouvé le moindre filet d'air respirable ?

Je le sais bien : tout cela aurait dû rester secret entre mon Créateur et moi, incompréhensible et fermé aux hommes. Hélas, j'ai tout fait pour que mes obscurités leur parussent claires, dans la lumière dégradante qu'une fois pour toutes j'avais répandue sur moi. Je ne suis pour-

tant pas le premier qui pour jeter à Dieu une âme qui lui fût acceptable, ait tâché de râcler sa lèpre. D'autres se sont accusés avant moi, d'autres auprès de qui je comprends ma petitesse. Ils se sont accusés... Mon Dieu, je voudrais parler sans outrecuidance, mais je n'ai plus le temps de retenir les mots pour les déguiser selon la modestie. Mon Dieu, vous qui sondez les cœurs, répondez-moi si véritablement ces grands aînés se sont accusés sans aucun égard pour eux-mêmes. Est-ce qu'ils ont assez craint le perfide écho, qui leur retournerait en louanges les injures qu'ils s'adressaient ? Est-ce que vraiment Pascal a cru se mortifier cruellement par ses impérieuses maximes sur la bassesse de l'homme ? N'était-ce pas, dès cette vie, par un zèle qui ne coûtait guère, s'établir dans une façon de sainteté ? Ses coups ne manquaient pas le but, mais ils frappaient avec lui tous ses semblables. Il ne s'abaissait qu'avec sa race entière, se ménageant bonne compagnie, maintenant les distances, laissant à ses regards libre champ par dessus les têtes. Qui sent le péché dans ses moelles, c'est là qu'il le dénonce et non pas dans celles d'Adam. Et c'est trop peu que de le faire au confessionnal ; ou alors, s'il ne peut dire que des demi-vérités, qu'il se taise absolument ! Votre serviteur Augustin lui-même, est-ce bien en pécheur qu'il se flétrit ? N'est-ce pas en Père de l'Eglise, installé dans votre Grâce et qui n'a plus grand'chose à débattre avec ses misères ? Moi j'ai dû me défendre contre l'orgueil par des moyens proportionnés à mes forces. Vous m'êtes témoin que j'ai choisi mes traits, que j'ai soigneusement choisi les endroits où les enfoncer. On n'a cru qu'à une répugnante gageure. On n'a pas compris quel espoir le misérable y attachait, lardé d'invisibles aiguilles, sûr désormais de ne plus pouvoir se redresser, bien protégé contre la tentation de jamais plus promener sa vanité parmi les hommes.

La caricature blesse plus sûrement que les invectives ; elle fait plus mal. Et le résultat, mes amis, vous le cons-

tatez : que Dieu en moi n'ait plus supporté de partage et que j'aie dû commencer un affreux arrachement, me retirer, me dépêtrer, abandonner les lambeaux qui refusaient de suivre ; que j'aie paru insensible aux raisons et aux larmes, poussant vers son dénouement un drame où j'avais tout l'odieux : vous auriez su, pour désigner tout cela, trouver des mots tolérables. Mais non, j'étais l'inconsistant, le changeant, le lâche, et les clefs que j'avais fournies expliquaient tout.

Je revois Louis, dans cette pénible soirée où, à son tour, il s'était acharné contre ma volonté tremblante. On ne lui avait donné le droit ni d'intercéder, ni de m'apporter l'écho d'aucune plainte ; il savait qu'une fierté cabrée le désavouerait de tout ce qu'il pourrait tenter pour m'attendrir. Parce qu'il avait juré qu'il ne plaiderait pas, il se trouvait réduit à l'arme que je lui avais préparée. Et je regardais son mépris monter, remplir peu à peu les lacunes, les places où il ne pouvait discerner d'enchaînement, occuper peu à peu tous les vides. Si bien qu'horriblement comblé dans mon espérance, j'ai vu en quelques heures m'échapper tout ce qui me restait du monde. Aujourd'hui que tout est fini, ou presque, je puis le remercier. Il est venu à mon secours. Oui, bien qu'elle m'ait coûté son affection, sa tranchante justice m'a contraint d'avancer dans la voie qui m'était tracée, dans votre voie, mon Dieu (vous me permettez, n'est-ce pas, de la nommer ainsi ?), dans la voie qui, du moins, ne m'éloignait pas de vous davantage.

J'oubliais de prier mon frère et Bris de se partager mes livres. J'oubliais aussi de leur expliquer que l'argent dû à Mme de Vergens représente une dette véritable. Il a été dépensé par elle pour éditer certains de mes travaux. Que cela leur inspire le ton qui convient pour faire agréer ma requête.

Et maintenant, adieu, adieu.

24 septembre. — Ils ne veulent pas achever. Ils ont des mines ambiguës. Ils disent qu'il faut encore patienter un ou deux jours. Mais comment trouver de la patience, quand on est comme un homme sur une jetée, attendant le navire, et qui ne peut ni partir ni rentrer chez lui ? Que faire sinon reprendre ce papier ? On croyait pouvoir ne plus songer qu'à ce qui est au-delà des apparences, et voilà que, tranquillisé sur un point, le cœur n'en est que mieux à la merci d'agitations nouvelles. Je croyais ne plus rien solliciter, mais je ne puis faire autrement que de vous importuner d'une demande encore. Ah, si j'avais un fils, lui seul me préoccuperait, et j'estimerais à rien les autres témoignages laissés par ma vie. Il parlerait pour moi ; ou bien s'il me condamnait, il serait du moins là, pour mettre autre chose à la place. Mais plus j'aurai disparu solitaire et oublié, plus les quelques indices qui restent de moi paraîtront des preuves convaincantes, aux mains de ceux qui voudront les utiliser. Et si ces traces ne sont pas véridiques, est-ce équité que de leur donner le dernier mot ?

Il existe une correspondance qui s'étend sur sept années de passion, de bonheur orgueilleux, d'étourdissement, de résistance à Celui qui me guettait et contre lequel je voulais me croire le plus fort. Si encore ces lettres rendaient, sans nul mensonge, l'accent d'un cœur aveugle, ses appels, ses craintes, l'aveu de sa misère ! Mais non. Dès qu'elles sont autre chose que le cri d'un terrible attachement, elles né comportent plus que ruses pour rassurer deux êtres qui s'effraient, que détours pour brouiller des pistes. Si jamais je fus habile aux adultérations, c'est dans ces lettres. J'ai réussi à nous y tromper tous deux, et pourtant nous étions devenus experts dans l'art de scruter les dessous des mots. Alors se peut-il qu'elles ne trompent pas tout le monde ? Celle qui les possède, comment croire qu'elle y attache encore le moindre prix ? Je veux penser qu'un jour, irritée contre ces liasses qui encombraient un tiroir, elle a jeté au feu ces témoins d'un temps où le souvenir ne doit plus

s'aventurer. Si elles dorment sous la poussière, pourquoi ne pas les faire disparaître définitivement ? Je vous supplie d'intercéder pour que ce dernier vestige de moi suive le reste et ne puisse jamais troubler le silence où je veux disparaître. Louis sait être persuasif, quand c'est pour une cause qu'il estime juste. Il est souple et patient. Il ne se tiendra pas pour quitte devant le premier refus.

Car il se peut qu'elle refuse. C'est une femme dont le cœur reste fidèle à lui-même, constant comme on ne devrait l'être à rien d'humain. Ce qui lui fut à scandale, c'est que j'eusse changé, et par un glissement dont je ne pouvais pas rendre compte. Le spectacle que je lui ai donné n'a pu qu'ajouter le mépris à toutes les raisons qu'elle avait déjà de ne pas me suivre. Ne l'ayant pas convaincue, je n'ai sans doute fait que la confirmer, que l'aguerrir. Encore une fois, le travail des années a peut-être touché cette fierté, comme il a dû toucher ce beau visage (oui, j'ose écrire cela, bien que ma pensée tremble et se détourne de cette espérance désolée). Peut-être les appuis qu'elle croyait sûrs lui ont-ils manqué. Peut-être, à son insu, a-t-elle changé comme la lumière, lorsque le soir approche et qu'on ne peut dire en aucun moment : voici qu'il commence. Mais ne sachant plus rien d'elle, (qui aurais-je interrogé ? je ne me reconnaissais plus le droit de prononcer à voix haute les syllabes de son nom), réduit à l'image qu'ont gardée mes yeux, comment ne serais-je pas dans la crainte ? Car cette image est d'une netteté si cruelle qu'à moins que Dieu n'y pourvoie, elle me semble ne jamais pouvoir être adoucie.

Puisque au temps de notre séparation Louis la voyait beaucoup et que leur amitié grandissait sur mes débris, il ne peut ignorer qu'elle est venue chez moi chercher ses lettres. Il devine la résolution qu'une telle démarche exigeait d'une femme si réservée. Il devine, mais n'a pas vu de ses propres yeux. Après une nuit de doute et de débats contre des fantômes,. e jour avait blanchi, sans que j'eusse

le courage d'interrompre ce ressassement et de me traîner jusqu'à mon lit. Tout vêtu, j'avais fini par m'endormir sur mon divan. Et ma tête avait roulé sur ma bible ouverte ; elle y reposait durement, comme celle de Jacob sur la pierre de Beth-El. Et soudain mes yeux, comme ceux du berger, s'ouvrirent à une vision : non pas du Dieu que je cherchais ni de ses anges descendant vers moi le long de l'échelle, non pas de Dieu mais de celle qui me séparait de lui. Elle était là, oui, celle que j'avais tant chérie était là de nouveau, immobile comme dans une chambre mortuaire et me contemplant fixement. Mon cœur s'est élancé : « Amie ! amie ! » Mais avant d'avoir atteint mes lèvres, les mots étaient retombés. Et nous nous regardions sans rien pouvoir dire. Après l'intimité de sept années, après tout cela, tout ce qui pétrit l'homme et la femme en une seule créature, voilà que même une parole ne pouvait plus trouver passage de l'un à l'autre !

Elle était entrée à l'aide de la clef qu'elle avait encore. A cette heure matinale, elle pensait sans doute ne pas me trouver. Est-ce qu'elle me considérait ainsi depuis longtemps ? Je crois bien qu'il n'y avait pas de haine dans ses yeux, mais plutôt une pitié sévère. Nos regards sont restés joints un moment ; ils ne s'attaquaient pas, ne luttaient pas ; ils parvenaient avec grande peine à ne pas se dérober. Je pense qu'en chacun de nous ce qui dominait, c'est la peur.

Et voilà que ses paupières se baissent. Je vois trembler ses longs cils. Elle se détourne. Il faut bien achever ce pourquoi elle est venue. Elle fait un pas vers mon secrétaire ; et encore une fois elle me regarde, comme pour voir si je ne vais pas arrêter son geste. — Ah, mon amie, votre taille si droite, le port si libre, si gracieux de votre tête, est-ce moi qui les avais courbés de la sorte ? Et maintenant je voyais votre pâleur...

Le reste a été bref. Elle savait où chercher ; le tiroir était ouvert. Elle a pris ce qu'elle voulait et s'est dirigée

vers la porte. Allait-elle se retourner une fois dernière ? L'un de nous allait-il trouver ce mot qui rejoindrait, dernier filet d'écorce, les deux parties d'un arbre fendu par la foudre ? Mais non ; ce mot tel qu'il l'aurait fallu n'existait dans aucune langue. Et elle est sortie rapidement, comme d'un bureau ou d'une gare où l'on ne connaît personne.

Pourquoi cette clandestine venue ? Lui aurais-je refusé ce que je n'avais plus aucun droit de retenir ? Quel dessein lui faisait surmonter tant de répugnances ? Voulait-elle mettre en sûreté, pour le grand jour du règlement des comptes, le double témoignage d'une passion que je pourrais être tenté de renier ou d'avilir ? Voulait-elle conserver, dans ce trophée, quelque chose de sa jeunesse et comme un enfant spirituel que l'ordre même de Salomon ne lui aurait pas fait consentir à partager ? A mon tour, j'aurais pu réclamer ce qui était écrit de ma main. Je n'ai pas voulu. Mais maintenant qu'il faudrait partir, je m'aperçois que j'ai trop présumé de ma liberté. Je reste accroché à ce clou. Arrachez-le et permettez-moi de m'en aller tout à fait.

Déserts desséchés par l'attente. On me dit que je suis ici depuis trois jours seulement. Je ne sais plus. Lambeaux de jours et de nuits, de sommeil et de veille, mêlés comme dans le premier chaos, lorsque les éléments bavaient encore les uns dans les autres. Et tous ces feuillets qui se sont accumulés. A quoi bon ? Les voilà jetés sous le lit, pour qu'ils ne m'importunent plus. Leur excuse est dans l'effort qu'ils me coûtent et qui use mon impatience.

Châtiment promis à ceux qui se retournent vers leur passé ; ne faudrait-il pas plutôt dire : récompense ? La femme s'est arrêtée pour contempler encore une fois sa ville consumée par la pluie de soufre ; et la voilà pour jamais immobile, statue de sel. Plût à Dieu que j'eusse déjà mérité d'être une forme transparente, un cristal que la corruption n'attaque pas !

J'ai aimé la perfection ; je n'ai pas d'autre défense. Je l'ai aimée et désirée ; et si je l'ai trahie plus qu'un autre, jamais dans mes écarts je ne l'ai confondue avec ce qui n'était point elle. J'ai repoussé la fausse paix, qui n'est qu'une torpeur, une brume opaque. J'ai l'exigence d'une certaine clarté, d'un certain désaltèrement ; et j'ai protégé cette soif, craignant le leurre des petites gorgées, craignant de perdre tout, si je cessais d'aspirer à tout ; et je n'ai pas voulu d'un petit salaire, de peur d'être renvoyé avec mon dû, et de ne plus pouvoir mendier l'immense don, m'en remettre à la pure Grâce.

Je sais que ce langage n'a pas de sens pour qui ne le comprend pas déjà. Cœurs dans lesquels l'universelle imperfection élève une plainte (soupir à peine perceptible ou qui monte jusqu'aux cris) : ces cœurs-là sont mes frères et mes sœurs. Aux autres je ne parviens à rien dire qui ne leur soit scandaleux. Je les irrite comme le frelon qui tourne autour d'un fruit sans écorchures et n'y peut trouver d'entrée.

Elle voulait effacer tout ce qui rend la passion terrible ; elle croyait, parce qu'elle est droite, pouvoir en effacer tout ce qui n'est pas droiture, lui donner le teint de l'innocence, l'apaiser, la clarifier, sans voir que la source même en est polluée. Et moi je ne voulais pas de ce qui me semblait le plus captieux des mensonges, ce masque d'amitié par où regardent des yeux troubles, cet azyme fait avec de la pâte fermentée. De toute son âme, chacun de nous offrait à l'autre ce qu'il avait de plus sacré, et c'était un échange de coups mortels : car je tâchais de lui rendre suspecte, d'empoisonner sa bonne conscience, tandis qu'elle s'efforçait d'éteindre en moi la seule étincelle de vie, qui est une vue claire du péché. Cela pouvait-il durer ainsi ?

Vous aviez la gracieuse et fière faiblesse de ne pas vouloir séparer l'amour et l'admiration. Cet amant que vous contempliez à travers l'or de vos prunelles, comme vous l'aviez paré de couronnes imaginaires (si lourdes à porter,

mon amie), comme vous l'aviez enivré ! Lorsqu'il vous a montré son vrai visage, vous avez pris peur. C'est auparavant qu'il fallait craindre, car désormais il avait cessé d'être dangereux. Et peut-être n'est-ce pas à ce moment-là qu'il méritait le plus de mépris.

L'auriez-vous reconnu, par la suite, dans cet homme qui gagnait obscurément sa vie et qui, le soir, faisait la lecture à des incurables ? Et sans doute vous seriez-vous dit...

Mon Dieu, achevez vite ! achevez vite ! Fermez-moi la bouche ! Ne me laissez pas seul, ou je ne réponds plus de mes pensées. Mon Dieu, je ne vous ai pas encore blasphémé ; j'ai pu repousser la première surprise, mais dans un instant je ne pourrai plus. Traitez-moi enfin comme votre enfant, et non comme un ennemi qu'on s'amuse à jeter par terre. Je suis un homme dur et vous êtes un Dieu jaloux. Je ne réclamais pas la tendresse, mais j'espérais votre aide. Puisque vous avez permis cette chose et que vous m'avez comblé de cette bénédiction, empêchez qu'elle ne m'écrase. J'écris, parce que la main va plus lentement que les pensées ; il y a des mots devant lesquels elle bronchera et que je pourrai peut-être arrêter à temps. — Notre Père qui êtes aux cieux ! — J'entends monter dans mon cœur des pensées étrangères et que je n'ose pas dévisager. — Votre nom soit sanctifié ! Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !...

Ils sont venus ! Ils étaient ici tous les deux. Ils sont venus comme le soleil qui se lèverait à une heure interdite de la nuit. Les ténèbres mortes, et tout à coup le soleil du plein jour, surprenant les secrets de tous les êtres... — Mon Dieu, je ne dis rien de coupable, car c'est bien ainsi que vous me les avez montrés, Louis et Bris, dans le souffle de la porte qui s'est ouverte ! Ils se tenaient par la main. Je ne sais si vraiment ils se la tenaient, mais ils étaient comme deux frères, comme deux jeunes arbres dont les branches se mêlent. Toutes ces années si pesantes,

elles ne les ont donc pas touchés ! Elles ont coulé autour d'eux, elles se sont divisées, respectant ce riant îlot. Ils étaient là comme autrefois. Et je pense que, tout d'abord, ils éprouvaient de la gêne. Je ne sais pas ce qu'ils ont dit. Je crois que j'ai répondu comme il fallait, mais je ne m'en souviens plus. Ce n'est pas leurs paroles qui me frappaient d'une transe délicieuse, ni même cette sympathie fleurissant à l'improviste, ni les encouragements dont ils tâchaient de me secourir, ces enfants de bonne volonté. (Après tout, l'on n'a pas beaucoup de peine à se montrer ému devant un homme en ruines, qui souffre et va s'en aller ; il ne faut pas d'efforts bien coûteux, pour oublier des griefs et pour regarder un frère sans dureté.) Non, ce qui me transperçait venait d'ailleurs...

— Mon Dieu, jusqu'ici vous ne pouvez rien me reprocher. J'ai bien le droit de dire cela. Ce n'est pas ma faute s'ils étaient entrés comme des cavaliers qui ont galopé dans le matin, s'ils brillaient comme les Dioscures ! Et quand, bientôt, j'ai pu détourner leurs questions par les miennes, qu'ils se sont mis à parler de leur vie, de leurs travaux ! Aisance, ajustement parfait ! Tout leur est facile ; dur mais facile, dur mais maniable, sans échardes. Ils vont tout droit... — Est-ce que vous interdisez à tout le monde la ligne droite ? — Ils sont ce que leur courage les a faits. Ils s'en réjouissent. Ils ne demandent rien à personne, à vous non plus. — Ah, pourquoi ne m'empêchez-vous pas de poursuivre ! Vous voyez bien que j'ai franchi les bornes, car je le crie : j'aurais horreur que rien fût changé en eux, rien amendé ou redressé. Et vous qui distinguez la tempête du soir dès le giron de l'aube, les sauterelles de l'été dès le printemps, vous savez où cette pensée-là conduit, quelles autres elle enfante. S'ils sont bien comme ils sont, qu'ont-ils besoin de votre baptême et du Sang de l'Agneau, de s'humilier et de mourir à eux-mêmes ? Et si votre Christ n'est pas nécessaire à tous les hommes, si un seul a, sans lui, la Grâce, alors, mon Dieu à moi, vous n'êtes plus que

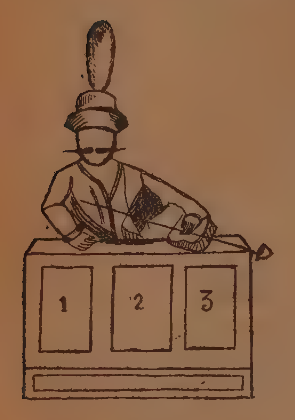
le Dieu des mauvais cœurs, et pourquoi m'avez-vous si rudement conduit ?

Ah, finissez ! Vous qui avez confondu Job, eh bien, confondez-moi ! Pilez-moi dans votre mortier ! Cassez mes os ! Faites éclater cette tête désobéissante ! Puisque je n'ai pas contesté contre vous au temps de ma vigueur, je ne vais pas essayer, maintenant que je suis affaibli et que je pousse devant moi ma pensée à coups de trique. Vous voyez sur quel rebord vous m'avez fait glisser. Je me retiens à quelque chose : au souvenir de ma foi et des quelques heures où vous m'avez montré de loin les palmeraies de votre royaume. Je me tais, je me tais. Je suis à présent trop pauvre et serré de trop près, pour rien pouvoir hasarder de ce qui me reste ; et ce que je vous avais donné, je ne veux rien en reprendre... Ah, Valérie, pourquoi n'avez-vous pas, comme je fais aujourd'hui, cru dans votre confiance passée, alors que vous ne voyiez plus moyen de croire en moi ! Mais je ne vous fais aucun reproche.

Et, mon Dieu, à vous non plus je n'en fais pas. Pourtant le vieil homme que je vous avais sacrifié était robuste et rempli de sève, tandis que le nouveau, votre œuvre, celui que vous m'avez donné en échange, vous voyez qu'il chancelle sous un souffle. Etait-ce vous montrer équitable ? Mais je me tais ; seulement dépêchez-vous d'en finir. Et puisque j'ai porté devant le monde le nom de lâche, accordez-m'en le bénéfice. Ne comptez pas démesurément sur mon courage. Et bien qu'ils représentent le seul bonheur vers lequel ma pensée se tourne encore, faites qu'ils ne paraissent plus ni l'un ni l'autre à mon chevet. Car leur seul aspect vous fait tort et jette sur vous une ombre étrange où toute votre immense gloire court danger de pâlir. Hâtez-vous et veillez sur moi.

JEAN SCHLUMBERGER

RAYMOND ROUSSEL



Cet auteur dramatique, désormais célèbre par ses insuccès, s'est entendu appeler : *Le Joueur d'échecs.*

(*Le Merle Blanc*))

Le 7 décembre 1922..., *à son réveil ayant réuni les éléments que Dieu... et 1922 mettaient à sa disposition, il réglementa en trois actes et six tableaux l'abracadabrant, donna ses derniers ordres à* l'absurde apparent... *et sonna avec vingt-quatre heures de retard, notre heure de fou-rire.*

C'est par cette phrase que se terminait le communiqué aux journaux publié le matin de la première de *Locus Solus*. Déjà, la veille et les jours précédents, l'opinion publique avait été systématiquement chauffée. Ceux qui n'avaient pas lu les récits fabuleux et logiques de l'ouvrage portant le même titre, et que Raymond Roussel avait publié depuis longtemps, étaient vivement intrigués en entendant parler de *diamant-baignoire, de poissons dessalés qui jouent aux petits chevaux, de tarot musical en mâle d'émeraude*, etc... Tout le monde voulait voir et entendre cette

danseuse nue qui parlait (*vous n'avez jamais entendu* parler *une danseuse nue ?*) Et le spectateur le plus difficile que ni l'interprétation, ni les décors modernes, ni la musique d'un jeune compositeur n'avaient pu fléchir devait s'avouer vaincu en apprenant que le grand Gémier avait reçu le drame avant de quitter le Théâtre Antoine pour l'Odéon. Personne n'ignore aujourd'hui que Pierre Frondaie eut le rare bénéfice d'adapter *Locus Solus* à la scène et que *l'Insoumise* voulut bien en plein succès se soumettre aux exigences de l'inventeur Canterel.

Le drame ne paraîtra jamais en librairie. C'est dommage, car les répliques les plus significatives et les plus violentes invectives avaient été dictées par Raymond Roussel qui insistait, malgré le scandale, pour qu'on les répétât à satiété. Et c'est ce qu'il entendait souligner dans une première déclaration :

L'absurde apparent *y fait réfléchir, la logique y danse la gigue, mais reste la logique, le burlesque fait pouffer mais contient sa moralité.*

D'ailleurs il eût été pour le moins plaisant d'analyser la part du collaborateur, de savoir comment il fut amené à se dépasser dans un genre qui n'est pas le sien, à le créer presque par la seule vertu d'une atmosphère qui lui était aussi étrangère que pouvait l'être l'*aqua micans* au Sauternes, qu'elle transformait pourtant en petit soleil, comment il fut amené à en rire, non comme l'auteur, mais à en rire. Car Pierre Frondaie qui à la représentation se trouvait debout derrière moi, riait de toutes ses forces. Il s'étonnait que j'applaudisse, croyant que je le faisais à rebours, ou par ironie. « Vraiment, disait-il entre deux éclats, jouissant de l'ignorance où tout le monde était de sa collaboration et de la bonne blague qu'il jouait aux raymond-roussellâtres, vraiment vous êtes sérieux ? » Et il pouffait de m'entendre lui affirmer que je ne riais pas, se réservant au surplus de rire longtemps, de rire le dernier ou

si le vent tournait, cela s'est vu, de réclamer sa part de solennité plus tard.

Le rideau venait de tomber sur les premiers tableaux. Toute la critique ou à peu près était hostile. La volière, quoi ! l'étable ! « Vous vous déshonorez, Signoret ! » criait-on, et il n'en fallait pas davantage pour que toute la troupe atteinte dans son étoile faiblît et flanchât.

N'importe, le rideau se releva et l'on vit apparaître deux personnages symboliques : le jeune Poète romantique et pauvre, et la Fortune.

Pantomime : Le jeune Poète lit ses vers, la Fortune s'éloigne en riant. Le jeune Poète se tue d'un coup de poignard, la Fortune reparaît et couvre d'or le cadavre du malheureux. Aussitôt intervient l'inventeur méconnu Canterel, l'hôte taciturne et génial du lieu solitaire. Il rêve un instant sur le tragique destin du jeune Poète et s'écrie amèrement :

— Ah ! si j'étais pauvre, j'aurais du génie ! Mais je suis riche.

Puis, se reprenant, il annonce d'une voix d'automate : *Ballet mécanique*. Et nous assistons aux danses allégoriques de la Gloire et de Mort.

Raymond Roussel, comme je l'ai dit, insistait beaucoup pour que Signoret appuyât sur certaines répliques. Il insistait particulièrement pour qu'il criât celle que je viens de citer. Sans doute constitue-t-elle la clef du problème, et si Raymond Roussel nous autorisait à le questionner là-dessus, peut-être y gagnerions-nous de percer le mystère particulier de son œuvre, d'interpréter les raisons profondes de sa vie légendaire, et de comprendre l'humour qui le pousse par intermittences à se manifester sur un théâtre et par le monde. Mais Raymond Roussel ne répond jamais directement aux questions qu'on lui pose.

On le croit misanthrope. « Il vit loin des coteries et des chapelles ». Comment passe-t-il son temps ? On ne sait pas. Quelqu'un me disait qu'il restait des après-midi

entières dans son bureau à se promener de long en large, s'arrêtant devant sa fenêtre fermée, tambourinant aux vitres, reprenant sa promenade jusqu'à la nuit.

Sort-il la nuit ? On le dit.

Veut-on le voir ? C'est presque impossible. Un secrétaire a mission de se faire passer pour lui.

Essaie-t-on de lui téléphoner ? On ne répond pas, car il s'est réservé de pouvoir seulement émettre des messages sans jamais en recevoir.

Je décide après la représentation de le voir coûte que coûte. En compagnie de quelques amis nous forçons les consignes. Est-ce lui cet homme avec des dents !

— Monsieur Raymond Roussel ?

— C'est moi-même.

Un moment de surprise. Nous balbutions quelques excuses, notre admiration, etc...

— Oui, dit-il. Il y a du bruit, n'est-ce pas ? Il faudra faire quelques coupures et cela marchera.

C'est tout. Le lendemain on fit les coupures. Au cours du *ballet sous-marin* devaient monter et descendre d'étranges ludions : des statues, des couronnes mortuaires, une colossale « légion d'honneur ». Malgré ces évidentes concessions la police fermait le théâtre. Mais deux jours après, et jusqu'au 21 décembre, les représentations se poursuivirent dans le même hourvari.

C'est à la reprise que les journaux publièrent une déclaration que je me permets cette fois d'attribuer entièrement à Raymond Roussel :

Locus Solus s'est ranimé. — Bon Public !

Tu m'as cru mort. Ne sais-tu pas que j'ai le secret de la « résurectine » ? La plume, même celle de la critique, ne peut tuer. Mais, ayant voltigé à travers ma mécanique, elle en avait faussé les rouages ; je l'ai réparée. La voici bien vivante, à nouveau animant mes six tableaux.

J'ai toutefois mis un peu d'ordre dans mon laboratoire, remisé mes tarots, mes émeraudes ; les moyens du théâtre, trop

bornés pour réaliser mes imaginations, me réduisaient à te les décrire et tu eusses aimé les *voir* prendre corps sur la scène. Si tu es curieux d'eux, lis le livre que j'ai publié sous mon pseudonyme Raymond Roussel ; tu les y retrouveras et mille autres inventions inattendues.

Pourquoi ne viendras-tu pas ?

Qu'est-ce que t'a promis mon bonisseur que je n'aie tenu ? La musique de Fouret ? Les décors de Bertin ? Les trouvailles de Poiret ? Il n'y a eu pour eux que des éloges. Mon évocation de la gloire, mon divertissement sous-marin ? On ne leur a reproché que d'être trop courts ! A-t-on discuté Signoret, Morton, Fabre, Flateau et Galipaux ? On a dit qu'ils se déshonoraient !!! Pourtant aucun d'eux ne s'exhibe en caleçon... Tes enfants peuvent venir me voir !

Mes inventions ? Mes rapprochements les plus déconcertants ? N'y a-t-il pas ri, ce premier public ? Il a ri, crois-moi. Seulement, toi, quand tu as lu, entendu, vu quelques bonnes farces, tu dis, essuyant tes larmes joyeuses « *Suis-je* donc bête de rire ainsi ». Lui a eu honte d'avoir ri... parce qu'il croyait que tu le regardais, et il a dit « Dieu, ce que *c'est* bête ».

Non, *je ne t'ai pas trompé*. Je t'ai prévenu copieusement, je crois, que j'étais un *original*.

Toi, tu ne viens pas pour me *juger ;* tu *payes* pour te plaire, te distraire, t'amuser. Que j'aie du talent, que je sois fou, génial ou farceur... *qu'est-ce que cela te f...ait pourvu que tu rigoles !*

A ce soir, bon public... A demain, à tous les soirs... Tant que tu voudras.

Une concession méprisante à la critique, le doute entretenu sur la véritable personnalité de l'auteur de *Locus Solus*, la certitude de la vanité de toute tentative (noter le futur du : *Pourquoi ne viendras-tu pas ?)*, l'orgueil de Roussel devant celui qu'il nomme son bonisseur, l'ironie corrosive avec laquelle il attaque et détruit la musique, les décors, et les trouvailles d'un costumier, le cas pendable des acteurs de vaudeville qu'il a choisis et qui, pour une fois, ne sont pas tenus de paraître en sous-vêtements, la psychologie du fou-rire, la position originale revendiquée, le rappel à la décence du « cochon-de-payant » devant l'au-

teur qui s'offre le luxe de jouer à qui perd gagne, l'appel cynique à la rigolade, enfin, le défi d'un homme qui tiendra jusqu'au bout, car il le faut bien, sachant qu'en fin de compte il sera jugé sur sa dépense, autant d'éléments qui résistent à l'analyse et donnent cependant le sens de cette « moralité » que Raymond Roussel signalait avant le premier roulement de tambour.

Ces déductions dont on peut me tenir rigueur en m'accusant d'essayer de trouver coûte que coûte à un auteur une certaine filiation, comme si autant de caractéristiques négatives n'étaient pas la preuve de son indépendance absolue, je ne manquais pas de me les rappeler deux ans plus tard en allant au rendez-vous que Raymond Roussel avait décidé de me consentir enfin.

Déjà je me mettais autant que possible en garde contre l'apparence d'homme énigmatique et courtois que je présageais, redoutant d'autant plus l'entrevue que le lieu fixé pour notre rencontre n'était pas son domicile, mais l'appartement d'une femme. J'étais sûr en tous cas — on m'avait prévenu — que je devrais me contenter d'une conversation où n'entrerait pas la moindre confidence, sauf quelques signes que je pourrais interpréter à la réflexion et relier à l'idée morale que j'avais pu me faire de Roussel par son œuvre.

Pourtant, à mesure que je me rapprochais des Champs-Elysées, une image comme un détail de rêve m'obsédait de plus en plus. Je l'ai dit, je ne gardais de ma première entrevue que le souvenir de la merveilleuse dentition de Raymond Roussel, et je ne pouvais m'empêcher d'associer à ces dents remarquables la singulière préoccupation de Roussel qui avait spécialement fait exécuter par un fabricant d'instruments précis une petite fourche de platine dont Canterel se servait au théâtre pour extraire des dents, selon je ne sais quel procédé électro-magnétique. Et la seule collaboration de l'auteur à la mise en scène de

Locus Solus avait consisté en cet extraordinaire et inutile bijou.

Roussel s'attendait-il au miracle et qu'ayant réalisé parfaitement son utopique invention, la molaire de Morton sauterait de « la rondelle bleue » à « la rondelle rouge » ? C'est peu probable ! En tous cas ce précieux trait d'union de mystère me reporta à une conversation que j'avais eu l'après-midi, et dont le sujet essentiel était justement l'énigme Roussel. Nous disions qu'à toutes les époques était apparu un personnage représentatif d'un certain esprit de recherches tantôt dirigé contre la fortune, tantôt contre l'amour, tant contre la vie, peut-être aujourd'hui contre rien. Et que, si Gilles de Rais, le Marquis de Sade, Arthur Rimbaud, par exemple, étaient les chefs de cette troublante et perpétuelle armée du crime, Raymond Roussel, interdit de cruauté par l'état social actuel, et d'imagination par le positivisme, pouvait bien s'en remettre à des rêves où l'une et l'autre apparaîtraient dans l'appareil moderne, la première empruntant ses éléments de supplices à toute la nature perdue, la seconde ses machines à la science bafouée.

J'en étais là à peu près de mes réflexions, lorsque Raymond Roussel m'ouvrit lui-même la porte. Je remarquai mon dernier livre en évidence — c'est la coutume — sur un coin de la cheminée. Mais placé de telle sorte que je ne pouvais voir s'il avait été coupé. Lorsque je fus assis, Roussel me dit sans préambule.

— C'est très bien. Nous avons pris un très grand plaisir à lire « Le goût du sang », nous le relisions tout à l'heure.

A ce moment, l'opinion troublante de Canterel me revint à la mémoire :

— Eh bien ! moi, dans un monde meilleur, je mangerais volontiers de l'homme.

Bien entendu, je passerais ceci sous silence si cette opi-

nion soudaine n'avait été aussi directement en rapport avec ma méditation de l'escalier. Les quelques préoccupations qui m'avaient accompagné jusque-là me semblaient sœurs et je n'étais pas fâché que d'un mot à mon sujet Roussel s'en déclarât le père. Toutefois, je ne crus pas devoir appuyer sur cette coïncidence et je me gardai de la révéler. Je compris par la suite que ma retenue avait été raisonnable. J'aurais été gratifié d'un « C'est curieux, en effet » souriant, et je n'aurais pas été plus avancé. J'ai préféré la noter ici.

Je décidai d'attirer immédiatement son attention sur la légende précoce qui l'entoure, lui et ses proches. Et je lui racontai les anecdotes suivantes. Chacun à sa convenance peut en récuser la part d'exagération, mais non l'esprit.

Madame Roussel mère ayant lancé des invitations, au jour fixé et à l'heure exacte, le dîner est servi et expédié. On passe au salon. Aussitôt une belle femme vêtue de noir, un livre à la main, descend l'escalier monumental et s'assied. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, elle lira à haute voix les *Trois Mousquetaires*.

Au temps des représentations de *Locus Solus*, Madame Roussel ayant décidé de visiter les Indes acquit un yacht et s'embarqua. Le voyage fut agréable et le navire touchait au port lorsque la riche voyageuse demanda une longue-vue : « C'est cela les Indes ! s'écria-t-elle. Capitaine, nous retournons en France ! »

N'est-ce pas des Indes que Raymond Roussel envoya un radiateur électrique à une amie qui lui demandait un souvenir *rare* de là-bas ?

Qu'il ne porte ses cravates, son linge et ses chaussettes qu'une fois, et qu'ensuite il les abandonne à ses domestiques, fantaisie ou superstition ? Mais pourquoi attache-t-il spécialement quelqu'un à l'entretien d'un bouton de porte ? Le préposé doit veiller à ce qu'aucune empreinte, aucune buée n'en ternisse l'éclat.

— Cette histoire est apocryphe, me dit Roussel avec un rire silencieux.

— Vous avez fait la guerre, n'est-ce pas ? lui dis-je. Un écho du *Carnet de la Semaine*...

— L'anecdote est exacte, mais on l'a mal racontée. Quand je fis le tour du monde, je partis seul. Quelqu'un s'en étonna. Je répondis que j'aurais tous les loisirs de n ouer des relations en route. Et j'ajoutai : n'étais-je pas seul quand je suis parti à la guerre ? Je n'ai jamais vu tant de monde !

Oui, j'ai fait la guerre. J'étais à Châlons (il sourit) où je conduisais une automobile. Nous étions très bombardés. C'est curieux, les bombardements, n'est-ce pas ? c'est très curieux. Ainsi sauriez-vous me dire pourquoi Reims, qui fut la plus bombardée des villes, possédait les plus vastes caves du monde ?

Raymond Roussel me confie qu'il n'attache pas une grande importance à ses premières œuvres : *La Doublure* (1897), *Chiquenaude* (1900), *La Vue* (1904).

Voici la préface de *La Doublure :*

AVIS

Ce livre étant un roman, il doit se commencer à la première page et se finir à la dernière.

L'Auteur.

Ce livre est en effet un roman. Un roman de 318 pages écrit entièrement en vers alexandrins. L'analyse en est courte et facile : l'acteur Gaspard est enlevé par Roberte, femme entretenue. Ils assistent au carnaval de Nice. Gaspard après le voyage est abandonné et échoue dans un théâtre ambulant. Cette intrigue sommaire n'est que prétexte à descriptions d'une terrifiante précision : La fin d'un drame, le déshabillé de Roberte, le carnaval, une promenade nocturne, les feux d'artifice, la fête à Neuilly.

Voici un fragment du « Déshabillé » :

Dessous on voit comme un double corsage en faille
Avec un rang serré de boutons au milieu,
Comme un cache-corset tout noir dont il tient lieu.
Roberte met ses mains en haut pour le défaire ;
Mais Gaspard, les ôtant tout doucement, préfère
Le déboutonner, lui ; pendant qu'il est en haut,
Elle s'y met aussi par en bas, et bientôt
Lorsque les deux côtés sont ouverts sur le ventre,
Leurs mains, en remuant, se rejoignent au centre
Toujours fermé du rang de boutons, dont il vient
Pendant ce temps d'ouvrir le haut ; c'est lui qui tient
A défaire les trois derniers boutons ; il ouvre
Alors les deux côtés tout à fait, et découvre
Ainsi, le satin bleu de ciel de son corset ;
Puis il écarte la chemise qu'un lacet
Etroit, bleu, formant un grand nœud au milieu, fronce...

Quant au défilé du carnaval de Nice, il ne tient pas moins des trois quarts du volume.

Le lecteur consciencieux qui voudra trouver la clef de la *Doublure* devra lire *Chiquenaude.* Il y gagnera d'y découvrir sous une forme hermétique mais tout en symbole, quelques-uns des secrets qui sont restés les ressorts essentiels de l'œuvre de Raymond Roussel. Il y verra apparaître sous des déguisements divers tous les épisodes de *La Doublure.* Ce seront : Panache, Fusée, Crinière, Foire, etc... Il y entendra le défi de Mephisto :

Quel est l'insensé qui se flatte
De percer l'étoffe écarlate
Dont je suis tout entier vêtu ?

Il y verra l'humour à l'œuvre sous les traits de Chiquenaude, et il comprendra comment la poésie se détruit elle-même à l'image des mites semées dans la flanelle d'un pantalon qu'on disait invulnérable, bref, comment « *les vers de la doublure dans la pièce du fort pantalon rouge !* » symbolisent « *les vers de la doublure dans la pièce* (de théâtre) *du Forban talon rouge !...* Et alors tandis que Chiquenaude

sera secouée par son hilarité en montrant du doigt la nuée des petits papillons destructeurs, le lecteur, lui, devant une hécatombe d'alexandrins, se tiendra de même les côtes mais *en dedans*, si l'on peut dire, et comme Roussel.

J'ai su que Raymond Roussel assistait tous les soirs aux représentations du *Bossu*, lorsqu'on le donnait à la Porte-Saint-Martin. Comme j'en demandais les raisons, je ne fus pas surpris de m'entendre dire que loin de s'intéresser au drame, il ne s'appliquait qu'à rechercher les différences de mise en scène, à contrôler l'ordre d'entrée des figurants, à épier les gestes des acteurs, leur intonation, la disposition des décors, la chute du rideau, bref, tout ce qui joue dans les limites des indications données par l'auteur, tout ce qui est en marge, flottant, et non revêtu de ce caractère de fatalité que donne sensiblement la dernière version d'un film cinématographique.

Ce souci de précision est à la base de toutes les préoccupations de Roussel.

Dans *La Vue* le poète, renonçant à l'intrigue inutile de *La Doublure*, nous donne franchement les descriptions d'un porte-plume à panorama, d'un en-tête de lettre, d'une étiquette d'eau minérale [1].

Dans un monde où la condition du progrès réside dans le passage perpétuel de l'observation à l'expérimentation, on ne s'étonnera pas de voir l'auteur de *La Doublure* et de *La Vue* devenir celui d'*Impressions d'Afrique*, de *Locus Solus*, de l'*Etoile au Front* et de la *Poussière de Soleils*.

Rien de plus inutile qu'une description sans objet, rien

1. On lira avec intérêt l'étude que lui consacre Robert de Montesquiou dans son livre *Elus et Appelés* sous le titre : *Un auteur difficile.* « Ces vers, ils s'appliquent ainsi que pourrait le faire un entomologiste, à étudier les mœurs des insectes, à nous décrire ce qu'ils décrivent dans l'immense marine captive de la boule minuscule ; et c'est là que l'art d'un Roussel, de couper, non pas, comme on dit, les cheveux en quatre, mais en quatre cent quarante mille, pour commencer, m'apparaît comme un phénomène digne d'être signalé à ceux qui font leurs délices de l'analyse, de l'énumération et de la nomenclature. »

de plus inutile aussi qu'une invention inefficace. Pourtant les dernières œuvres de Raymond Roussel ne sont autres que les descriptions et la mise en œuvre de découvertes ou d'inventions impossibles, traduites avec un humour qui définitivement s'est affranchi du rire et couvertes d'une immunité morale qu'il faudra bien se résoudre à reconnaître un jour.

Paul Valéry signalait cette horlogerie envahissante : la précision du temps, du lieu et de l'activité des hommes ; et qu'il y a de moins en moins de jeu dans la mécanique, que nos lumières ne tremblent plus et que l'imagination pure est condamnée, si elle ne s'adapte pas, à être broyée par la machine.

Raymond Roussel s'est servi de cette précision moderne et de la logique établie pour construire des appareils fabuleux destinés au transbordement du matériel poétique. Son œuvre est l'usine qui transforme les meubles en forêts, les explosifs en pâturages, les journaux en crimes. Non que la vieille machine tourne à rebours, mais c'en est une autre construite de toutes pièces avec les métaux les plus lointains, les moteurs les plus rares et toujours d'une précision telle que le vocabulaire doit céder à la poussée barbare.

Dans l'usine moderne, Raymond Roussel fait une sorte de grève perlée. Il applique tous les règlements avec une implacable et une cruelle précision. Rien n'est laissé au hasard ou à l'aventure, tout est conditionné, groupé, mais sans le moindre jeu, sans huile aux jointures, sans soupape de sûreté, et il se félicite que les roues grippent, que les tiges se cassent comme verre, que les chaudières explosent. C'est alors que le rêve jette par dessous ces rails en mou de veau, qu'il construit des soufflets de poumons humains et emprisonne dans les pistons la force ascendante des aigles. Bref, en paraphrasant le vers connu, on peut dire que Roussel vit dans un monde où le rêve est frère de l'action.

La précision absolue s'avère destructrice, elle est la forme nouvelle de l'humour, celui de Raymond Roussel.

Il est rare qu'on ne découvre dans la vie comme dans les rêves l'équivalent manifeste des préoccupations intellectuelles ou spirituelles d'un auteur. On ne s'étonnera pas que Raymond Roussel ait le goût des armes :

« Signe particulier, dit un critique, M. Raymond Roussel est sportif à ses heures. Champion de tir au pistolet, il ne possède pas moins de quarante-cinq médailles et a obtenu en 1909, la médaille d'or de Gastinne-Renette. »

« Il faut être absolument moderne », disait Rimbaud. C'est-à-dire être la somme de tout le passé, de tout le présent et encore de Σ ; Σ, mystère, Σ qui permet de détruire la limite du temps, Σ qui confère aux machines imaginées par Raymond Roussel ce caractère d'éternité qui défie la mort ; car auprès d'elles, celles que l'industrie construit de nos jours ne seront dans dix ans que de vieilles carcasses.

Raymond Roussel eut justement l'humour d'acquérir une de ces carcasses. C'était une vieille mais très luxueuse automobile, soigneusement entretenue, très brillante et d'autant plus fantomatique. On la mit au compte de ses extravagances habituelles. J'imagine, moi, que Roussel s'était volontairement retiré de Σ en deçà du progrès, c'est-à-dire qu'il voulait vivre à une époque qui est encore tout à fait la nôtre, mais avec le petit éloignement qui au lieu d'accroître le prestige le diminue infiniment. S'il eût voyagé en carrosse on eut crié au déguisement, mais en le voyant dans un teuf-teuf il faisait simplement scandale.

L'expérience ayant réussi, il n'avait plus qu'à tenter la contre-épreuve et à s'éloigner de Σ au-delà dans le temps. Il fit alors construire une splendide roulotte automobile, merveilleusement aménagée, décorée de bois précieux et comprenant une salle à manger transformable en studio, une chambre à coucher, une salle de bains avec W.-C. et une chambre pour le chauffeur. Puis il entreprit quelques

voyages. Est-il utile de dire qu'il eut le même succès de curiosité et de scandale ?

— C'est bien agréable, me confiait-il, on s'arrête où l'on veut, on repart quand on veut, un véritable yacht de terre. Et l'on est seul.

— Seul ? lui dis-je, mais le monde...

— Oui, c'est vrai, mais on peut éviter les villages. Mussolini, que je suis allé voir à Rome, me fit la même remarque. Je lui répondis qu'il n'avait pas besoin, lui, d'une telle automobile pour attirer l'attention des foules. Ah ! le pape aussi voulait voir mon auto. Mais comme il ne peut sortir du Vatican, et que décemment — je me demande pourquoi ? — on n'y pouvait faire entrer ma roulotte, il m'a envoyé quelqu'un : le nonce, qui repartit émerveillé.

Sans jamais trahir cette grandeur anonyme, Raymond Roussel tenta tout ce qu'il est possible pour qu'on voulût enfin s'intéresser à ses histoires. Les spectacles d'*Impressions d'Afrique* ne furent que des parades jouées à Paris et en province et où il n'hésita pas, pour jouir de l'effet, à tenir un rôle de figurant. *Locus Solus* empruntait ses moyens au music-hall. Avec l'*Etoile au Front*, l'auteur renonça aux artifices du théâtre ou du moins il les réduisit au minimum, à quelques objets tenant dans un salon où ils servaient de prétexte à de nouvelles inventions pendant cinq actes. Un nouvel échec l'incita à se servir d'un autre mode : la féerie. Il l'employa dans *Poussière de Soleils*, mais toujours avec le même insuccès. Roussel était-il de bonne foi ou voulait-il le paraître ? Comptait-il qu'on lui rendrait justice enfin ? Je ne puis pas le croire en constatant que le jeune marin outrageusement fardé d'*Impressions d'Afrique* recevait sans broncher les pommes cuites, et qu'aux premiers soirs de *L'Étoile au Front* il se préoccupait de savoir si deux cents petits bancs avaient bien été disposés au balcon du Vaudeville comme il l'avait demandé.

D'ailleurs, dans les recueils d'opinions qu'il joint tou-

jours aux programmes de ses manifestations ou aux livres qu'il publie, je ne veux voir qu'un *sottisier* dont l'ordre n'est pas indifférent et qui constitue une sorte de préface où la critique perd ses droits avec la meilleure foi du monde. Les têtes de liste Marcel Proust et Edmond Rostand y voisinent avec Claude Balleroy, Signoret, Régine Flory, de Royaumont, et ce n'est pas un mince divertissement que de voir citer à tort et à travers les conteurs de Marrakech, le Gulf Stream, l'Enfant-Héros, Hoffmann, Stevenson, le cinématographe, l'encyclopédie, le calife Omar, les idées tropicales, les vies des Saints, la démonologie, le système planétaire, la magie du verbe, Shakespeare, Lucien Godin et Armand Massard, Einstein, Victor Hugo, la folie, Henry Bidou, Alfred Jarry, Apollinaire, Lautréamont, Rimbaud, Gounod et Alphonse Daudet.

On ne saurait mieux faire le procès de la critique et je parierais que Raymond Roussel, en dépit de sa courtoisie, a pu songer à recueillir parmi tous ces éléments désordonnés les matériaux d'un prochain livre.

Quelles surprises nous réserve encore ce Marcel Proust du rêve, et jusqu'où poussera-t-il la meute silencieuse de ses machines perforatrices ? Par quels moyens essaiera-t-il de nous atteindre et quel cornac choisira-t-il pour présenter le phénomène ?

Il m'avoue être fatigué par ses tentatives. Mais qui pourrait désespérer un *joueur d'échecs*. Nul doute que la machine ne soit encore exposée quelque part, que nous constations les lois rigoureuses de son fonctionnement, que la preuve nous soit faite encore une fois, non par une bougie, mais par de puissants projecteurs que personne ne se tient dans les placards ou les tiroirs de l'automate, et qu'à cette nouvelle partie Raymond Roussel dans la carcasse du Turc perde encore contre le public et gagne toujours contre lui-même.

ROGER VITRAC

SUR LE LOGONE[1]

10 mars.

Kolem, où nous avons passé la nuit par grand dévouement pour nos hommes. Ils ont pu dormir à l'abri. La nuit a du reste été moins froide. Mais on n'imagine pas village plus sordide. En plus de l'indicible saleté des cours des maisons et des rues, les étangs (dont j'ai parlé, je crois), ces flaques d'eau stagnante au milieu des places, ces vieux dépotoirs où le village déverse les déjections et déchets, donnent à Kolem son pittoresque et sa particulière hideur.

Pour ne point dématiner trop tôt nos malades, nous acceptons de n'arriver à Moosgoum que demain. Nous coucherons à Mazéra. On prend son parti de cette lenteur. Qu'importe un jour de plus ? Je n'ai jamais mieux lu, ni plus amoureusement. Le paysage monotone berce la pensée sans la distraire. Parfois pourtant, une troupe d'antilopes est signalée ; on aborde ; on gravit la berge ; l'immense plaine (ah ! que je voudrais voir ce pays couvert d'eau !) tournoie et vibre sous l'ardent soleil. Je laisse Marc poursuivre les am'raïs, et contemple le cours de l'eau glauque et sa lisière de roseaux.

J'ai appris à me défier de ces roseaux. Dans ce pays, les herbes coupent, les arbres griffent, les lianes déchirent. Pour avoir voulu m'aider de ces roseaux, en ayant pris à pleine main une touffe pour me hisser sur la berge,

1. Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* des 1er Décembre 1927 et 1er Janvier 1928.

j'ai depuis quinze jours, au médium de la main droite, deux panaris qui se refusent à guérir. Ce sont d'abord de presque invisibles poils de velours que le roseau vous laisse au doigt. Ces petits dards soyeux, il faut se hâter de les extraire, sous peine de voir se former un petit abcès, qui grossit, suppure, devient mal blanc, panari, je ne sais quoi d'absurde et d'affreux qui fait qu'on ne peut plus que gauchement se servir d'un couteau, d'une fourchette, d'un stylo — et d'un fusil plus mal encore.

Marc me rejoint à Maggière (Mazéra) [1] que je gagne à pied. Il a longtemps attendu sur la rive sa baleinière, au retour d'une longue poursuite d'am'raïs, assez fatigué de cette course en plein soleil ; mais du moins a-t-il tué un assez beau mâle. Quant aux canards, ils demeurent à peu près invulnérables ; les plumes forment une carapace sur laquelle le petit plomb glisse.

Innombrables bandes d'am'raïs, de tous côtés. Tout près de ma baleinière, j'en vois trois qui descendent boire au fleuve. Gabriel, l'infirmier, part à leur poursuite.

Sur treize occupants de ma baleinière, quatre malades. Ils n'arrêtent pas de tousser, d'une toux affreusement rauque, et de cracher.

Il semble, d'après ce que dit le chef de ce village (très sympathique) que le chef de canton (celui-là même qui venait nous saluer en pirogue, à notre premier passage, et qui va venir demain matin réclamer le paiement de l'impôt (11 francs par personne) exige la totalité de ce paiement en « pièces blanches » (*id est* : en marks).

Je sais que, le mark n'ayant plus cours, l'administration s'occupe à le « faire rentrer » ; et je comprends que l'on exige la moitié du paiement en monnaie blanche — ce que le chef de ce village dit pouvoir payer et être

1. Dernier village Kotoko.

tout disposé à faire. La totalité... cela, dit-il, n'est pas possible. On n'en peut point trouver assez — et déjà le peu qu'il obtient, est coté ici le double du jeton jaune — c'est-à-dire qu'on achète chaque mark deux francs (jetons). La capitation se trouverait ainsi doublée.

J'ai pris le nom de ce chef de canton et serais curieux de savoir s'il fait cela au su et avec l'approbation du chef de circonscription — que je vais prévenir ; ou si, comme on peut craindre, il garde par devers lui le profit de cette majoration.

Nous décidons d'attendre demain l'arrivée de ce chef de canton et on le fait prévenir pour qu'il ne tarde pas trop à venir. Le village où il s'attarde se trouve à une heure d'ici, mais le messager ne partira que demain à l'aube car, à cause des lions, il n'est pas prudent de circuler la nuit.

11 mars.

Par suite de l'abominable puanteur, la nuit dans la baleinière est une sérieuse épreuve. Le vexant, c'est que nos hommes ne profitent pas, du moins pas tous, de cette possibilité que nous leur donnons de coucher à l'abri dans les cases du village, à cent mètres de là. Au milieu de la nuit, je me rhabille, pour aller voir pourquoi ceux dont la toux m'empêche de dormir ont préféré camper au bord du fleuve ; ils sont là dix, autour de trois feux. Devant le premier se chauffent un des gardes, Zézé et notre marmiton. « Le village est trop loin », dit le garde. Autour du second feu somnolent trois Saras ; autour du troisième feu Gabriel, Adoum, Outhman et Zigla sont profondément assoupis. Mais ces derniers du moins ont des couvertures. Je crois qu'ils ont horreur des campements, redoutant les poux qui s'y trouvent, et plus encore des cases Kotokos où sévissait naguère la récurrente. C'est ce que Gabriel finit par m'avouer. C'est par les poux[1] que se transmet la récurrente, il

1. Ou plus exactement : par les tiques.

le sait — et que les poux, nés de ces poux contaminés, peuvent transmettre la maladie sans qu'il soit besoin qu'ils aient eux-mêmes pris contact avec des malades. Tout cela est peu rassurant, et, cette nuit, tourmenté par des démangeaisons bizarres, je prends de la rhoféïne pour dormir. C'est aussi que mon lit perd l'équilibre et laisse déborder le mince matelas jusqu'à la natte du schimbeck ; il ne forme plus île et je ne me sens plus à l'abri.

Imagine-t-on bien ce que peut être la vie dans une baleinière, parmi les tonnelets, cantines, sacs, affaires de toilette, fusils, réchauds, vivres, etc... la mienne habitée, durant le jour, par treize hommes (moi compris), dont quatre malades. Si parfois quelque objet tombe et glisse entre les lattes du plancher mobile, on hésite à le rechercher dans le jus fétide qui clapote au fond — que l'on ne peut que difficilement laver, par défaut d'écoulement.

Oui, si parfaite, que puissent être la méditation et la lecture dans la baleinière, je serai content de quitter celle-ci. Tout allait bien jusqu'à l'hippopotame ; mais depuis que les pagayeurs ont suspendu tout autour de nous ces festons puants, on n'ose plus respirer qu'à peine.

Je me lève avant le jour et, dans le petit matin grelottant (il fait 8° sous le schimbeck et 6 au dehors), je vois venir à nous le chef de canton dont nous souhaitions la visite. Sept hommes l'accompagnent ; tous à cheval ; tous assez bien vêtus ; lui, particulièrement décoratif. La traversée de la rivière est très belle ; les chevaux ne perdent point pied, mais ont de l'eau jusqu'au poitrail.

Nous précipitons un peu l'entrevue, car Marc voudrait aller chasser l'am'raï. Mais qu'y a-t-il tant à parler ? En quelques mots le chef nous rassure. Certainement il y a malentendu. Il n'a jamais été question d'exiger la totalité, ni même la moitié de l'impôt en marks. On

donne en marks ce qu'on peut. Le reste en jetons.

Comme précisément voici le chef du village, je fais répéter devant lui ces affirmations rassurantes et nous partons chasser, espérant l'incident clos.

Mais après que nous sommes revenus bredouilles, que nous avons quitté Mazera et depuis deux heures avons repris notre remontée du Logone, le chef de Mazera nous rejoint (ou du moins un notable du village envoyé par lui) : nous n'étions pas plus tôt partis que le chef de canton a réitéré ses exigences : il n'acceptera que des marks.

Je lui fais aussitôt reporter le petit bouquet de plumes d'aigrettes qu'il m'avait donné (il m'en avait offert une quantité ; j'avais cru désobligeant de tout refuser, mais eu soin de choisir le plus petit bouquet « en bon souvenir de notre rencontre », lui faisais-je dire par l'interprète), « ne voulant pas garder le cadeau d'un menteur ». De plus, j'écris aussitôt à Thiébaut, chef de la circonscription de Kousseri (de qui dépendent ces villages) pour l'avertir.

Je serais bien curieux de connaître la suite de ce différend, nouveau chapitre de l'histoire des camouflages [1]. C'est un ennui de ce voyage, de toujours laisser en arrière les réponses aux interrogations soulevées.

Et je me replonge dans *The flight of the Duchess*, qui m'amuse et me ravit encore bien plus qu'à ma première lecture où je ne le comprenais pas si bien.

Le pauvre capita de ma baleinière va mal. Une pneumonie, dit l'infirmier. Je ne le croyais pas si malade et suis resté quelque temps sans l'observer. Le voici tout

1. J'appris bientôt après que M. Thiébaut avait fait le nécessaire pour mettre fin à cet abus. Hélas ! j'appris également, quelques mois plus tard, que cet administrateur excellent venait d'être emporté par un accès de fièvre bilieuse, dans un des gîtes d'étapes de cette longue route que nous venions de parcourir, alors qu'il était sur le chemin du retour avec sa jeune femme.

glacé, bien qu'au soleil ardent, et mouillé de sueur. Il respire avec peine, et son pouls bat très faiblement. Gabriel veut lui faire prendre de l'ipeca. Les vomissements vont le soulager peut-être, mais le fatiguer, et peut-être faudra-t-il lui faire une piqûre de caféïne. Aussi je dis à la baleinière de Marc de rester derrière la nôtre, prête à répondre au moindre signe, car c'est là qu'est la pharmacie.

On déplace à grand'peine quelques cantines, les deux sacs de mil que je viens d'acheter à des commerçants de passage, les maxillaires de l'hippopotame, des nattes, des pagaies, deux caisses de films, le sac à linge sale, le gouvernail cassé, les bûches de bois à demi consumées que les hommes emportent (car le bois est rare) en vue du campement prochain, — pour permettre d'ouvrir, à l'avant de ma baleinière, une chaise de bord où installer le malade. Il n'a que 38°7. Comme nous espérons arriver ce soir à Moosgoum, où l'on pourra laver la baleinière, je lui dis de vomir sous lui, car il n'a guère la force de se pencher de côté par dessus bord. Quelle confiance, quelle résignation, quel abandon chez ces pauvres noirs ! Mais jamais un mot, un signe de remerciement. J'ai demandé souvent comment on disait « merci » dans tel ou tel idiome indigène : « Il n'y a pas de mots ».

Et, chaque jour, de nouveaux malades. Le plus jeune de nos pagayeurs souffre d'une otite, à qui je glisse dans l'oreille une mèche imbibée de glycérine phéniquée (au moins notre pharmacie sert à quelque chose) dont il y a quelques jours j'usais moi-même. Et qu'on ne vienne pas parler de « tire au flanc », car ce petit n'en fait pas moins, et très vaillamment, son travail.

Les eaux ont dû baisser sensiblement depuis notre premier passage (au retour de Logone Birni, nous avons « emprunté » le bras profond du Logone). Deux ou trois fois par heure la baleinière s'enlise ; tous les pagayeurs

sautent dans la rivière et halent et poussent durant un long espace. On entend le crissement du métal sur le sable mouillé. Curieux mode de locomotion.

« *And quench its speed in the slushy sand* ».

12 mars.

Malgré les efforts des pagayeurs, nous ne pourrons dépasser Ghamsi aujourd'hui. La lettre à Thiébaut, l'administrateur de Kousseri, au sujet du trafic des marks, puis les constants enlisements, nous ont beaucoup retardés. Marc, renonçant peut-être un peu vite à arriver ce même soir à Moosgoum, a relâché sa surveillance, et le capita le mieux capable de diriger l'esquif entre les bancs de sable, est précisément le malade. J'ai dit que je l'avais laissé vomir tout son soûl dans ma baleinière, assuré que j'étais de ne plus avoir à y dormir. Cet arrêt forcé me consterne ; mais rien à faire : nos hommes, malgré leur bonne volonté (et les Massas de Mirebeddine se réjouissaient beaucoup de regagner ce même soir leurs foyers) sont fourbus. Force est de s'arrêter précisément à l'endroit où nous campions voici quinze jours, près de cet îlot buissonnant hanté d'aigrettes (dont j'ai parlé) au pied d'une colline de coquilles de ces huîtres énormes et informes qu'on récolte sur les berges du fleuve (et dont je n'ai jamais parlé).

Nous gagnons le village afin de nous assurer d'un abri pour nos hommes. On va de case en case ; on déloge quelques vieilles femmes qu'on dédommage. Le capita, très chancelant, doit gagner au bras d'un de ses compagnons la meilleure de ces cases. Il a le regard perdu d'un mourant.

Nous prenons notre repas du soir sur la berge, à la clarté des étoiles et d'un feu qu'on entretient près de nous. Vraiment, ce soir, on se sent quelque peu désem-

paré. La chaleur m'a passablement éprouvé vers la fin du jour et j'ai un assez fort mal de tête. Mais Zézé nous sert un canard de la chasse d'Outhman, cuit à point, capable de faire oublier tout.

L'aspect et l'odeur de ma baleinière sont tels que j'hésite un instant si je ne vais pas faire dresser mon lit à terre ; (ajoutons à tout le reste des horreurs ceci : convaincu que nous allions coucher à Mirebeddine, j'ai fait prendre une purge à Dindiki constipé !) mais le vent s'élève... Résignons-nous. Du moins prends-je du soneryl qui me procure un salutaire oubli.

Le capita est mort cette nuit. Vers trois heures du matin, Gabriel vient nous l'annoncer. Il n'y a plus lieu d'essayer d'une piqûre : le cœur a cessé de battre. Je me doutais bien hier, que dans l'état de faiblesse où il se trouvait, le peu de sédobrol que nous lui avons fait prendre (en bien faible dose pourtant) risquait de l'endormir à jamais ; mais du moins aura-t-il eu une agonie plus tranquille. Il ne semble pas, d'après ce que dit son frère qui le veillait, avoir beaucoup souffert, et s'être bien rendu compte qu'il trépassait. Une piqûre n'eût fait que l'exciter. On n'eût pu le sauver qu'à grands soins, que nous n'étions pas à même de lui donner.

Au petit matin, nous nous rendons dans la case où repose enfin ce pauvre homme. Quelle misérable existence aura-t-il connue ! Il est là, sur une natte, près d'un petit feu, complètement enveloppé, enlinceulé d'un boubou bleu, que dépassent un peu les pieds nus. Près de lui quatre « Boas » de son village accroupis près du feu. Le soleil se lève comme nous ressortons de la hutte (la porte est si basse qu'il faut beaucoup se courber). Le frère a choisi, non loin du village, un petit emplacement pour la tombe. Kara avait quarante ans environ. C'est le fils aîné d'une nombreuse famille. Il

laisse une femme, mais pas d'enfants. Il quitte la vie sans espérance et durant toute sa vie n'a jamais eu l'espoir sans doute de pouvoir gagner plus d'un franc cinquante par jour. C'est lui qui aurait mené au Tchad le chasseur anglais Powel Cotton. Il nous avait montré un papier l'attestant.

Les Saras et les Boas achèvent de creuser une fosse. La terre est très dure et l'on n'a comme instruments de travail que deux petites houes, composées d'une feuille de métal trop mince, ajustée à une branche fourchue, formant angle aigu.

Le cadavre est bientôt apporté par quatre hommes et posé provisoirement près du trou. Il est complètement enveloppé et ficelé dans une toile. On cherche des branches sur lesquelles, paraît-il, doit reposer le corps et qui doivent l'isoler un peu du contact immédiat de la terre.

Nous quittons Ghamsi vers huit heures. Lecture assidue durant tout le trajet.

Arrivés à Moosgoum, nous descendons pour revoir le village et faire à pied les deux kilomètres qui le séparent du poste de Mirebeddine.

Dans le dénûment d'alentour et après cette longue remontée du Logone, le poste de Mirebeddine nous apparaît comme un havre de grâce. Un nouveau cas de pneumonie s'est déclaré parmi nos pagayeurs. Cette fois, du moins, nous prenons toutes nos précautions pour tâcher d'enrayer le mal ; mais le pauvre garçon, si vigoureux d'aspect et tout jeune, a une forte fièvre et semble bien gravement atteint. Nous lui posons des ventouses, que Gabriel scarifie, mais elles prennent très mal ; nous recourons aux applications d'iode.

Nous apprenons par le malade que, cette avant-dernière nuit, à Mazéra, si froide — où je me suis relevé pour voir ceux qui s'obstinaient à dormir en

plein air — le capita qui vient de mourir s'était senti trop faible et fatigué pour gagner le village (distant de 100 mètres à peine) et était resté près d'un feu, à grelotter toute la nuit. Et lui, le nouveau malade, avait pris froid, ne consentant pas à quitter son ami. Il eût été si simple de faire porter le capita jusqu'au village, si seulement nous avions pu savoir ! si seulement il avait parlé. Mais ces pauvres gens attendent la dernière extrémité pour se plaindre. Indifférence, apathie, résignation, accoutumance à la misère, et peut-être la crainte d'une rebuffade, d'être considérés comme geignants, douillets, ou « tire au flanc ». Et l'exemple de ce dévouement amical, si simple, si modeste, et que le pauvre garçon va peut-être payer de sa vie...

Une excellente sieste achève de me remettre d'aplomb. Je ne suis pas plutôt relevé que s'amène le sultan de Mala avec une importante suite. Le sultan est un homme énorme, qui n'entrerait pas dans un fiacre. On frémit à l'idée de lui offrir un siège. Chaises de bord, fauteuil anglais, vont sûrement s'effondrer sous son poids. On est bien soulagé lorsqu'on voit un de ses serviteurs avancer vers lui un meuble robuste à son usage particulier.

Après les premiers compliments, échangés par voie de double interprète, je m'informe de la valeur des marks dans le pays et de leur plus ou moins d'abondance. Ici nous sommes sur le territoire du Tchad. Le mark, nous est-il répondu, circule ainsi que la monnaie jaune, mais n'a pas plus de valeur, et les paiements se font indifféremment en pièces blanches ou en jetons. Mais chez les Fellatas (Kameroun) le mark fait prime, et lorsqu'ils vont commercer de l'autre côté du fleuve, les Fellatas leur réclament dix centimes en plus du jeton jaune, pour un mark. Quel trafic les Fellatas doivent

faire ! Ce mark, qui vaut ici 1 fr. 10, vaut deux francs, à deux jours de marche d'ici.

Désireux de voir si je peux amener un sourire sur les lèvres du sultan, je fais raconter par Adoum la chasse à l'hippopotame, puis le dépeçage de la bête et l'odeur épouvantable de nos baleinières transformées en boucaneries. L'histoire a grand succès. Toute la suite du sultan (quinze personnes) s'associe au rire de celui-ci. « C'est à cela, me fait-il dire, qu'on reconnaît que tu es vraiment un grand chef. Jamais un petit chef n'aurait supporté cela pour ses hommes. » Comme je remarque qu'il tient à la main une chicotte, je lui fais demander si quelques lanières de peau d'hippopotame pourraient lui plaire. Ma proposition semble lui faire un grand plaisir. Nouveaux rires et protestations amusées de toute sa suite lorsque j'ajoute que je lui propose ceci parce que je suis bien sûr qu'il ne se servira pas de ces chicottes pour frapper ses hommes. Et l'on sort des caissons de la baleinière un énorme pan de peau (que je ne savais pas y être) sur lequel on prélève de quoi satisfaire le sultan.

13 mars.

Indiscrétion des indigènes qu'explique sans doute leur *absence de réserve* : on leur offre une cigarette, ils prennent le paquet. On leur offre un gâteau sur un plat, ils prennent tout le plat.

Nous nous avisons un peu tard de faire vider les baleinières. Des débardeurs disposent tant bien que mal et sans beaucoup d'ordre les bagages sous la véranda, caisses à gauche, cantines à droite, tonnelets au milieu. A la lueur haletante de la bougie, dans le photophore au verre plus qu'à demi brisé, l'aspect du poste est très « lendemain de naufrage ».

Le malade va mieux ; sa température a passé, durant la nuit, de 40 à 36 ; mais il est encore loin d'être guéri.

Un courrier pour Lamy emporte une lettre que j'écris pour la Compagnie de l'Ouham et Nana, afin d'annoncer la mort et de régler les affaires de Kara. J'écris également à Coppet pour être sûr que ce règlement soit bien fait. Après quoi, nous décidons de gagner Mala, dans une de nos baleinières. Grande difficulté dans le recrutement des pagayeurs. Le plus grand nombre se défile. Voici comment je m'explique la brusque (et momentanée) défection de gens si complaisants d'ordinaire ; la Compagnie de l'Ouham et Nana a coutume de les payer, non à la journée, mais au voyage. Ils doivent recevoir tant pour le trajet de Lamy à Moosgoum, puis Bangor. Ce que nous leur demandons est du rabiot dont il ne leur sera pas tenu compte. Quelques mots d'explication eussent pu éviter le retard occasionné par la débandade de ce matin ; mais nous n'avons pu nous aviser de tout cela que plus tard. J'écris à Coppet également à ce sujet, afin que ces pauvres gens ne soient point frustrés ; de plus, quelques matabiches récompenseront les bons vouloirs.

CHAPITRE IV

SECOND SÉJOUR CHEZ LES MASSAS

Je revois Mala avec le plaisir le plus vif. C'est bien un des points les plus étonnants de notre voyage, et même un des plus beaux *I ever saw*. Les habitants de Mala sont charmants ; ils semblent sincèrement heureux de nous revoir ; (il faut dire que nous avions fait pleuvoir sur eux pièces et piécettes).

La gravité des formes, la subtilité des couleurs, rappellent certains Corot d'Italie. (Je songe particulièrement à une vue du Forum.) Ce village l'aurait ravi. Les rapports des tons et des masses, le bleu très tendre du ciel, le gris rose des murs des maisons, le peu de vert

de quelques arbres énormes admirablement étalés sur les places, l'étendue d'eau du Logone vert-gris-bleu aperçue dans l'effondrement du « carnak »[1], tout concourt au ravissement.

Lumière et chaleur très éprouvantes toutes les après-midi, ces derniers jours. Et le matin, ces jours derniers, le soleil ne sort des limbes que vers 10 ou 11 heures.

Le soir, la nuit, rampe de feu au loin, sur une immense étendue d'horizon. Et, sur l'horizon qui fait face, de-ci, de-là, de larges meurtrissures rouges dénoncent encore des incendies plus lointains.

14 mars.

En panne. Le soleil est sans rayons ; la terre sans ombres ; la lumière est délicate, une lumière argentée d'Ecosse, parfaitement impropre au cinéma. Marc se désespère et je me désole avec lui.

Nos malades vont sensiblement mieux.

Des enfants (un, en particulier, protégé de Marc, d'une douzaine d'années, d'une surprenante robustesse, d'admirables proportions, moins faune, malgré la peau de bouc autour des reins, qu'Hercule enfant) m'apportent des piécettes à changer. Le franc fait prime ; du moins, c'est contre des jetons d'un franc qu'ils viennent changer les pièces de deux francs et les piécettes de cinquante centimes. Ils en ont les joues pleines, la bouche servant couramment de porte-monnaie, de tirelire, d'où sont extraites, baignées de salive, les petites économies.

A Mala nous avons réquisitionné dix figurants qui, ainsi que convenu, s'amènent ce matin en pirogue. Mais la lumière est si mauvaise qu'on ne peut faire

1. Mur d'enceinte de la ville.

qu'une répétition. C'est dans la cour du père de Zigla (notre interprète) chef de Mirebeddine, que l'on fait exécuter diverses scènes de la vie courante ; certaines extrêmement réussies. Hercule enfant est admirable lorsqu'il monte, d'échelons en échelons, jusqu'au haut d'un obus. Un peu gênés par la soixantaine de notables et de curieux qui s'empressent dans la cour, autour de nous, font du zèle, donnent de la voix, s'interposent, et surtout crachent de tous côtés. Certains acteurs se montrent insuffisants ; il s'agit de les remplacer, et Marc demande des volontaires, parmi lesquels choisir. On lui amène trente-deux petits garçons et petites filles. Un vrai conseil de révision s'organise sous la véranda, derrière le poste. Il se dégage de tous ces corps nus, enduits d'huile, une odeur de poisson séché, presque intolérable.

Qu'on ne vienne pas dire que la coutume des lèvres percées va se perdant. A la seule exception de la sœur de Zigla, toutes les filles du pays, à peine nubiles, commencent à porter les plateaux. Le père de Zigla se refuse à laisser percer les lèvres de sa fille, mais c'est à la grande désolation de celle-ci qui déclare qu'elle ne pourra trouver à se marier avec des lèvres « comme celles des garçons » et profitera d'une absence du père pour passer outre la prescription paternelle.

Que ces bandes de pélicans sont belles ! qui, chaque soir, dans le ciel pur, regagnent le banc de sable où ils vont passer la nuit. C'est une très longue ligne ondulant par inflexions molles ; chacun suit l'autre, à distances égales. De minute en minute on voit se déployer sur l'or du couchant une bande nouvelle. Je m'amuse à les dénombrer. J'en compte une fois 86 ; une autre fois, plus de 100.

15 mars.

Lumière un peu meilleure au réveil. Des nimbus se

sont formés, aux dépens de ce voile confus qui s'opposait à la lumière.

Très attristés d'apprendre que notre principal malade va de nouveau moins bien ; reprise de fièvre. Hier on le croyait déjà presque guéri.

Tous les malades, ce matin, viennent se réfugier autour de l'unique feu de la cuisine ; ils crachent tant qu'ils peuvent. Ce n'est pas très appétissant. D'autre part, on ne peut les laisser sans feu. Nous parlons d'envoyer nos pagayeurs désœuvrés « faire du bois » dans la brousse ; mais on affirme qu'ils devront aller le chercher à plus de dix kilomètres. Pourtant l'on voit d'assez nombreux arbres dans la campagne environnante ; tabous sans doute. Les indigènes ne brûlent que des gâteaux de bouse sèche, et des tiges de mil.

Je tâche de me remettre à *Faust*, abandonné depuis huit jours pour Milton et Browning.

Le ciel s'est éclairci. Marc peut faire ce soir du bon travail. Il fait terriblement chaud. Lorsqu'après la sieste, on sort, vers trois heures, sur la véranda, lumière, température, qualité spéciale de l'atmosphère, un vertige vous prend, une sorte de brûlure à la nuque, de coup de chaleur. On regarde le thermomètre. Il ne marque que 36°. On songe avec terreur qu'il peut monter jusqu'à 45 (même 49°, disait Coppet). On se dit que passé 40° on crèverait. Tant l'air est sec, la reliure souple du *Concise Oxford dictionary* [1] commence à boucler.

Au coucher du soleil, je vais chasser la perdrix, dont Marc, hier soir, m'avait signalé une compagnie dans le voisinage. J'en rapporte deux ; mais c'est Outhman

1. Sachant que je partais pour un long voyage, la Clarendon Press, par l'entremise d'Abel Chevalley, avait eu l'extrême gentillesse de m'envoyer ce livre, qui me fut précieux entre tous.

qui les a tuées. J'ai dû lui passer le fusil, n'y voyant plus assez.

Zigla a fort joliment réparé la crosse qu'il avait brisée, l'enveloppant étroitement dans un bracelet de peau de cabri.

Une curieuse espèce de libellule vole devant nos pas, avec une macule noire ou grenat à l'extrémité des ailes de tulle transparent, (m'a-t-il semblé, pour autant que j'ai pu les distinguer). Ce qui m'a surpris, c'est de les voir commencer à voler à cette heure vespérale, car je ne pensais pas qu'aucune espèce de libellules fût crépusculaire.

16 mars.

Hier, un peu de rouspétance parmi nos gens. Certains refusent d'aller chercher, à défaut de bois, des tiges de mil pour les feux de nos malades. Il faut aller trop loin. Un des capitas déclare qu'il ne saurait toucher aux boules de mil qu'on nous apporte du village ; les femmes à plateaux qui les ont faites ont bavé dessus et ça le dégoûte. (Je le comprends.) Il préfère piler le mil lui-même et le cuire comme il pourra. Enfin un des pagayeurs voudrait que nous mettions Zézé en mesure et en demeure de lui payer les 19 francs qu'il lui doit encore sur 34 qu'il lui gagnait hier au jeu. Ce jeu est une sorte de pile ou face, qui se joue avec des petites coquilles. Je ne sais s'il est possible d'y tricher, mais ce pagayeur a, paraît-il, gagné sans cesse. Je me méfie. Pourtant Zézé n'avait qu'à s'arrêter après avoir perdu les 15 frs qu'il avait en poche (qu'il venait de nous demander de lui avancer sur son mois). Le pagayeur lui a prêté, puis a regagné ces 15 francs, puis 4 francs encore, sur parole. Pourtant le jeu est interdit. Je le leur redis, et qu'à Fort-Lamy on se serait saisi de leurs enjeux, et qu'on les eût foutus en prison. Ils le savent. J'interdis désormais à nos pagayeurs de jouer avec nos boys. (Adoum, échaudé déjà, se retient). Que Zézé donne

cent sous encore, que je prélève de nouveau sur son mois, et que l'autre qui n'a déjà que trop gagné, se tienne pour satisfait. L'incident se prolonge encore quelque temps ; le pagayeur nous sert une comédie de larmes, refuse de prendre le billet, etc...

Un des traits dominants du caractère de l'indigène est son absence de réserve. Le peu qu'il a, il le dépense aussitôt, le boit, le mange ou le joue [1]. Lorsque je parlais au gouverneur Lamblin de la possibilité d'introduire des caisses d'épargne dans la colonie : « C'est, me disait-il, ou ce serait, un des premiers et des plus importants progrès auxquels je songe ; mais je crains que les indigènes ne soient pas encore mûrs pour m'aider à le réaliser. » Le mieux serait sans doute de leur permettre des achats, qui ne soient pas de simples dépenses.

Ce matin, le temps est splendide. Marc se donne beaucoup de mal pour obtenir un lever d'indigènes, une sortie de vaches, de chèvres ; mais l'un tire à hue, l'autre à dia ; et lorsque cela commence à marcher, le soleil est déjà trop haut ; les ombres sont trop courtes ; la lumière trop chaude ; l'atmosphère du premier matin n'y est plus.

Somme toute, il me paraît que ce qu'il y aura de mieux dans ces vues prises (et sans doute il y aura de l'excellent), sera plutôt obtenu par un heureux hasard ; des gestes, des attitudes sur lesquelles précisément l'on ne comptait pas. Ce dont on convenait par avance restera, je le crains, un peu figé, retenu, factice. Il me semble que j'eusse procédé différemment, renonçant aux tableaux, aux scènes, mais gardant l'appareil tout prêt, et me contentant de prendre, par surprise et sans qu'il s'en doutent, les indigènes occupés à leurs travaux ou à leurs jeux ; car toute la grâce est perdue de ce qu'on

1. C'est bien pourquoi il accepte si volontiers une poignée de sel en paiement d'un travail.

prétend leur faire refaire. Le plus souvent, c'est après que Marc a cessé de tourner, immédiatement après, parfois, que le geste naïf, exquis, ininventable, irrefaisable est donné. On dit à cette mère d'abreuver son enfant ; elle le fait tant bien que mal ; on lui dit de pencher plus à droite ou plus à gauche la calebasse qu'elle incline vers la soif de l'enfant. Puis, sitôt après, je la vois, posant à terre la calebasse, prendre une poignée d'eau qui ruisselle par le pouce tendu en manière de tétine jusqu'à la bouche du poupon. C'est charmant ; un geste, inconnu je crois, de nos mères françaises, si paysannes qu'elles soient. Mais hélas ! Marc ne tournait plus. On veut le faire refaire. Mais l'enfant n'a plus soif ; il pleure, se rebiffe... Le poing de la femme vient devant la figure du mioche ; on ne comprend plus ; on ne s'explique plus le geste ; rien n'y est plus. Ah ! que n'a-t-il su saisir tout cela par surprise ! Tout ce que l'on dicte est contraint.

•

Je viens de trouver mon petit Dindiki mentionné dans l'excellent livre de Cuthbert Christy : *Big Game and Pigmies*, p. 240.

« The Potto is very slow and deliberate in his movements. »

Le *deliberate* est parfait. « He is comparatively rare. »

Ai-je dit que le messager que j'avais envoyé de Fort-Archambault à Carnot avec mission de m'en rapporter un couple, était revenu bredouille.

Je lis ceci, dans le même livre, p. 281 :

« In Africa the forest natives are full of little items of observation that delight the field naturalist. »

Ceci m'encourage à tenir pour exact ce que les indigènes me disaient de Dindiki, concernant son habitude d'étrangler des singes, souvent beaucoup plus grands que lui ; ce qui s'explique, car les singes dorment aux heures où Dindiki vadrouille. Son étreinte est puissante

et rien ne peut le faire lâcher prise. Le singe, surpris par derrière et saisi par le cou, sur la branche où Dindiki s'aventure, est incapable de se défendre sans doute... Curieux de savoir si Dindiki suce leur sang ?...

Cette après-midi, tandis que Marc travaille dans la cour du chef de Mirebeddine, père de Zigla, un messager vient de Mala nous apprendre la mort du père d'un des interprètes, après six jours de maladie. Cette triste nouvelle entraîne le départ de l'interprète et de quelques autres figurants. Les renseignements pris sur la nature de la maladie ne permettent aucun doute : c'est la fièvre récurrente. Pourquoi ne nous ont-ils pas avertis, à notre passage à Mala ? L'infirmier eût fait au malade une piqûre qui fort probablement l'eût sauvé.

Nous apprenons d'autre part que la récurrente fait de grands ravages à Maroua. Je ne crois guère possible pourtant de modifier notre itinéraire.

Il me semble parfois qu'un gouffre plein de flammes me sépare de M., une géhenne, que je désespère de jamais franchir.

17 mars.

Hier, à la nuit tombée, les sons d'un tam-tam, à quelque cent mètres du poste. Je m'y rends, tandis que, dans une chambre noire improvisée, Marc remplit à neuf ses magasins. La lune à son premier quartier éclaire à peine, mais la terre battue du petit sentier que je suis luit faiblement entre les mottes d'un futur champ de mil.

La curiosité qui m'attire là-bas n'est pas bien forte. Si même le photophore éclairait mieux, je resterais à lire ; mais son verre est brisé et la flamme de la bougie s'affole au moindre souffle. Je m'invente un devoir professionnel d'observateur...

A présent, chacun me connaît dans le village et le tam-tam ne s'interrompt point à mon approche. Quel-

ques enfants s'empressent vers moi ; mais il fait si sombre que je ne reconnais personne. C'est tout au plus si je puis distinguer dans la nuit le goupe des danseurs noirs. Ils ne sont qu'une quarantaine, qui chantent assez mal et se trémoussent un peu confusément, au son d'un unique tambour. Un petit tam-tam de famille. Se peut-il que cette médiocre excitation suffise à provoquer les spasmes, la frénésie, la crise de cinq personnes, durant le court temps que je suis demeuré spectateur ? Ah ! le triste, le hideux spectacle. Un tout jeune et frêle corps (au luisant des perles de ceinture je reconnais une fillette), se roule dans la poussière, avec des gémissements, une plainte d'animal blessé. Elle halète ; les jambes sont agitées de frémissements convulsifs ; puis, plus rien. On m'explique que c'est « le diable » qui l'agite. Je me penche sur elle ; on ne distingue même plus le léger soulèvement d'une poitrine qui respire. Le corps semble déshabité. Le démon l'a quitté. Un vieux s'agenouille auprès d'elle et l'exhorte. Un long temps s'écoule ; puis la fillette se relève ; elle semble sortir d'un songe. Mais bientôt la danse, qui ne s'est pas interrompue, la reprend ; et deux fois encore, dans l'espace d'une demi-heure, je la vois retomber à terre. C'est un démon tenace, décidément, et qui ne veut pas lâcher prise. D'autres démons agitent et malmènent d'autres femmes tout auprès. Une vieille s'échappe de la danse générale ; elle recule par petits bonds en arrière, au grand amusement des spectateurs qui l'excitent à grands cris. La vieille tombe enfin, se tord sur le sol. Plus loin, c'en est une autre ; une autre encore. Puis un homme. On dirait qu'ils y mettent une sorte de complaisance ; que cet état de transe est celui qu'ils souhaitent d'obtenir et qu'ils s'efforcent de provoquer. La danse n'a donc ici (et n'avait à Mala) nullement le caractère qu'elle avait ailleurs. Cela semble un exercice hygiénique, anti-démoniaque. Mais quoi ? Ces gens

sont-ils tous des malades ? ou deviennent-ils épileptiques ou hystériques par persuasion. La croyance au diable, ainsi que la croyance en Dieu, suffit-elle à déterminer sa présence ? Cette croyance semble jouer un grand rôle dans l'existence des Massas. De ci, de là, tantôt dans la campagne, tantôt aux abords d'un village, ou dans le village même, au pied d'un arbre, n'importe où, l'on s'étonne d'une petite éminence, haute comme une ruche, de terre le plus souvent, peinte en blanc, de forme bizarre, pointue, semblant un petit mausolée. On s'informe. « C'est le diable », vous est-il répondu. Et je n'ai pu parvenir à comprendre s'ils pensaient qu'Eblis fût enclos là-dedans, si c'était là un autel propitiatoire, une piège à diable, un repoussoir ou pare-diable... Toujours est-il que, voit-on ces petits monuments, diable il y a.

Il ne m'a point paru que cette croyance en un pouvoir malfaisant soit balancée, dans l'esprit de ces pauvres gens, par la croyance en quelque pouvoir tutélaire. Le mieux qu'ils puissent espérer, c'est l'absence d'inimitié... Mais je puis faire erreur. Il est à peu près impossible à celui qui ne parle point la langue, et ne fait guère que passer, de pénétrer bien avant dans la psychologie d'un peuple, malgré la gentillesse et l'ouverture (je veux dire : la disposition à l'accueil) de celui-ci. Il m'a paru qu'hier soir ils ne me voyaient pas d'un très bon œil assister à la célébration de ces sortes de mystères. Je ne m'étais pas plus tôt écarté de la danse que les cris redoublaient, comme si la danse eût été quelque peu contrainte et la frénésie retenue par ma présence. De plus, à trois reprises, tandis que je m'attardais auprès d'eux, j'ai reçu un projectile. Ce n'était qu'une petite motte de terre, lancée contre moi d'une main si molle que d'abord je pus m'y tromper ; je crus avoir été frappé au ventre, involontairement, par le bras d'une danseur en délire ; mais non ; le second projectile, cinq minutes plus tard,

me fit comprendre le premier. Le troisième, que je reçus dans le dos, me fit presque mal. Je ne me retournai pas aussitôt, préférant ne pas marquer le coup, et je ne pus savoir d'où il venait. L'affabilité de ces jours derniers, d'autre part, était si grande, que Marc, à qui je racontai le fait, me dit que j'avais dû me tromper, que cette motte de terre jetée ne signifiait sans doute rien d'hostile ; qu'il fallait y voir peut-être même, au contraire, une provocation, un appel... Pour moi je n'y pus entendre autre chose, sans aucune intention de me blesser, désobliger ou nuire, qu'un anonyme et discret : « Va-t'en. » Je ne partis pourtant pas aussitôt, ce qui me permit d'assister aux trois dernières crises. Il m'est désagréable de céder la place. Je me dis bien, ensuite, qu'il n'était peut-être pas très prudent d'être venu seul, et de repartir, seul, en plein champ, dans la nuit. Dès l'instant que le diable s'en mêle, il n'y a plus de gentillesse qui tienne. On peut tout craindre... Je devrais peut-être avoir peur ; je n'y parviens pas. Deux robustes gaillards emboîtent le pas à ma suite. Le mieux, c'est de faire camarade. Je leur tends la main et marche quelque temps en gardant leurs mains dans les miennes. Si vous avez affaire aux diables, le mieux est de les apprivoiser. Massis sait que je m'y entends à merveille.

Longue conversation avec Adoum, truchement obligé, qui à son tour fait parler Zigla. Tout confirme ce que j'avançais plus haut. Les indigènes d'ici croient au diable, aux diables — et ne croient qu'à eux. Aucune autre puissance surnaturelle n'aide l'homme à se défendre d'eux. Tout au plus peut-on dire que certains objets, certains gestes ont la propriété d'effrayer le diable et de traverser son mauvais vouloir ; mais cette propriété bienfaisante n'est empruntée à aucun principe suprême. Rien non plus qui puisse incliner la conduite de l'homme,

dont toute la sagesse consiste à connaître ce qui peut nuire et ce qui peut préserver.

De même, après la mort, il n'y a rien. « Après qu'un homme est mort — me redit Adoum, qui, lui, est musulman et compte bien aller en paradis — chez eux c'est comme après que le vent a passé. »

Souvent les morts ne sont pas ensevelis, mais simplement jetés dans la rivière.

Matinée extrêmement fatigante, à cause de la chaleur excessive, toute employée aux prises de vues.

Désireux d'éclairer l'intérieur d'une de ces cases si curieuses, pour permettre la photographie, nous achetons 50 francs la permission de la défoncer. Trois travailleurs s'y mettent, qui grimpent en douze enjambées au sommet de l'obus, avec deux machettes et un pilon. En peu de temps la paroi cède ; l'édifice est découronné. Un flot de lumière envahit l'intérieur, où Marc, lorsque la poussière est un peu retombée, fait travailler ses interprètes.

Retour au poste vers une heure, crevés de chaleur ; 38° à l'endroit le plus obscur et le plus aéré de la véranda. La lumière est glorieuse, étourdissante, formidable.

Vers 3 heures, après la sieste, nous gagnons Mala en baleinière, avec Adoum, Zigla, Gabriel, l'infirmier, son aide et cinq figurants de notre troupe, sans compter douze pagayeurs et un capita. Les figurants, qui, dans la baleinière, se couchent à nos pieds, répandent un parfum d'huile de poisson sec, à faire presque regretter celui de la viande d'hippopotame.

Sous l'éclatante lumière du soir, Mala me paraît encore plus charmant, plus splendide. Mais Gabriel, l'infirmier, qui fait un tour dans le village, revient consterné par le nombre des maladies : pneumonies, tuberculose et fièvre récurrente. Il nous déconseille vivement de coucher à Mala demain soir, ainsi que nous en avions

l'intention. Même il n'est pas prudent de s'attarder dans le village. C'est pourtant là que nous voudrions travailler. Mala est incomparablement plus beau qu'aucun autre village Massa de notre connaissance.

Au retour, un heureux coup de fusil me réconcilie avec moi-même. D'une seule cartouche de « deux », j'abats quatre canards, de ces gros canards aux ailes verdorées, au bec noir, casqué d'une protubérance. Je dis « abats », mais, comme presque toujours, lorsqu'un des pagayeurs s'approche pour les prendre, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas tout à fait morts. Ils plongent au fond de l'eau et l'on ne les voit plus reparaître que très loin ou pas du tout. Ou bien ils s'enfuient à tire-d'aile, bien que blessés, et pour mourir se cachent dans des roseaux, dans des herbes. Mes pagayeurs, lancés à leur poursuite, ne peuvent m'en rapporter que trois.

Un peu plus loin, rencontre de deux cadavres (dont un déjà signalé à l'aller) — Noyés ? non pas. Des morts qu'on a jetés dans le fleuve, avec tout leur « bagage », enveloppés dans des feuilles de rônier.

Je descends sur la rive et achève la route à pied, heureux de marcher un peu, et surtout de me soustraire à l'odeur affreuse de la baleinière.

18 mars.

Quinine et rhofeïne. Nuit assez bonne. Je craignais une fâcheuse suite à l'excessif éblouissement d'hier. L'air, ce matin, paraît caressant et frais, exquis à respirer. Nous quittons le poste de Mirebeddine vers huit heures.

« En forêt ou en brousse, j'ai pu connaître par expérience que les jours ne sont pas assez longs pour étudier, ou seulement porter attention au quart du spectacle qui passe devant le voyageur comme une vision cinématographique. L'on s'attache à un sujet ; on laisse échapper le reste, comptant sur une occasion future, qui hélas ! ne s'offre jamais plus.

Je note dans Christy les passages *worth translating :* croissance des ficus (pp. 29 et 30) — décroissance de la forêt primitive (pp. 30 et 31).

Très médiocre séance de travail à Mala, cet après-midi. Rien de ce qu'on a commandé n'est prêt. Les gens fichent le camp lorsqu'on a besoin d'eux ; les ordres sont mal compris ou exécutés de travers. Le soleil est tapant. Nous avions, vers deux heures, 41° sous la véranda. Mais, dès quatre heures, la lumière faiblit, pâlit, le soleil se voile, et nous voici forcés de remettre à demain la suite de la séance.

A mi-route, au retour, sur la rive camerounienne, des cavaliers qui manifestement nous attendent. Nous voguons vers eux. Ce sont des envoyés du chef de canton qui guettent notre retour à Pouss et nous font savoir que leur maître nous attend au poste. Effectivement, nous voyons, de loin déjà, sur la rive — sous un immense dais, une gigantesque ombrelle pareille à la tente déployée au-dessus d'un manège de chevaux de bois, où le vert, le jaune et le rouge alternent — un homme formidablement grand et gros, environné d'une nombreuse escorte. Tandis que nous descendons de baleinière, il se lève et s'avance vers nous. Puis, après les premières salutations à l'orientale, il nous fait signe de passer devant, et nous le précédons dans le poste ; des sièges sont apportés sous la véranda ; heureusement il a sa chaise à lui, ainsi que le sultan de l'autre rive. Aucun de nos fauteuils n'eût résisté.

Soixante familiers ou « clients » et serviteurs envahissent avec lui notre véranda, forment cercle autour de nous, assis à terre, ou penchés au revers de la balustrade. C'est beau et étouffant. « Qui sont ces gens, demandons-nous, et que font-ils ? — Ils ne font rien ». Ce sont des clients du sultan, qui vivent près de lui, venant souvent de très loin dès qu'ils sont assurés de

trouver à sa cour abri, nourriture et le reste. Il semble que chaque grand chef ait ainsi, dans ce pays, nombre de parasites partisans qui paient en encens les privilèges et les faveurs qu'il dispense et le préservent d'un contact trop direct avec le bas peuple. Ceci reste vrai je pense pour toutes les cours, qui, dans ce modèle réduit, paraît d'une manière flagrante et exemplaire. Un souverain non entouré, chose insouhaitable, impossible. Le courtisan vaut ce que vaut le souverain.

X. va de nouveau très mal. Il se plaint de violentes douleurs de tête ; et de nouveau sa température monte. Ce répit de deux jours nous a trompés. Gabriel parle de le renvoyer à Logone Birni. Je crains qu'il ne soit pas en état de supporter ces trois jours de pirogue ; avec qui ? soigné comment ? nourri comment ? couchant où ? Mais le laisser ici, sans aide, sans soins ?... Cette presque impossibilité où je me trouve de sauver ce pauvre homme me révolte, m'indigne, m'exaspère. Je fais revenir Gabriel, après avoir été voir le malade — et cause longuement avec lui. Il m'affirme que le sultan d'ici (celui dont nous venons de recevoir la visite) est très bon (on l'aurait proposé pour « la médaille » ! ?) et qu'il ne sera pas embarrassé pour trouver un garde qui accompagne jusqu'à Logone Birni le malade et prenne constamment soin de lui.

Pouss, 19 mars.

Nous gagnons Mala en baleinière, de bonne heure. Mais, comme je le prévoyais hier, la lumière est pâle, le ciel voilé. Très bon travail, néanmoins, au début. Puis peu à peu cela se gâte. Certains des figurants choisis par nous, se découvrent stupides dès qu'on les sort de leur routine, et font les éperdus. J'en reviens à ce que j'écrivais hier : Tout ce que l'on dicte et *veut* obtenir est contraint. Mieux eût valu, souvent, cueillir les heureux apports du hasard. Mais alors il faudrait disposer

de plus de temps, et renoncer à tout enchaînement, toute suite.

Un petit crocodile vivant, qu'on nous apportait ce matin et que nous eussions voulu montrer dans le film, fait le mort et semble une loque. Le poisson vif qu'on est censé voir prendre crève dans la pirogue-réservoir malgré de constants renouvellements d'eau. La chaleur devient accablante.

Une grande complication vient de la double traduction du moindre ordre. Et l'on est rarement sûr que cet ordre soit bien compris déjà par le premier traducteur Adoum, qui redit en arabe à Zigla ce que Zigla redit en massa. L'ordre arrive à destination, complètement dénaturé. Adoum traduit toujours — et c'est souvent on ne sait quoi — car il comprend parfois tout de travers, mais ne reste jamais à court. Et parfois l'on est stupéfait, tout au contraire du Bourgeois Gentilhomme, de voir un ordre bref devenir une très longue phrase, tout un discours.

43° sous la véranda. 40 dans les pièces. Il en faisait bien 45 dans les cours du village de Mala, où nous avons travaillé cet après-midi. J'ai pensé me trouver mal. Je ne suis pas assuré que le résultat récompense notre dévouement.

Nous décidons de partir, si possible, demain matin, et non l'après-midi comme convenu d'abord. On fait prévenir le *lamido* [1]. En vain je cherche à acheter une couverture, pour notre malade que nous envoyons à Logone Birni en pirogue. Heureusement les nuits sont plus chaudes ; il va mieux et je donne au garde chargé de l'accompagner et de le soigner en route de quoi subvenir à ses besoins.

Que ces départs sont compliqués ! paiement des boules

1. Sultan.

au chef de poste, certificats aux gardes, matabiches aux pagayeurs. Il en est quelques-uns que je quitte avec un réel regret. Boïbossoum en particulier, le plus jeune d'entre eux, qui voudrait bien nous suivre et sourit très tristement en nous disant adieu. Qu'on ne croie pas que je m'aveugle : parmi nos gens nous avons eu quelques crapules — et même je tiens pour un farceur le charmant et très intelligent Zigla qui nous servait d'interprète. Je ne lui en veux pas beaucoup de nous avoir chipé celui des trois gros canards que je destinais à nos boys, mais bien d'avoir, sitôt ensuite, nié le fait. N'importe ; à quelques exceptions près, je dis qu'on chercherait longtemps, qu'on chercherait en vain, une équipe de quarante hommes, d'Angleterre, de France, d'Allemagne ou d'Italie, de contact aussi souriant, aussi aimable, aussi confiant.

Nous allons devoir quitter le pays sans avoir pu voir certain sorcier dont on nous parle, que nous tâchons de faire venir du village voisin où il habite présentement. Plusieurs ont vu ce magicien couper en deux d'un coup de sabre un poulet vif ; ont vu, de leurs yeux vu, les deux moitiés de poulet gisant à terre, se ranimer soudain lorsque le magicien jette un peu d'eau dessus, se rassembler, se recoudre, et le poulet reformé s'en aller picorer plus loin. Mais ceci n'est rien. Sur la place publique, on l'a vu froisser entre ses mains des feuilles d'arbre, les déchirer, en jeter les débris sur le sol, et, de ces débris, former, sous les regards d'une nombreuse assistance, d'authentiques petits enfants vivants, filles ou garçons, à volonté de spectateur. Nous promettons la forte somme pour assister à ce miracle. Mais sans doute le sorcier se défie de nous, craint d'éventer ses trucs et de compromettre son prestige. Nous devons nous contenter du récit de ses tours.

ANDRÉ GIDE

L'HOMME DANS L'AUBE ET DANS LA NUIT

Cette rudesse qui chausse les toits, la nuit !

Ah, si j'ai compris, autrefois, le temps nocturne en sentimental, il n'en est pas de même aujourd'hui ! De plus grand complément au jour, il ne saurait évidemment s'en rencontrer. Ces leçons de pensées, il faut remercier les dieux de les avoir mises là, et si faciles à saisir ! Celui qui créa le moyen d'envelopper ainsi, dans la nuit, d'une écorce qui pense les maisons est un maître.

Dans cette petite ville de Sainte-Suzanne où je passe la nuit tellement souvent, tout est brutal : mais tout est fort. Les choses s'entourent, non plus d'ombre, mais d'une force qui se repose. On pense à des athlètes momentanément couchés, on songe que les étoiles sont des outils au repos. Certains murs, mal éclairés par le quinquet d'en face, droits et nus, ont, en face de l'ombre, des attitudes de veilleurs, ou font penser à des boucliers couchés sur de la gloire : et c'en est une que le jour qui dort, car c'est une souffrance. Les fenêtres, carrées ou rectangulaires, sont belles comme des astres. Les silences humains par elles affrontent les silences de la nuit : mais nulle part, il n'est de vide.

Ces hauts murs, avec leurs trous obscurs et réguliers où loge de l'ombre, défoncés par les ans, formés par les âges, à la fois exaltés et piqués en terre, mangés de lune et nourris de soleil, beaux malgré tout comme un épi, à cause de la richesse de vie qu'il convient qu'on sache

encore leur deviner, s'enfoncent-ils vers le sol ou, plutôt, montent-ils vers les astres ? On ne sait, et on bénit ce doute... Mais tout cela respire une robustesse extraordinaire. Tout cela est beau — et plein d'homme. Plein d'une vie savante aussi, et obstinée !

Dans ces masses d'ombre, c'est le temps qui s'engloutit, mais c'est pour des mariages d'où renaîtront des jours. Autour, le ciel ravage le sol avec ses étoiles sèches. Quelques-unes des fenêtres sont plus étroites, comme si l'expérience des soleils leur conseillait de se limiter plus particulièrement. L'inégalité de ces ouvertures semble loger la pensée à des hauteurs différentes, mais aucune n'est dénuée de passion ni de douleur. Ces hautes maisons, qui trempent dans la terre, pour — de là — sauter dans le ciel, avec leur misère accrochée à leurs flancs, leur simplicité et leur rudesse, leur vouloir et en même temps, leur désespoir, de quelles énergies physiques font-elles preuve elles aussi ! Il me semble voir là un sursaut frère de celui que je m'assigne. Frère du mien, et pour tout dire, frère de tout homme aussi, frère de cette énergie qui s'accroche et que j'aime. Elles ont comme couvercle une nuit aride. Les chaumes les entourent, comme des pavages d'étoiles basses. A quelques-unes, les volets restent ouverts, comme si la misère de l'homme avait du plaisir à aller se marier avec celle de la nuit... Des relents de cuisine me frôlent au passage, — et tout cela monte dans l'ombre.

Ces grandes murailles qui dominent la vallée, dans le noir, ces maisons qui dorment, qui songent, qui font on ne sait quoi, est-ce de l'orgueil ?

Non, elles sont bien ce qu'il faut à l'homme. Simplicité et misère : mais, l'une et l'autre, hautaines. Simplicité dans la misère, grands songes, regrets et hantises. Laissez-vous, belles murailles, laissez-vous aimer ! Vous tombez autant

que vous vous élevez : mais vous tenez par votre fierté. Toute cette vie suspendue aux fenêtres en linges déchirés ! On imagine je ne sais quels rapports tragiques entre ces nippes accrochées, finies, pendantes, et la voile qui, ce matin, emmenait l'homme sur la mer ! Il dormait derrière ces chiffes, et maintenant il est habillé d'aube.

Tout ce qui crisse dans ces ombres, Seigneur ! de bleus malades, de verts éteints, de roses qui connaissent toutes les couleurs de la pourriture ! Demain, le jour premier éploiera ici ses terres neuves ; mais quel est donc le secret, âpre, de cette misère sur la forme de mon cerveau ?

Entre elles, entre ces maisons désertes dans la nuit, circulent les pensées. Une ombre qui passe vous entraîne (fatalement) de l'une à l'autre. Corps fragiles, et, pour moi, si facilement ascétiques ! Oh, non, ne médisons pas des rêveries sous un ciel lunaire ! On ne trouvera pas toujours dans l'amour (ayons le courage de dire qu'on ne les trouvera jamais) les clartés et les connaissances qui hantent notre cœur, c'est-à-dire notre esprit. Nous y étourdirons notre soif comme dans un vin qui brûle, nous y pencherons notre âme comme nous pencherions notre visage sur un jardin qui nous grise : nous y oublierons un jour notre hantise, il ne la tuera ni ne la contentera. Les parfums périront au jardin et le vin s'éventera, et nous nous retrouverons de l'autre côté du fleuve avec notre inquiétude vivante et notre rêve mort. Ayons parfois le courage de rester loin de nos amours, bouche close ! Elles passent, et nous ne saurions rien ! Mais allons dans la nuit. Tout ce qui reste de pensées droites, en nous, en face d'un paysage ! Cette âme altière qui se pose, à quelques pas, marque la forme de son sol dans le monde de ma pensée. Quelles corrélations entre la terre et l'esprit ! Bien souvent, une ligne de collines est là pour poser devant nous le caractère humain.. Le rude tapis des chaumes est bien fait pour les pas de ceux qui songent. Les fameux orages

du cœur abattent leurs assauts dans l'étonnement — au seuil de ces longs pays de silence que ne frôle plus aucune main. Cette célèbre folle, l'imagination, quitte son logis, laissant la place à l'intelligence, qui s'en va alors devant toi, blanche, précise, suivant sa marche facile sous le ciel clair où les étoiles lui font un cortège vers les aubes cherchées. Et secouant ceux de nos désirs qui sont vains, elle va nous laisser seuls avec notre sagesse, qui est de penser. Ah, le bel enchaînement, alors, dans le fond de l'esprit ! Que l'on respire et que les pieds sont légers.

Ces hautes murailles nues ! A l'aube, l'oiseau du soleil va venir les réveiller.... Chambres simples, ouvertes en face de la beauté du jour ! Que me chaut d'avoir un appartement luxueux ? C'est de ma pensée que je tends mon mur. Je veux une chambre d'où elle s'élance. Soyons très simples — ainsi qu'un beau matin. Nus comme lui, c'est d'un bel exemple... Aile ton corps, dit la terre, et je t'aimerai. L'aube, de toute évidence, est l'heure humaine par excellence. Les grandes idées croisent les grands corbeaux. Des héroïsmes de primitif, je l'accorde, et qui ont toute la valeur et la beauté d'un instinct, tournoient autour de moi, descendent on ne sait d'où, et vous balancent l'âme sur les fraîcheurs de la terre renaissante. Comme le chien qui flaire un gibier, on cherche une action d'éclat à accomplir. Une âme de guerre, mais transportée, et toujours belle, vous soulève comme au loin, le sol se soulève lui-même. En même temps, une prodigieuse simplicité, que rien n'égale au nombre des satisfactions humaines, vous prend par la taille.. Une joie saine, comme splendidement la fleur s'ouvre, vous fait boire à la vie par la respiration et les yeux. Que m'importeraient des chambres luxueuses ! Le point de départ d'une piste demande seulement d'être nu. La pensée n'aime point le velours. Deux chaises en bois blanc, une armoire qui

luit.. Et dehors, les airs : ces vraies pages sur lesquelles j'écris.

Pourtant, au milieu de ces songes de la vie, se souvenir de la mort !

Qu'ai-je fait, Dieu, pour que mes yeux soient à jamais fermés !

Quelle est cette punition mal concevable au milieu des espaces clairs où je vivais et qui m'étaient devenus nécessaires ! Mes regards tourbillonnaient avec les premiers corbeaux. Je comparais mes départs, au sein de ces matins naissants, à une rose qui s'épanouit. Tout était à entreprendre, tout était à conquérir. Puis, songer que tout cesse ! Pourtant, qui a su, comme l'homme l'a fait, palper l'existence, semblerait digne d'une tombe, au moins, qui soit une perpétuité de souvenirs. Les contacts que ses mains ont connus, cette terre qui est venue clarifier son ossature, tout cela est si plein d'adorables commencements et de fins inattendues, que je me refuse à croire enveloppé d'une mort absolument parfaite le corps de celui qui les a portés. De quelle éternité de mémoire, au contraire, devrait assurer d'avoir connu le jour ! Point, certes, pour le plaisir insignifiant qu'il peut y avoir à se survivre : mais pour trouver enfin l'occasion d'épuiser en ses propres yeux l'obsédant souvenir d'une pareille aventure !

Je laisse à imaginer cette mémoire dans le creux d'un tombeau.

Cet évanouissement, au cours de millénaires, du rayonnement de la vie. Ce jaillissement d'étoiles suscité dans nos immobilités par une telle force de mémoire ! Vraiment, l'homme n'eût-il vécu que plusieurs jours, que je voudrais le savoir assuré de ces lentes disparitions !

Je quitte donc au matin la chambre dont j'ai parlé.

Je longe un chemin, rasant les maisons. Je descends. On se demande, en ces extraordinaires débuts de matinées, sous la haute menace des corbeaux (qui sont alors mes chefs de file), si c'est la souplesse du pied qui crée la lumière ou la lumière qui fait la joie d'avancer. Jamais on ne sent mieux les grands accords du monde. La fraîcheur de l'air est tout entière appuyée à mon épaule. Je touche du doigt, en passant, de grands trous d'ombre qui se trouvent encore dans mes murailles. Et c'est comme une sorte d'eau bénite que je me mets sur les doigts. C'est une espèce d'eau glacée, dont je me lustrifie avant de commencer ma journée. Il semble qu'il y a une aile là dedans. Ou tout au moins, la notion, l'essai d'une aile. Oiseau inconnu, à libérer, et qui libérera à son tour la pensée de l'homme.

Pas une faute de goût, dans ces grands murs, à l'aurore ! Et je prends ainsi, au passage, une première leçon de méditation et de force contenue. En face, un paysage : dur, de ceux que j'aime. De ceux qui ne permettent pas aux âmes de s'amollir. Tout doit être dans la vie une leçon de vaillance. J'aime la terre parce qu'elle retourne (si je le mérite) le spectacle de mes énergies.. Dans ces collines, les dieux de la force paraissent. Je parle, avec cette ligne unique qui les fait danser, comme avec mon meilleur esprit. Il est chez moi, au-dessus des morts du village, un horizon de cette valeur. Je le frôle, au passage, dans ces descentes au matin dont je parle. Tout le cimetière est chevauché, dès l'aube, par des pensées admirables. Un casque inconnu s'y est emparé de l'azur. Et la plus belle maturité de l'esprit y règne.

Pourtant, — reconnaissons-le – les pensées qui naissent de certains paysages portent parfois à la mélancolie. Mais quoi ! au fond, nous n'avons qu'à vouloir ne point être blessés par ces lignes divines ! Dans une certaine mesure, nous faisons de notre âme ce que nous voulons. Je commande à la mienne. Je suis avec elle comme au milieu

d'une armée, dont tout au moins je dispose assez bien. S'il me plaît, pour ma volupté du moment, de laisser peser sur moi cette forêt pareille, dans son naissant automne, à de vieilles pièces démonétisées, où les seuls soucis de la beauté passeront, je n'ai point le droit de refuser à mon âme, si mortelle, des connaissances qui se présentent pour elle. Je les y loge, et je me sens en même temps envahi de reconnaissance pour ceux qui les ont inventées. Je me situe sur leur plan, et j'appelle cela, le soir surtout, quand je m'écoute, « vivre ». Mais pour moi, j'exige que la qualité de mon esprit sorte des idées et de la force de ma pensée. Je ne me veux pas d'âme qui ne soit menée par l'intelligence... A ces forêts assourdies, j'oppose le champ qui se refait dans le soir. Je sais qu'un peu de ma peine y est restée. Qu'un peu de ma sueur dore encore le parterre de ces palais nomades que sont les chaumes ras coupés. Je suis fier de cette participation à la vie de la terre ; je reconnais l'adversaire qu'il me fallait, heureux de me dire (et d'en avoir le droit) : « Ce jour peut s'endormir : il a été travaillé ». Du coin de ma fenêtre où je me repose, je vois la nuit qui commence. Je peux m'imaginer, c'est facile, à mesure que les derniers vols de corbeaux tracent des rais entre le jour et la nuit, les étoiles comme des vins héroïques ne coulant que sur celles des maisons des hommes où il a été, en effet, beaucoup « travaillé ». Qu'on imagine cette tombée d'astres, dans les greniers humains, autour des maisons et des terres qui se taisent ! Ce ne sont là que rêveries, c'est évident, encore faut-il se plaire dans celles des images qui peuvent nous aider à retracer le monde tel que nous nous le représentons...

Devant moi, l'heure dételle ses taureaux.

FRANÇOIS BERTHAULT

LA MÉTAMORPHOSE[1]

II

Grégoire ne sortit qu'au crépuscule d'un sommeil de plomb semblable à la mort. Même s'il n'eût pas été dérangé il ne se serait sans doute pas réveillé beaucoup plus tard, car il avait eu sa ration de repos complète ; il lui sembla néanmoins qu'il avait été troublé par un bruit de pas furtifs et le grincement prudent d'une clef dans la serrure du vestibule. Le reflet du tramway électrique posait çà et là des taches blafardes sur le plafond et le haut des meubles, mais en bas, dans la zone de Grégoire, c'était la nuit. Pour savoir ce qui s'était passé il se traîna lentement vers la porte en tâtant gauchement autour de lui avec ses antennes dont il commençait à apprécier enfin l'utilité. Son côté gauche lui faisait l'effet de n'être qu'une longue cicatrice irritante et toute une rangée de ses pattes boîtait. L'une d'elles avait été sérieusement endommagée au cours des incidents de la matinée, — et c'était miracle qu'elle fût la seule — ; elle suivait le mouvement en traînant par terre à la façon d'un membre mort.

Ce ne fut qu'une fois devant la porte qu'il comprit ce qui l'avait attiré : une odeur de nourriture. Il y avait là un bol de lait sucré où nageaient de petits morceaux de pain blanc. Il en aurait presque ri de plaisir tant son appétit avait augmenté depuis le matin ; il fourra donc sa tête

1. Voir le numéro de la *N. R. F.* du 1er janvier.

jusqu'aux yeux dans l'écuelle, mais il la retira bien vite avec déception : ce malheureux côté gauche lui causait des difficultés, car il ne pouvait manger qu'en ronflant de tout le corps ; et puis il ne pouvait plus souffrir le lait, qui était autrefois sa boisson préférée et que sa sœur lui avait sans doute servi par une attention particulière ; il se détourna presque avec dégoût de l'écuelle et retourna au milieu de la chambre.

Le gaz flambait dans la salle à manger, on pouvait le voir par les rainures de la porte ; c'était le moment où le père lisait d'ordinaire à haute voix à sa famille le journal de l'après-midi ; mais cette fois Grégoire n'entendit rien. Peut-être cette lecture traditionnelle dont sa sœur lui faisait toujours des récits dans ses conversations et dans ses lettres, avait-elle disparu ces derniers temps des habitudes de la maison. Mais partout régnait le même silence, et cependant il y avait sûrement du monde dans l'appartement. « Quelle vie tranquille a mené la famille » pensa Grégoire en regardant fixement dans le noir, et il se sentit très fier, car c'était à lui que ses parents et sa sœur devaient une si calme existence dans un si bel appartement. Qu'allait-il arriver maintenant, si cette paix, cette satisfaction, ce bien-être finissaient avec perte et fracas ? Pour ne pas s'abandonner à ces réflexions lugubres Grégoire préféra prendre un peu d'exercice et fit les cent pas sur son ventre.

Une fois, au cours de la soirée, il vit s'entr'ouvrir la porte de gauche, et une fois la porte de droite ; quelqu'un avait bien senti le besoin d'entrer, mais avait trouvé l'entreprise trop chanceuse. Grégoire se résolut donc à faire halte devant la porte de la salle à manger, décidé à entraîner comme il pourrait le visiteur hésitant ou tout au moins à l'identifier ; mais la porte ne s'ouvrit plus et l'attente de Grégoire fut vaine. Le matin, quand les portes étaient fermées, tout le monde voulait envahir sa chambre, et maintenant qu'on avait réussi à les ouvrir personne ne venait le voir ; on avait même mis les clefs à l'extérieur des serrures.

La lumière ne s'éteignit que très tard dans la salle, et il fut facile à Grégoire de constater que ses parents et sa sœur avaient veillé là jusqu'alors, car il les entendit partir tous trois sur la pointe des pieds. Naturellement personne ne vint plus chez lui jusqu'au matin et il eut tout le temps désirable pour méditer l'organisation de sa nouvelle vie ; mais cette grande chambre où il était obligé de rester à plat sur le sol lui faisait peur sans qu'il pût en comprendre la cause, car il y habitait depuis cinq ans, et, par un réflexe presque inconscient dont il eut cependant un peu honte, il se glissa hâtivement sous le canapé ; il s'y trouva tout de suite très bien quoiqu'il eût le dos un peu aplati et ne pût lever la tête ; il regrettait seulement que son corps fût trop large pour être remisé sous le meuble en entier.

Ce fut là qu'il passa toute la nuit, tantôt plongé dans un demi-sommeil dont les affres de la faim le réveillaient en sursaut, tantôt remâchant son inquiétude et ses vagues espérances pour finir toujours par conclure que son devoir était provisoirement de se tenir coi et de rendre supportable aux siens, par sa patience et ses égards, les désagréments que sa situation leur imposait malgré lui.

De bon matin il eut l'occasion de mettre à l'épreuve la fermeté de ses résolutions récentes ; il faisait encore presque nuit ; sa sœur, déjà à peu près vêtue, ouvrit la porte du vestibule et regarda avec curiosité. Elle ne découvrit pas tout de suite Grégoire, mais, quand elle l'aperçut sous le canapé — « il faut bien qu'il soit quelque part, voyons ; il ne s'est pourtant pas envolé !... » — elle éprouva une frayeur qu'elle ne réussit pas à maîtriser et sortit en faisant claquer la porte. Puis, se repentant de son geste, elle la rouvrit aussitôt et rentra sur la pointe des pieds comme dans la chambre d'un étranger ou d'un grand malade. Grégoire, ayant avancé la tête presque jusqu'au bord du canapé, l'observait. Remarquerait-elle qu'il avait laissé le lait et que ce n'était pas par manque d'appétit ? Lui apporterait-elle autre chose de plus conforme à ses goûts ? Si elle ne le faisait pas

d'elle-même, il aimerait mieux mourir de faim que d'attirer son attention là-dessus malgré l'envie qui le dévorait de s'échapper brusquement de sa cachette, de se jeter aux pieds de sa sœur et de lui demander quelque chose de mangeable. Mais la sœur remarqua tout de suite l'écuelle pleine et s'en étonna ; il était tombé tout autour quelques gouttes de lait ; elle ramassa l'écuelle — sans la toucher, avec un chiffon de papier — et l'emporta dans la cuisine. Grégoire attendait avec curiosité ce qu'elle lui donnerait en échange et se creusait la tête pour deviner. Mais jamais il n'eût soupçonné jusqu'où alla la bonté de sa sœur. Pour s'orienter sur les goûts de son frère, elle apporta tout un choix de comestibles étalés sur un vieux journal. Il y avait là des trognons de légumes à moitié pourris, des os du dîner de la veille couverts d'une sauce blanche figée, des raisins de Corinthe, des amandes, un fromage que Grégoire avait déclaré immangeable quelques jours auparavant, un pain rassis, une tartine de beurre salée et une autre sans sel. Elle compléta le tout par l'écuelle qui semblait définitivement affectée à Grégoire depuis la veille et qu'elle avait remplie d'eau. Et, pensant que son frère ne mangerait pas devant elle, elle poussa la délicatesse jusqu'à s'en aller en fermant la porte à clef, de façon à bien lui montrer qu'il pouvait prendre toutes ses aises. Maintenant que la table était mise, Grégoire ressentait dans ses pattes un trémoussement général. D'ailleurs ses blessures devaient être guéries car il n'éprouvait plus la moindre gêne ; il en resta même tout étonné en songeant qu'à son époque humaine, il y avait un mois, il s'était fait au doigt une légère coupure dont il avait encore souffert l'avant-veille. « Serais-je devenu moins sensible ? » pensa-t-il ; mais déjà il s'était mis à sucer le fromage qui l'avait attiré, entre tous les autres aliments, d'une façon subite et impérieuse. Il avala successivement comme un goulu le fromage, les légumes et la sauce, avec des yeux mouillés de satisfaction ; quant aux choses fraîches il n'en faisait aucun cas, leur odeur lui répugnait même, et, pour manger, il les éloignait des

autres. Il avait fini depuis longtemps et restait paresseusement à digérer à la même place quand sa sœur se mit à tourner lentement la clef pour lui donner le signal de la retraite. Il en ressentit une grande frayeur malgré sa demi-somnolence et se hâta de regagner le canapé. Il lui fallut beaucoup de courage pour rester dessous pendant le temps, cependant très court, que sa sœur mit à faire la chambre ; son repas copieux lui avait arrondi le ventre et il pouvait à peine respirer dans son réduit. Entre deux petits accès d'étouffement il vit, les yeux gonflés de larmes, sa sœur qui, sans penser à mal, balayait avec les restes de son repas les choses mêmes auxquelles il n'avait pas touché comme si l'on ne pouvait plus rien en faire ; elle se dépêcha de tout jeter dans un seau qu'elle ferma d'un couvercle de bois et qu'elle emporta à la hâte. Elle n'eut pas plus tôt tourné les talons que Grégoire sortit de sa cachette pour s'étirer et rendre à son ventre son volume normal.

C'est ainsi qu'il fut nourri tous les jours : le matin, avant le réveil des parents et de la bonne, et l'après-midi, à la fin du déjeuner, au moment où les parents faisaient la sieste ; quant à la bonne, à ce moment-là la sœur trouvait toujours une course pour elle. Certainement les autres ne voulaient pas non plus qu'il mourût de faim, mais ils aimaient mieux ne connaître ses repas que par ouï-dire ; ils n'en auraient peut-être pas supporté la vue ; peut-être aussi, sans que leur dégoût fût si grand, la sœur tenait-elle quand même à leur épargner la moindre peine. Il fallait bien reconnaître qu'ils avaient assez de malheurs.

Grégoire ne put jamais apprendre quel prétexte on avait trouvé le premier jour pour se débarrasser du médecin et du serrurier ; car, personne n'arrivant à le comprendre, personne, sans excepter sa sœur, n'imaginait qu'il pût comprendre les autres ; il devait donc se contenter, quand elle venait dans sa chambre, de l'écouter invoquer les saints entre deux soupirs. Ce ne fut que bien plus tard, une fois Grete accoutumée à la situation nouvelle — à laquelle elle

ne s'habitua jamais vraiment, — que Grégoire put surprendre parfois sur ses lèvres une réflexion qui marquât de la gentillesse ou permît d'y conclure. Quand il avait fait table nette, elle disait : « Ça lui a plu aujourd'hui » ; d'autres fois, quand il n'avait pas montré d'appétit, ce qui devint de plus en plus fréquent par la suite, elle déclarait d'un ton presque triste : « Il a encore tout laissé. »

Mais, s'il ne pouvait apprendre directement les nouvelles, Grégoire écoutait ce qui se disait dans la salle à manger ; dès qu'il entendait parler quelque part il courait à la porte la plus propice et s'y collait de tout son corps. Dans les premiers temps surtout il n'y eut guère de conversation qui ne roulât plus ou moins directement sur son compte. Deux jours durant, les repas furent consacrés à délibérer de la nouvelle attitude à observer à son égard, ce qui n'empêchait pas entre ces mêmes repas de disserter encore sur ce thème, car maintenant la maison restait gardée en permanence par deux membres de la famille, personne ne voulant y demeurer seul ni surtout l'abandonner sans surveillance. Quant à la bonne, on ne savait au juste ce qu'elle avait appris de l'événement : tout ce qu'on pouvait dire c'est que dès le premier jour elle s'était traînée sur les genoux pour supplier la mère de la chasser immédiatement, qu'elle avait pris congé de la famille un quart d'heure après en versant des pleurs de reconnaissance, qu'elle avait remercié de son renvoi comme du plus grand témoignage de bonté qu'elle eût reçu dans la maison et qu'elle s'était spontanément engagée par un serment terrible à ne jamais rien dévoiler à personne, jamais rien, jamais rien. Maintenant c'étaient la sœur et la mère qui devaient se charger de faire la cuisine ; cela ne leur donnait d'ailleurs pas grand mal, car l'appétit avait disparu chez les Samsa. Grégoire entendait à tout moment l'un des membres de sa famille en exhorter vainement un autre à manger. C'était toujours la même réponse : « Merci. Je n'ai plus faim », ou quelque chose d'analogue. Peut-être aussi ne

buvait-on pas. Souvent la sœur demandait au père s'il ne voulait pas de la bière, elle s'offrait de bon cœur à aller en chercher, et, devant le silence du père, elle déclarait, pour lui enlever tout scrupule, qu'elle pouvait charger la concierge de la commission, mais le père répondait par un « non » irréfutable et il n'en était plus question.

Dans le courant de la première journée le père exposa à sa femme et à sa fille la situation et les perspectives financières du ménage. De temps en temps il se levait de table pour aller chercher quelque papier ou livret de versement dans son coffre-fort Wertheim qu'il avait sauvé du naufrage cinq années auparavant, lors de la faillite de son commerce. On l'entendait ouvrir la serrure compliquée du coffre-fort et la refermer après avoir pris ce qu'il cherchait. Rien, depuis sa captivité, n'avait fait plus de plaisir à Grégoire que ces explications financières, tout au moins sur certains points. Il s'était toujours imaginé que son père n'avait pu sauver le moindre pfennig de la ruine de son commerce ; en tout cas le père n'avait jamais rien dit pour le détromper, et Grégoire ne l'avait pas interrogé ; il s'était contenté de mettre tout en œuvre pour faire oublier aux siens le plus vite possible le désastre qui les désespérait tous. Il s'était lancé dans le travail avec une ardeur splendide ; petit commis, il avait été, du jour au lendemain, pour ainsi dire, promu au grade de voyageur avec tous les bénéfices du poste ; grâce au système de la provision, les succès s'étaient traduits tout de suite en argent comptant qu'on pouvait étaler chez soi sur la table devant une famille étonnée et ravie. Temps heureux... on n'en avait plus retrouvé l'éclat depuis lors, bien que Grégoire eût gagné par la suite de quoi nourrir tous les Samsa, comme il le fit en effet. Tout le monde s'y était habitué, les siens comme lui ; sa famille prenait l'argent avec gratitude, de son côté il le donnait volontiers, mais l'opération ne s'accompagnait plus d'effusions particulières. Seule la sœur avait conservé plus de tendresse pour Grégoire qui proje-

tait en secret de la faire admettre au Conservatoire l'année suivante sans regarder aux frais considérables de l'entreprise qu'il tâcherait de couvrir d'une autre façon, car, différant de lui sur ce point, Grete aimait beaucoup la musique. Ce conservatoire revenait assez fréquemment dans les entretiens de la sœur et du frère, quand Grégoire trouvait quelques jours à passer dans sa famille ; ils n'en parlaient guère que comme d'un rêve impossible à réaliser ; les parents n'aimaient pas leurs innocentes allusions à ce sujet, mais Grégoire y pensait de la façon la plus sérieuse et se promettait de le déclarer solennellement à la veillée de Noël.

C'étaient des idées de ce genre, des idées parfaitement déplacées dans sa situation présente, qui trottaient par la tête de Grégoire tandis qu'il se tenait collé contre la porte, debout, pour écouter les conversations. Il lui arrivait de se trouver si fatigué qu'il ne pouvait plus rien entendre ; alors il se laissait aller, il laissait tomber sa tête contre la porte, mais il la redressait aussitôt, car le moindre bruit était immédiatement remarqué de la salle à manger et suivi d'un temps de silence. « Qu'est-ce qu'il peut encore fabriquer ? » disait le père au bout d'un moment, en se tournant sans doute vers la porte ; la conversation interrompue ne reprenait qu'alors, petit à petit.

Le père recommençait toujours ses explications, pour se remémorer des détails oubliés ou pour les faire comprendre à sa femme qui ne saisissait pas toujours du premier coup. Grégoire apprit donc amplement par ses discours que, malgré tous leurs malheurs, les parents avaient pu sauver de leur ancien avoir une certaine somme, assez maigre à vrai dire, mais qui s'était grossie depuis des intérêts épargnés. On n'avait pas non plus dépensé tout l'argent que Grégoire, ne se réservant que quelques florins, versait tous les mois à sa famille, ce qui avait permis d'économiser un petit capital. Grégoire, derrière sa porte, procédait à des hochements de tête convaincus, il était tout heureux de cette prévoyance inattendue. Sans doute, grâce à ces

réserves, aurait-il pu amortir plus rapidement la dette contractée par son père envers son directeur, ce qui aurait considérablement rapproché la date de sa délivrance ; mais, étant donné les circonstances, il valait beaucoup mieux que le père eût agi comme il l'avait fait.

Le malheur était que cet argent ne suffirait absolument pas à la famille pour vivre des intérêts ; cela irait un an, deux au plus, mais ce serait tout. Cette épargne constituait donc une somme à laquelle il ne fallait pas toucher, et qu'on devrait réserver pour un cas de nécessité pressante : quant à l'argent nécessaire à la vie, il fallait se mettre à le gagner. Or le père, malgré sa santé, n'en était pas moins un vieil homme qui avait cessé tout travail depuis cinq ans et ne pouvait se livrer à de folles espérances ; durant ces cinq années de repos, premières vacances d'une existence toute consacrée au labeur et à l'insuccès, il avait pris pas mal de ventre et se trouvait bien alourdi. Quant à la vieille mère, qu'aurait-elle pu gagner avec son asthme ? C'était déjà un gros effort pour elle que de se traîner dans la maison ; elle passait la moitié de son temps sur le sofa à étouffer devant la fenêtre ouverte. Et la sœur ? une enfant de dix-sept ans si bien faite pour l'existence qu'elle avait menée jusque-là, s'habiller gentiment, bien dormir, aider au ménage, prendre part à quelques modestes divertissements, jouer du violon surtout, était-ce à elle de gagner de l'argent ? Quand la conversation tombait sur ce thème, Grégoire commençait toujours par lâcher sa porte pour aller se coucher sur le sofa de cuir dont la fraîcheur était douce à son corps tout brûlant de peine et de honte.

Il y passait souvent des nuits d'insomnie à racler le cuir pendant des heures. D'autres fois, sans plaindre sa peine, il poussait son fauteuil vers la fenêtre, gagnait l'appui, et, bien étayé par son siège, s'appuyait à la croisée, moins pour jouir de la vue qu'en souvenir de l'impression de délivrance qu'il avait éprouvée autrefois en regardant à travers les carreaux ; car, maintenant, il devenait de jour en jour de

plus en plus myope; il ne pouvait même plus apercevoir l'hôpital d'en face, qu'il maudissait à son époque humaine parce qu'il le voyait trop, et s'il n'avait su pertinemment qu'il habitait la Charlottenstrasse, une rue calme mais urbaine, il eût pu croire que sa fenêtre donnait sur un désert où le ciel et la terre confondaient leurs gris. L'attentive sœur n'eut qu'à voir deux fois le fauteuil près de la fenêtre pour comprendre; désormais, toutes les fois qu'elle fit la chambre, elle poussa le fauteuil près de la croisée dont elle laissa même le battant inférieur ouvert.

Si seulement Grégoire avait pu parler à sa sœur et la remercier de tout ce qu'elle faisait pour lui, il aurait plus facilement supporté ses services, mais, condamné au mutisme, il en souffrait. Grete cherchait naturellement à lui dissimuler le côté pénible de la situation et plus le temps passait, mieux elle jouait son rôle, mais elle ne pouvait empêcher que son frère ne vît de plus en plus clair dans son jeu. Sa seule apparition causait à Grégoire une peine horrible. A peine entrée, et malgré le soin qu'elle apportait toujours à épargner aux autres la vue de cette chambre, elle ne prenait même pas le temps de fermer la porte; elle courait à la fenêtre, l'ouvrait en toute hâte, d'un seul coup, comme pour éviter un étouffement imminent et demeurait là un moment, si froid qu'il fît, à respirer profondément. Deux fois par jour elle épouvantait Grégoire de cette course et de ce fracas; il restait à frissonner sous son canapé pendant tout le temps que durait la séance; il savait bien que sa sœur lui eût épargné ce supplice si elle avait pu réussir d'une façon quelconque à rester la fenêtre fermée dans une pièce où il se trouvait.

Un jour — il devait y avoir un mois depuis la métamorphose de Grégoire, et sa sœur n'avait plus grand motif de s'étonner de son aspect — elle arriva un peu plus tôt que d'habitude et le trouva en train de regarder par la fenêtre, immobile et dans une position bien faite pour inspirer la terreur. Si elle s'était contentée de ne pas entrer,

cela n'eût pas étonné Grégoire, car il l'empêchait par sa position d'ouvrir la fenêtre ; mais, non contente de ne pas entrer, elle eut un sursaut en arrière et ferma la porte à clef ; un étranger aurait pu penser que Grégoire épiait l'arrivée de sa sœur pour la mordre. Il se cacha naturellement aussitôt sous le canapé, mais il dut attendre jusqu'à midi le retour de Grete, et, quand elle vint, elle avait l'air beaucoup plus inquiet que d'habitude. Il s'aperçut par là que son aspect n'avait pas cessé d'inspirer de la répugnance à la pauvre fille, qu'il en serait toujours ainsi et qu'elle devait même se faire grandement violence pour ne pas s'enfuir à la seule vue du petit morceau de Grégoire qui dépassait le canapé. Pour lui en épargner le spectacle il prit un drap du lit sur son dos, le transporta sur le sofa, travail qui lui demanda quatre heures, et le disposa de telle sorte que sa sœur ne pût rien voir sous le meuble, même en se baissant. Si elle avait trouvé la précaution superflue elle aurait pu faire disparaître le drap, car elle pensait bien que Grégoire ne se murait pas ainsi pour son plaisir, mais elle laissa le drap à sa place et Grégoire, en écartant prudemment le rideau avec la tête pour observer l'impression que causait à sa sœur le nouvel agencement, crut même saisir dans ses yeux un regard de reconnaissance.

Pendant la première quinzaine les parents n'avaient pu prendre sur eux de venir lui rendre visite, et il leur entendit souvent louer le zèle de sa sœur, en qui ils n'avaient vu jusqu'alors qu'une jeune fille inutile et dont ils se plaignaient souvent. Maintenant il arrivait fréquemment au père et à la mère d'attendre à la porte de la chambre de Grégoire que leur fille eût fini de nettoyer pour se faire raconter minutieusement à sa sortie dans quel état elle avait trouvé la pièce, ce que Grégoire avait mangé, ce qu'il avait fait de particulier cette fois-là ; ils lui demandaient encore s'il n'y avait pas un léger mieux à constater. La mère se montrait d'ailleurs relativement impatiente de voir Grégoire, mais le père et la fille la retenaient par des arguments qu'il écou-

tait d'une façon très attentive et qu'il approuvait pleinement. Plus tard, pourtant, il fallut employer la force, et quand la mère se mit à crier : « Laissez-moi donc voir Grégoire, c'est mon pauvre fils malheureux ! Vous ne comprenez donc pas qu'il faut que je le voie ! », Grégoire pensa qu'il serait peut-être bon que sa mère vînt chez lui, sinon tous les jours, ce qui eût été folie, du moins une fois par semaine par exemple ; elle devait mieux comprendre les choses que sa sœur qui n'était qu'une fillette malgré tout son courage et n'avait, — qui sait ? — assumé sa lourde tâche que par légèreté d'enfant.

Le désir qu'il éprouvait de voir sa mère ne tarda pas à se réaliser. Grégoire évitait pendant la journée de se montrer à la fenêtre, n'eût-ce été que par égard pour ses parents, mais ses promenades sur le plancher ne lui fournissaient pas de compensations bien copieuses ; rester couché ? même pendant la nuit il ne le supportait guère ; il n'éprouva bientôt plus aucun plaisir à manger, et il finit par prendre l'habitude de se promener dans tous les sens, pour se distraire, sur les murs et sur le plafond. C'était surtout le plafond qu'il aimait, pour s'y laisser pendre ; c'était tout autre chose que sur le plancher : la respiration devenait plus libre, un léger mouvement d'oscillation vous traversait le corps, et dans l'état d'euphorie qui saisissait là-haut Grégoire, il lui arrivait à sa propre surprise de lâcher le plafond et de s'aplatir sur le plancher. Mais maintenant, sachant mieux utiliser les ressources de son corps, il réussissait à rendre ces chutes inoffensives. Sa sœur eut vite fait de remarquer son nouveau passe-temps ; il laissait d'ailleurs çà et là aux murs sur son passage des traces de sa colle ; et Grete se mit en tête de lui faciliter ses promenades en faisant disparaître les meubles les plus gênants, c'est-à-dire surtout le coffre et le bureau. Malheureusement elle n'était pas assez forte pour en venir seule à bout et n'osait demander l'aide du père ; quant à la bonne, elle aurait refusé certainement, car, si cette enfant

de seize ans « tenait » vaillamment depuis le départ de l'ancienne cuisinière, c'était sous réserve de pouvoir se barricader continuellement dans la cuisine et de n'ouvrir que sur un ordre exprès ; il ne restait donc plus à la jeune fille qu'à faire appel à sa mère un jour où le père serait absent. La mère arriva en poussant des exclamations de joie qui s'arrêtèrent devant la porte de Grégoire. La sœur vint opérer une inspection préalable, et ne laissa entrer la mère que quand ce fut bien fini. Grégoire s'était dépêché de rabaisser le drap encore plus que d'habitude et de lui faire faire une foule de plis de façon à donner à l'ensemble l'air d'une simple nature morte. Il renonça aussi pour cette fois à épier sous son drap et à regarder sa mère ; il se réjouirait simplement de sa venue. « Tu peux entrer, on ne le voit pas », dit la jeune fille ; et elle amena la mère en la tenant par la main. Grégoire entendit alors les deux faibles femmes qui s'escrimaient à déplacer le vieux coffre, un meuble d'un poids sérieux ; la sœur tenait à assumer le plus lourd de la tâche, malgré les avertissements de la mère qui craignait qu'elle ne se fît mal. Cela prit beaucoup de temps. Il y avait bien déjà quatre heures qu'elles suaient à la besogne quand la mère déclara qu'il valait mieux laisser le coffre en place, qu'il était trop lourd pour elles, qu'elles n'auraient pas fini avant l'arrivée du père et que le coffre, parvenu alors au beau milieu de la chambre, boucherait le passage dans tous les sens ; enfin et surtout on ne savait pas si Grégoire serait satisfait de la disparition de son mobilier. Pour son compte la mère pensait que non ; l'aspect du mur vide lui serrait le cœur ; pourquoi Grégoire n'aurait-il pas éprouvé la même sensation, lui qui était habitué à ses meubles depuis longtemps et qui se sentirait délaissé dans sa chambre vide ? « A quoi cela ressemblerait-il ? » conclut la mère à voix très basse ; elle s'était exprimée depuis le début par chuchotements, comme pour éviter à Grégoire, dont elle ignorait le refuge, d'entendre, je ne dis pas le sens, — elle était persuadée

qu'il ne comprenait pas — mais même le son de sa parole.

« Est-ce que nous n'aurions pas l'air, en enlevant les meubles, de vouloir dire que nous renonçons à l'espoir de le voir guérir et que nous l'abandonnons méchamment à lui-même ? Je crois que le mieux serait de conserver la chambre exactement comme autrefois, pour que Grégoire ne trouve aucun changement quand il nous reviendra et qu'il oublie plus facilement l'intervalle. »

En entendant les mots de sa mère, Grégoire reconnut que les deux mois de vie monotone au cours desquels personne ne lui avait adressé la parole avaient dû lui troubler le cerveau ; il ne pouvait s'expliquer autrement le désir qui lui était venu de posséder une chambre vide. Avait-il vraiment envie de laisser transformer cette pièce chaude, confortablement garnie de meubles de famille, en une caverne où il paierait d'un oubli rapide et complet de son humanité passée le droit de batifoler sur les murs ? C'est que l'oubli faisait déjà son œuvre, et, pour l'arracher à sa torpeur, il n'avait pas moins fallu que la voix de sa mère qu'il n'avait plus entendue depuis si longtemps. Non, n'enlevez rien, tout doit rester, il ne saurait se passer de la bonne influence de ses meubles et s'ils l'empêchent de se livrer à ses divagations rampantes ce ne sera pas un mal, mais un bien.

La sœur ne fut malheureusement pas de cet avis ; elle avait pris en face des parents l'habitude de faire autorité dans la question Grégoire ; ce n'était d'ailleurs pas sans raison, et il suffit cette fois-ci du conseil de la mère pour la décider à évacuer non seulement le bureau et le coffre, qui avaient constitué d'abord son unique objectif, mais encore tous les autres meubles, à l'exception de l'indispensable canapé. Son exigence n'était d'ailleurs pas le résultat d'une simple bravade enfantine ou de ce nouveau sentiment de confiance en soi qu'elle venait d'acquérir d'une façon si inattendue et si pénible ; non, elle avait réellement constaté que Grégoire avait besoin de beaucoup d'espace pour ses promenades, et qu'autant qu'on pouvait s'en rendre compte,

il n'utilisait jamais les meubles. Mais peut-être aussi l'esprit romanesque des fillettes de son âge n'était-il pas étranger à sa décision, une humeur qui cherche à se satisfaire à tout propos et qui la poussait en ce moment à dramatiser la situation de son frère afin de pouvoir se dévouer davantage pour lui ; car nul, sauf Grete, n'oserait désormais se risquer dans un endroit où le seul Grégoire règnerait sur des murs absolument dénudés.

Elle ne se laissa donc pas détourner de sa résolution par sa mère que l'atmosphère de cette chambre rendait indécise à force d'inquiétude, et qui ne tarda pas à aider tant bien que mal sa fille à sortir le coffre. Soit, ce meuble, Grégoire pouvait à la rigueur s'en passer, mais le bureau devait rester à sa place ; et à peine les femmes eurent-elles quitté la chambre avec le coffre qu'elles poussaient en ahannant, que Grégoire sortit la tête pour examiner les possibilités d'une entrée en matière pleine de prudence et de tact ; le malheur voulut que ce fût justement la mère qui revint première, tandis que Grete, dans la pièce à côté, les bras passés autour du coffre, le secouait de droite et de gauche sans arriver à le déplacer. La mère n'était pas habituée à voir Grégoire, elle aurait pu en faire une maladie ; effrayé, il se dépêcha de reculer jusqu'à l'autre extrémité du canapé, mais il ne put empêcher le drap d'enregistrer sur le devant une légère agitation qui attira l'attention de la vieille dame ; elle s'arrêta court, resta figée un instant sur place et retourna enfin vers Grete.

Grégoire avait beau se dire qu'il ne se passait rien d'extraordinaire et qu'on déplaçait simplement quelques meubles, les allées et venues des femmes, leurs petites exclamations, le grincement des meubles sur le plancher, lui faisaient l'effet d'un grand vacarme alimenté de toutes parts, et, si fort qu'il rentrât la tête, contractât ses jambes et se pressât sur le sol, il devait s'avouer qu'il ne supporterait pas longtemps ce supplice. Elles lui vidaient sa chambre, lui emportaient tout ce qu'il aimait ; elles avaient

déjà fait disparaître le coffre où il serrait sa scie à contourner et tout son petit outillage, elles dégageaient maintenant le bureau solidement ancré dans le parquet depuis le temps qu'il était en service, ce bureau sur lequel il avait écrit ses devoirs de l'école de commerce, et même de l'école primaire ; non, il ne pouvait décidément plus leur tenir compte de leurs intentions ; d'ailleurs il avait presque oublié leur existence car la fatigue les rendait muettes et l'on n'entendait plus que le claquement de leurs pas alourdis.

Il opéra donc une sortie pendant qu'elles restaient appuyées sur le bureau dans la pièce voisine pour souffler un peu, et il se trouvait si perplexe qu'il changea quatre fois de direction ; il ne savait par où commencer son sauvetage quand il aperçut brusquement l'image de la dame toute en fourrure qui prenait une importance énorme sur le mur vide ; il se dépêcha de monter sur la cloison et de s'appuyer sur le verre qui adhéra à son ventre brûlant et le rafraîchit d'une façon délicieuse. Cette image que Grégoire recouvrait complètement, personne au moins ne viendrait la prendre. Il tourna la tête vers la porte de la salle à manger pour pouvoir observer les femmes à leur retour.

Elles ne s'étaient pas accordé une récréation bien longue et revenaient déjà chez lui ; Grete portait presque sa mère qu'elle tenait par la taille. « Eh bien, à qui le tour maintenant ? » dit-elle en regardant dans tous les coins. Ses yeux croisèrent alors ceux de Grégoire perché sur son mur. Si elle parvint à conserver son sang-froid ce fut uniquement à cause de sa mère vers laquelle elle pencha la tête pour l'empêcher de voir, et elle déclara, trop vite, sans pouvoir réprimer un tremblement : « Allons, viens, nous ferions sans doute mieux de retourner un moment dans la salle. » L'intention de la jeune fille était nette et Grégoire la comprit ; elle voulait placer d'abord la mère en sûreté et le chasser du mur ensuite. Eh bien, elle n'avait qu'à essayer, il était couché sur son image et il ne la lâcherait pas ainsi. Plutôt sauter à la figure de sa sœur.

Mais en parlant Grete n'avait réussi qu'à inquiéter sa mère ; celle-ci se détourna, aperçut l'énorme tache brune qui s'étalait sur le papier peint et, avant d'avoir pu identifier Grégoire, s'écria : « Oh mon Dieu, mon Dieu ! » d'une voix glapissante et rauque, tomba sur le canapé les bras en croix dans un geste de renoncement total et cessa de donner signe de vie. « Oh, Grégoire ! » cria la sœur en levant le poing et en perçant Grégoire de ses regards. C'était le premier mot qu'elle lui adressât directement depuis la métamorphose. Elle courut chercher des sels à la salle à manger pour réveiller la mère de son évanouissement ; Grégoire décida de l'aider — cela ne l'empêcherait pas en temps voulu de sauver l'image — ; hélas ! il se trouvait collé assez solidement au verre et dut faire un effort violent pour se dégager ; il courut ensuite à la salle à manger comme s'il pouvait donner encore un bon conseil à sa sœur, mais il dut se contenter de se tenir passivement derrière elle pendant qu'elle fourrageait dans les fioles, et il lui causa une peur horrible quand elle se retourna ; un flacon tomba et se brisa sur le plancher, un éclat blessa même Grégoire à la figure, une médecine corrosive se répandit à ses pieds ; Grete alors, sans plus s'attarder, se chargea de toutes les fioles qu'elle put attraper et se précipita vers la mère en fermant la porte d'un coup de pied. Grégoire se trouva donc séparé de sa mère qui était peut-être près de mourir par sa faute ; il ne pouvait ouvrir la porte sous peine de chasser sa sœur dont le rôle était de rester près de la malade ; il n'avait donc plus qu'à attendre, et, dévoré de remords et d'inquiétude, il se mit à vagabonder sur les murs, sur les meubles et le plafond, si bien que tout se mit à tourner autour de lui et qu'il tomba dans son désespoir au milieu de la grande table.

Un instant passa ; Grégoire était étendu là, fatigué ; à l'entour tout faisait silence, c'était peut-être un présage excellent. Mais soudain il entendit sonner. La bonne étant naturellement barricadée dans sa cuisine, Grete dut aller

elle-même ouvrir. C'était le père qui rentrait. « Que s'est-il passé ? » demanda-t-il immédiatement : sans doute l'expression de Grete lui avait-elle tout révélé. La jeune fille répondit d'une voix étouffée — elle appuyait probablement son visage contre la poitrine du père — : « Maman s'est évanouie, mais elle commence à se remettre ; Grégoire a fait des siennes. — Je m'y attendais », répondit le père. « Je n'ai jamais cessé de vous prévenir, mais les femmes ne veulent rien entendre. » Grégoire comprit à ces mots que le père avait mal interprété les paroles de Grete et se figurait que son fils s'était livré à quelque voie de fait. Il n'était plus temps de l'éclairer, il fallait chercher à l'adoucir. Grégoire se réfugia donc contre la porte de sa chambre et s'y pressa pour que son père vît en entrant, dès le vestibule, qu'il avait la ferme intention de réintégrer immédiatement ses quartiers et qu'il n'était pas nécessaire de l'y contraindre par la violence ; qu'on lui ouvrît seulement la porte et il disparaîtrait aussitôt.

Mais le père n'était pas d'humeur à remarquer ces nuances. « Ah, ah », s'écria-t-il du plus loin, sur un ton de joie et de colère. Grégoire écarta la tête de la porte et la leva vers le vieux. Il fut surpris : il ne se l'était pas représenté comme il le vit là ; il est vrai que pendant les derniers temps il avait oublié de surveiller comme autrefois les événements de la maison pour se livrer à son nouveau système de promenade, et il aurait dû s'attendre à rencontrer des changements chez les siens. Pourtant..., pourtant..., était-ce bien là son père ? Etait ce bien ce même homme qui restait enfoui dans son lit, fatigué, quand Grégoire partait autrefois en voyage ? qui le recevait en robe de chambre, à son retour, dans un fauteuil d'où il ne pouvait même pas se lever, se contentant de jeter les bras au ciel pour manifester sa joie ? ce vieillard qui, pendant les rares promenades familiales, deux ou trois dimanches par an et les jours de grande fête, traînait la jambe entre Grégoire et la mère qui marchaient pourtant au petit pas ?

cet homme empaqueté d'un vieux manteau qui travaillait toujours d'une canne prudente pour avancer péniblement, et qui était obligé, pour parler, de s'arrêter tous les trois pas et de rappeler à lui son escorte ? Comme il s'était redressé depuis lors ! Il portait un uniforme bleu à boutons d'or, sans un pli, comme on en voit au personnel des maisons de banque ; au-dessus de son grand col raide son double menton développait sa ligne puissante ; sous ses sourcils en broussaille le regard vigilant de ses yeux noirs perçait avec une expression de jeunesse ; ses cheveux blancs, d'ordinaire en désordre, avaient été minutieusement séparés, rabattus et lustrés par le peigne. Il commença par jeter sur le sofa sa casquette ornée du monogramme doré de quelque banque, en lui faisant décrire un arc de cercle à travers la chambre, et, les mains dans les poches du pantalon, les pans antérieurs de sa redingote d'uniforme rejetés en arrière, il s'avança sur Grégoire d'un air menaçant. Il ignorait peut-être lui-même ce qu'il allait faire ; en tout cas il levait les pieds très haut et Grégoire, s'étonnant de la taille gigantesque de ses semelles, se garda de rester sur ses positions, car il savait depuis le premier jour de sa métamorphose que le père estimait que la sévérité la plus grande était la seule attitude indiquée envers lui. Il se mit donc à battre en retraite devant son père, s'arrêtant quand l'autre faisait halte, et repartant immédiatement au moindre mouvement de l'adversaire. Cette méthode les promena plusieurs fois autour de la chambre sans résultat décisif ; l'opération ne prit même pas figure de poursuite tant le rythme en était lent. Aussi Grégoire resta-t-il provisoirement sur le plancher ; il craignait surtout que son père, en le voyant grimper sur les murs ou le plafond, n'allât prendre sa manœuvre pour quelque raffinement de méchanceté. Il dut cependant s'avouer bientôt qu'il ne tiendrait pas longtemps à cette allure ; le peu de temps que mettait son père à faire un pas, Grégoire devait le consacrer à toute une série de gymnastiques, et, n'ayant jamais

eu les poumons bien solides, il commençait à s'essouffler ; il clopinait donc cahin-caha pour rassembler toutes ses forces en vue d'un élan suprême, osant à peine ouvrir les yeux et si hébété qu'il n'envisageait son salut que dans la course, alors que les murs étaient là — des murs de salle à manger évidemment, avec des meubles soigneusement sculptés et couverts de festons et de dentelles, mais des murs cependant — ... Tout d'un coup, vlan ! quelque chose vola tout près de lui, tomba par terre et s'en alla rouler plus loin. C'était une pomme négligemment lancée ; une deuxième la suivit aussitôt. Raidi d'effroi, Grégoire resta sur place ; il était inutile de continuer la course puisque le père avait décidé de le bombarder. Il avait vidé la coupe à fruits de la crédence, garni ses poches de projectiles et les jetait maintenant l'un après l'autre, sans trop se préoccuper encore de bien viser. Ces petites boules rouges roulaient partout sur le plancher et se cognaient entre elles ; on eût dit des billes électrisées. Une pomme lancée mollement effleura la carapace de Grégoire et glissa dessus sans lui faire de mal ; mais la suivante s'enfonça littéralement dans son dos ; il voulut se traîner plus loin comme si ce déplacement pouvait calmer l'horrible souffrance qui venait de le surprendre, mais il se sentit cloué sur place et s'étira sans plus savoir ce qu'il faisait. Son dernier regard lui montra la porte de sa chambre qui s'ouvrait brusquement, sa sœur qui criait, précédée de la mère qui arrivait en toute hâte, — sans corsage, car la jeune fille l'avait déshabillée pour la faire respirer pendant sa syncope, — sa mère encore qui courait sur le père en perdant ses jupes une à une, trébuchait dedans, fonçait sur son mari, l'embrassait, le pressait contre elle, et les mains croisées sur la nuque du père, — déjà Grégoire n'y voyait plus — le suppliait d'épargner la vie de leur enfant.

Traduit par A. VIALATTE FRANZ KAFKA

(à suivre)

PROPOS D'ALAIN

Une aurore ne ressemble nullement au crépuscule du soir. Ce sont quelquefois les mêmes couleurs, et il n'est pas sûr qu'un peintre puisse, par la seule clarté, distinguer l'extrême matin de l'extrême soir ; c'est qu'il arrête le soleil. Dans le fait l'aurore s'illumine d'instant en instant ; ce signe suffit. A l'aurore de l'année, le même signe n'est pas moins éloquent ; chaque jour annonce un peu plus de soleil. Et, quoique les nuages, le brouillard, le froid s'assemblent pour nous tromper, cette touche de la lumière, chaque jour plus appuyée, nous éveille et nous prépare.

Il est vrai aussi que tous les signes concordent. Tant que les feuilles de l'an passé tombent au vent, nous ne cessons de commémorer ; notre pensée retourne au dernier printemps d'après ces éloquents débris. Mais maintenant les arbres sont tout neufs ; ils élèvent nos regards ; ils creusent le ciel. Hier, à travers les branches noires, la lumière du couchant semblait nettoyée. Les bruits sont autres ; le bruit du vent même est autre. Un oiseau essaie un commencement de chanson. Printemps est mort, printemps est né. Il n'y a point d'interrègne.

L'homme chante comme l'oiseau. Nous sommes avertis par le chant de l'oiseau ; mais sans doute l'oiseau est averti par le chant de l'homme. Le chant de Noël est le premier chant de printemps qui s'élève sur la terre ; c'est une prédiction de l'homme à toute la nature. Fête savante, fête d'esprit. Le premier janvier est comme la Noël de César. L'Epiphanie est la Noël des anciens rois. Carnaval est la Noël des esclaves. Pâques est de toutes ces confirmations

la plus ancienne : souvenir d'un temps où la prévision était courte, ou peut-être souvenir des périodes glaciaires en nos pays, où le printemps tardif éclatait soudain, comme on voit encore dans la haute montagne. Il n'y a qu'une fête, qui est la fête du Soleil.

Idolâtrie ? Je ne sais. Le culte consiste toujours à faire résonner des images selon des idées. Un rayon de soleil ne fait qu'une fête de moucherons. Mais une fête de l'esprit seul, une fête qui n'associerait pas les grands changements de la nature aux pensées les mieux assurées serait une maigre fête. J'imagine un Noël au Cap, dans l'autre hémisphère, et à la même date que chez nous. Quel sens peut avoir ce sapin, quel sens ces lumières, au temps des plus longs jours, au temps où tous les arbres sont verts ? Il faut convenir que l'hymne à l'enfant ne résonne pas bien alors avec le corps humain et avec toutes les choses. A quoi Hegel répondrait que c'est le propre de l'animal de vivre en immédiate union avec la Nature, « au lieu, dit-il, que l'esprit fait de la nuit le jour ». Certes cette remarque est belle. Mais l'esprit ne peut régler tout l'homme. Et ce n'est pas assez de confirmer l'idée par l'assemblée et par les chants, si la nature aussi ne fait écho. Il y a quelque chose de plus dans une religion qu'une foi jurée. Il y faut les grands signes du monde, et une sorte de réponse de Dieu. De cette poésie, qui est accord entre la nature et nos pensées, chacun tirera l'idée comme il pourra, et aussi purifiée qu'il pourra. Mais si l'idée n'est pas jointe d'abord aux pulsations de la vie, ne manquera-t-elle pas de sang ? Le Premier Mai est la fête de la paix, du travail et de l'espérance. Et je conviens qu'on peut célébrer ces idées, en novembre et en tout temps, et que même il le faut. « L'esprit fait de la nuit le jour ». Le chant et le poème font des saisons au commandement. Mais enfin ce n'est pas fête tout à fait si la nature des choses ne se déplie et s'entr'ouvre en même temps que nos espérances.

ALAIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

SUR LA POÉSIE

Je voudrais parler aujourd'hui de poètes et de poésie, et je me sens un peu gêné. Ce n'est pas seulement moi qui en ai perdu l'habitude, c'est la critique, c'est le lecteur. Ou plutôt il y a un phénomène qui dépasse et le lecteur et la critique et le critique, une révolution à laquelle, je crois, on n'avait pas encore assisté : La poésie sera-t-elle dépossédée de son primat ? En est-elle déjà dépossédée ?

Voici en tout cas une espèce sinon en voie de disparition, tout au moins en sommeil : le livre de vers incorporé à la classe des « dont-on-parle ». Le dernier a été l'*Honneur de souffrir*, de Madame de Noailles. Il fut diversement apprécié. On put évoquer à son sujet des vers anciens du même poète qui paraissaient plus glorieux. Mais enfin c'était quelque chose qui comptait, et d'une personne qui comptait. On attacherait le même intérêt à un nouveau recueil de Régnier ou de Valéry. Il s'agit là des poètes qui débutèrent à la fin du XIXe siècle, et que la gloire a consacrés. La *Musique intérieure* de Maurras s'imposait de même, parce que ce livre nous faisait pénétrer dans les rythmes secrets d'une action civique importante. Mais ce qui manque douloureusement, ce sont ces livres de jeunes poètes, ces livres qui montent d'un coup comme des ballons frais, et qui unissent dans un même plaisir notre amitié pour les vers, notre amitié pour la jeunesse, et notre goût pour les premiers feux de la gloire à contempler sur un front de vingt ans. Bien que ces jeunes dieux eussent un peu besoin qu'on les sonnât, que les chapelles ou les salons fissent le lit de leur succès, ce succès était par lui-même une chose char-

mante. Celui qui accueillit la *Maison de l'Enfance* ou les *Familiers* faisait honneur à ces salons, à ce public qui aimait les poètes, qui sentait que notre vieille littérature a toujours besoin de jeunes poètes, comme un château dans son parc a besoin de jeunes filles, comme M. de Lamartine avait de beaux paons dans le sien. Nous n'avons plus de jeunes poètes.

Les jeunes, cela veut dire aujourd'hui les jeunes romanciers. L'expérience du passé et les lois de la nature humaine indiqueraient que la jeunesse est l'âge de la poésie, la maturité l'âge du roman, que le poète doit avoir de la vie future à respirer, cette page blanche sur laquelle écrire, mais le romancier, lui, de la vie faite à éprouver, cette page écrite à expliquer. Seulement la poussée de la vie se joue de cette expérience et de ces lois. Une vocation et un succès précoces comme ceux de M. Julien Green tiennent exactement la place qu'occupaient jusqu'au début du xxe siècle les vocations et les succès des jeunes poètes.

Nous aimons les jeunes romanciers, ou les jeunes écrivains en prose, à la manière dont on aimait les jeunes poètes ; nous leur demandons des émotions analogues. On dirait un phénomène d'inversion littéraire. Voyez combien on a parlé, et le ton sur lequel on a parlé, des *Fontaines du Désir*. Ce n'est pas un livre important, et il est douteux qu'on le relise fort, sa saison passée. Mais on s'intéresse aux émotions et aux attitudes de Montherlant exactement comme à celles d'un poète. On lui voit vivre en prose des thèmes poétiques, romantiques comme l'étaient ceux de Madame de Noailles, on lui sait même bon gré qu'ils ne soient pas en vers. Il se passe pour la poésie romantique ce qui s'est passé pour les chansons de geste : l'âge des remaniements en prose est arrivé.

Personne, je crois, n'a plus contribué que Barrès à remplacer la poésie versifiée par ce remaniement en prose. Il a trouvé dans ces succédanés le chemin du cœur de ses contemporains. Il a presque créé un genre : la cantilène, cette effusion lyrique en une prose de grand artiste, qui répond à des idées et qui nous ouvre des chemins vers la sensibilité d'un homme, fraîche, sincère, en accord avec la nôtre. Ni poète, ni romancier, ni politique, il a été un homme plein de poésie, de romanesque, de civisme. Comparez cette destinée de Barrès aux deux destinées dont l'image le hantait et auxquelles il

aimait qu'on le comparât (quand on l'appelait M. de Chateaubriand c'était de l'ironie, et qui ne lui plaisait pas) : Lamartine, Mistral. Mais Lamartine et Mistral étaient des poètes. Nous devons rêver où nos pères ont vécu, écrire en prose où ils ont écrit en vers. L'arc d'Ulysse est dans nos musées.

Et plus loin encore, il y a le phénomène Rousseau : un homme poétique prenant la place d'une poésie déshabituée de l'humain. En nous élevant nous aurions sous les yeux toute une partie du relief littéraire français. Restons sur la colline contemporaine.

*
* *

Depuis la Pléiade, nous étions habitués à voir, dans les écoles littéraires, surtout des écoles de poètes. Les révolutions littéraires étaient d'abord des révolutions poétiques. En particulier la carte du dernier siècle se révèle fort lisible : romantisme, Parnasse, symbolisme, trois écoles poétiques qui se succèdent avec une logique vivante. Et si le naturalisme nous donne l'exemple d'une révolution qui n'est pas poétique, du moins est-elle anti-poétique, dirigée expressément contre les poètes, ce qui est pour eux une manière de compter encore davantage. L'unanimisme fut peut-être la dernière école qui ait eu à son principe une position poétique, un livre de vers important : la *Vie Unanime* de Jules Romains. Mais la poésie de l'école ne fut qu'un déjeuner de soleil, bientôt le roman et le théâtre le recouvrirent et l'absorbèrent.

Ni l'école de l'Abbaye malgré Romains et Chennevière, ni les fantaisistes, malgré les succès de Tristan Derème, ni les humanistes du *Divan*, n'empêchent que le symbolisme n'ait maintenu ses positions poétiques, ne figure aujourd'hui encore la voie principale de la poésie française 1827-1860 ; 1860-1890 ; 1890-1920. Voilà trois périodes trentenaires, ayant chacune la durée d'une génération active, et qu'ont remplies régulièrement à leur tour, trois règnes poétiques, le romantisme, le Parnasse, le symbolisme. Si tout se passait selon ces rythmes habituels, le symbolisme serait en liquidation depuis la guerre, et une école poétique nouvelle, en pleine jeunesse, lutterait pour le bouter hors. Il n'en est rien.

J'ai vu ce changement d'assez près. Je suis venu à la N. R. F.,

comme Larbaud, de la *Phalange*, qui forma la transition du *Mercure* à la N. R. F. Or la *Phalange*, nettement mallarméenne, était encore, était surtout, une revue de poètes, une revue où le primat de la poésie restait indiscuté, où l'on était d'abord pour ou contre des poètes, où, avec Royère, il y avait pour théologiens du dogme poétique Viélé-Griffin et Robert de Souza. Quand on lit aujourd'hui les livres de Royère sur Mallarmé et sur Baudelaire, où l'un et l'autre poètes sont présentés comme des révélateurs du divin, des mystiques, des super-théologiens, il faut bien faire attention que ces exagérations sont d'un poète, qu'elles tiennent à la température de ce milieu de la *Phalange,* où l'on se passionnait pour les essences de la poésie, et où Mallarmé était passé Dieu. Il y a dans ce culte quelque chose de très beau et de très sincère. On comprend que M. Armand Godoy, grand phalangite devant l'Eternel, achève sa transposition de la Sonate de Beethoven (en ut dièze mineur) par un sonnet, extraordinairement vibrant, à Royère :

Dieu m'a donné d'aimer un homme au cœur sonore
Qui reçut d'Apollon le sistre et l'ostensoir...

On songe aux Aixois Gasquet et Signoret, Royère est aussi d'Aix. Et dans les batailles sur le Parnasse on sait le rôle que tiennent ces deux autres Aixois ou demi-Aixois, d'ailleurs ennemis, l'auteur de la *Musique Intérieure* et l'auteur de la *Poésie Pure*. Notons que le Félibrige maintient le primat de la langue des dieux et de l'*estrambord* poétique, que le mouvement maurrasien est né d'un cœur de poète. Si Aix devenait, au XXe siècle, pour la poésie, la petite capitale que fut Lyon pendant quelques années du seizième ? Sait-on jamais ? Libre à vous d'ailleurs de voir là un bout de galéjade, d'où il faut retenir seulement ceci : que les valeurs poétiques sont en baisse à Paris.

Il est alarmant, peut-être, que les poètes, aujourd'hui, à l'Académie, n'atteignent même plus le nombre des Grâces, alors que, jusqu'à la fin du XIXe siècle, ils dépassaient généralement celui des Muses. Un vingtième de l'Académie ! La proportion est plus considérable (qui l'eût dit ?) à l'Académie Goncourt, où les poètes comptent pour un dixième. Et quel dixième ! Ponchon... Mais il y a plus grave.

Poésie, roman, sont, à la fois, en France, de province et de Paris. Le théâtre, lui, est aussi purement parisien que la soierie est de Lyon et l'olivier du Midi. Or, pour la première fois peut-être depuis des siècles, le vers a disparu du théâtre. Un débutant qui porterait à M. Gémier le petit acte odéonien, traditionnel, d'autrefois, serait happé aux grègues par le molosse de l'établissement. La Comédie Française ne reçoit pas plus de pièces en cinq actes et en vers que l'Académie des Sciences ne reçoit de mémoires sur la quadrature du cercle.

Est-ce à dire que le public n'en veuille plus ? Quelle erreur ! La reprise de *Chantecler*, devant laquelle la critique a fait la petite bouche, obtient un grand succès. Très peu de temps avant la guerre, les comédies en vers de M. Zamacoïs avaient deux cents représentations, et les directeurs sollicitaient partout des pièces en vers.

La cause de cet effondrement se voit assez clairement. Le drame et la comédie en vers, sans donner de chefs-d'œuvre, s'étaient comportés depuis 1830 comme des sous-produits honorables du romantisme et du Parnasse. Les poètes romantiques et parnassiens avaient sans doute leurs défauts, mais au moins ils connaissaient l'alexandrin, ils le possédaient dans l'oreille et dans la plume. L'employant pour s'exprimer lyriquement, ils en acquéraient bien vite l'usage dramatique. Le symbolisme, lui, s'est prononcé contre l'alexandrin, ou bien, avec Valéry, il l'a développé à contre sens de l'usage dramatique. On ne saurait dire, quand on songe à *Saül*, à *Phocas le Jardinier*, et surtout aux drames claudeliens, que le symbolisme ait échoué au théâtre. Mais il n'y a obtenu qu'un succès d'estime, alors que les romantiques et les Parnassiens d'avant-guerre pouvaient attirer le grand public à coup d'alexandrins.

La carence actuelle du théâtre poétique est-elle définitive ? Si oui, ce serait bien fâcheux. L'existence, l'habitude du théâtre en vers, son éminente dignité, imposaient à l'ensemble du théâtre un ordre, une hiérarchie, indiquaient que l'élan qui a produit Corneille, Racine, Molière, n'était pas terminé, que le culte continuerait. Au contraire il semble aujourd'hui que la disparition du drame et de la comédie en vers fasse sa partie dans un avachissement général : le mercanti, dont le pouvoir se trouvait jusqu'ici balancé, est devenu le roi du théâtre au

moment où le poète l'abandonnait, où le prince des poètes lui-même n'abordait le théâtre qu'avec des pièces en prose !

*
* *

Cette crise de la poésie n'est pas limitée à la France. Dans l'Europe entière il y a recul, effacement du plan poétique. Pour trouver quelques traces de son ancien éclat, il nous faut regarder la destinée poétique de Valéry, devenu une manière de prince des poètes européens (*inde irae*), et celle de d'Annunzio, qui aura mené la dernière des grandes vies de poète romantique.

Il y a eu, évidemment, des interrègnes plus longs, des périodes, des générations, où la poésie chôma bien davantage, comme le XVIIIe siècle français. Mais au XVIIIe siècle personne n'avait conscience qu'elle chômât. Au contraire, Voltaire passait presque pour « le plus grand poète français qui eût existé et du plus solide jugement » (pardon ! je viens de citer un considérant de Chapelain sur lui-même, mais cela ne fait rien) et des douzaines de jeunes gens arrivaient à la réputation, à la fortune, par une ode bien venue, ou même une épigramme habile. C'est la postérité, ce ne sont pas les contemporains qui ont déclassé toute cette production. La poésie était alors une chose du présent.

Elle peut le redevenir demain. De grands poètes sont peut-être déjà nés. Le public les appelle, leur sourit d'avance. Zola aurait eu un coup de sang si on lui avait prédit que le tirage d'un *Choix de Poésies* du bohème Verlaine dépasserait celui des trois quarts de ses romans, à lui Zola. Voyez comme, dans la bataille de la poésie pure, le bon public a suivi nos discussions byzantines ! Faute de la normale jambe poétique, il avait des fourmis dans la jambe de bois. En regardant nos ombres de cochers nettoyer l'ombre du carrosse, il attendait que la déesse y montât. L'ombre de la brosse bremondienne qui frotte l'ombre du carrosse poétique, quel charmant pendant de l'ombre de la brosse maurrassienne nettoyant pour la rentrée du roi l'ombre des carrosses de Chambord ! Aix, cité des poètes ! Apprenons d'elle à garder une porte vers le bleu : porte des poètes, porte du roi ! Ne nous accommodons du médiocre qu'en rêvant le parfait.

Voilà une alternative. Il y en a une autre. Si le retour de la poésie, comme le retour du roi, comportait les mêmes rythmes que le retour de l'Empereur ?

Tandis que votre nom devant qui tout s'efface,
Montera vers les cieux, puissant, illustre et beau,
Vous sentirez ronger dans l'ombre votre face,
Par le ver du tombeau !

Il ne faut pas oublier que notre génération a assisté à la plus énorme liquidation de l'histoire. Le début du XXe siècle, bien plus que le début du XIXe, c'est le passage d'un monde à un autre. Relisons dans Mallarmé le morceau symbolique du *Phénomène Futur*. Ce rêve de poète est devenu une réalité, et l'image de ses deux pages me vint en plein un jour de l'été dernier où je rencontrai dans un parc une jeune fille dont les cheveux tombaient jusqu'à la ceinture. Le *Phénomène futur*, et le sonnet du *Phénomène Futur*, pourquoi ne serait-ce pas, en même temps que la femme, la poésie de demain ?

Non une littérature sans poètes, mais une littérature où la poésie ne tiendrait plus la place d'honneur, ne porterait plus la couronne, on peut regarder cela comme possible. Le contraire aussi. Ce qui semble vrai, c'est qu'il est aujourd'hui, qu'il sera demain, beaucoup plus difficile d'être un grand poète que ce ne l'était hier.

La poésie française, celle de la Renaissance, celle du classicisme, celle du romantisme, a été faite par des poètes qui exprimaient des émotions communes, qui manifestaient dans la lumière le monde de tous les hommes. On retrouvait dans les poètes un soi-même amplifié et sonore, une transfiguration des lieux communs de la vie. Nous sommes aujourd'hui plus exigeants. Nous demandons au poète de créer son monde. On sait ce que Sainte-Beuve voyait dans Baudelaire : un kiosque original au bout d'une presqu'île bizarre, un Kamchatka littéraire, placé en dehors des routes ordinaires et du grand pays poétique. Ce lui était une raison pour rejeter Baudelaire parmi les *mirores* et les excentriques. On sait à quel point il s'est trompé, et quel éclat formidable a pris pour nous la poésie de Baudelaire. Mais si le jugement de Sainte-Beuve demeurait sous l'influence de ses goûts classiques et même de sa jeunesse

romantique, son intuition ne le trompait pas. Les Parnassiens, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Coppée, trouvèrent à vrai dire pendant trente ans le succès en interprétant dans un langage clair et sincère les sentiments et les pensées de l'homme moyen. Au contraire la période qui les a suivis nous développe des mondes poétiques particuliers à la Baudelaire ; non des domaines sur la grande route, mais des bouts du monde, des promontoires sur la mer. (M. Fernand Gregh n'a pas été suivi — oh, mais pas du tout ! — quand il a tenté de faire machine en arrière avec son « humanisme »). C'est déjà Heredia, son cap archéologique, qui fut quelque temps une Villa d'Hadrien. C'est un monde Verlaine, un monde Mallarmé, un monde Valéry. Mallarmé, dont le signe a seulement grandi sur notre poésie, réalise l'hyperbole du Kamchtaka baudelairien. Tout arrive : mais je serais bien étonné que la poésie revînt à ces grandes voies du cœur et de l'âme humaine, qu'elle retrouvât la respiration et l'inspiration qui ont fait un Lamartine et un Hugo. Le grand poète de demain, ou la grande poétesse, je l'imagine bien comme le propriétaire d'une sorte d'île Suzanne, un cousin de Valéry, dont il aurait hérité une des îles de la *Jeune Parque*, et qui serait aussi poétesse par alliance de Giraudoux. Evidemment voilà des *Iles d'Or* bien différentes de celles de Mistral, et même aussi antimistraliennes que possible. Je vois là une ligne éventuelle, indiquée par le passé récent de notre poésie. N'en concluez pas que je l'appelle de mes vœux et que je somme les jeunes gens de me la fournir. Pourvu que la poésie continue, sous le visage qu'il plaira à Dieu, je me tiendrai pour comblé. Et si mes prévisions ne sont pas de votre goût, dites-vous que rien n'arrive presque jamais de ce qu'on présage, et que prédire l'avenir sert au moins à indiquer l'une des lignes, trop conformes au passé, qu'il exclut.

ALBERT THIBAUDET

SPECTACLES

Quand j'ai connu du Manoir, qui vient de mourir en avion, il n'était pas encore « international », mais déjà demi d'ouverture du Racing. Il préparait Polytechnique, où d'ailleurs il entra sans peine ; j'avais à voir un autre taupin ; au lieu de chercher dans la cour du lycée Saint-Louis, il était plus simple d'aller directement gratter à la porte d'un vestiaire écarté, où quelques amateurs jouaient au bridge. Ce qui frappait d'abord en du Manoir assis, c'était la lenteur de ses gestes et le calme extraordinaire de sa voix ; la douceur aussi de ses yeux, qui complétait à merveille sa carrure : de face, on ne la remarquait guère, mais vu par derrière, il avait l'apparence d'un bloc de pierre. A le regarder mieux, on était surpris surtout du volume et de la force de ses entournures : chevilles et poignets plus forts que ses pieds et ses mains. Ses souliers, écrasés et déformés, montraient une souplesse vaincue. — Sur le terrain, tous les détails de sa structure perdaient leur faux air de lourdeur, devenaient nécessaires à sa puissance et à son adresse. En courant, le ballon ovale, si capricieux pour d'autres, filait à un demi-pas de ses pieds, sans à-coups, comme un caniche. Au bout de ses jambes massives, presque courtes, son coup de pied bottait la balle en catapulte, et son adresse valait encore mieux que sa puissance. Je l'ai vu, se renversant, mettre la balle au point de l'air que sa tête venait de quitter, et, d'une jambe verticale, botter derrière lui à trente mètres. Sa solidité surtout était prodigieuse : ceux qui le chargeaient ou le frappaient s'écroulaient, et il repartait. Son toucher sans doute ne lui fournissait jamais de douleur, mais seulement des renseignements : il ne craignait de se blesser que comme on évite de déchirer ses habits. Cette solidité avait sa légende : on contait qu'un jour, suivant en bicyclette une petite six-chevaux, l'auto avait freiné trop sec devant lui : emporté par son élan, il avait crevé la capote, et, en tombant sur le chauffeur, faussé le volant et brisé la glace, pour rouler de là sur le pare-boue, qu'il avait rabattu sur le pneu : relevé indemne, il était reparti, laissant l'auto en panne.

Dans notre société, qui oppresse et humilie les jeunes gens sous les hommes mûrs, le sport reste un moyen pour ceux qui veulent faire de bonne heure des choses grandes : ce garçon beau et bon n'est, grâce au rugby, ni inaccompli ni obscur quand un accident de machine l'enlève avant vingt-cinq ans.

*
* *

Un groupe de jeunes gens annonçaient qu'ils joueraient, malgré l'auteur, une pièce d'un écrivain célèbre : comme beaucoup l'avaient deviné, il s'agissait de *Partage de Midi* de Claudel ; ils n'en donnèrent que le dernier acte. L'interprétation parut déplaire à la majeure partie du public ; ce malentendu fut aggravé par une déclaration finale de l'un des organisateurs, M. Antonin Artaud, qui dit à peu près : « La pièce que nous avons bien voulu représenter devant vous est de M. Paul Claudel, ambassadeur de France aux Etats-Unis, lequel est un traître. » Le moins qu'on puisse dire, sur le fond de cette question, c'est que les preuves matérielles ou littéraires de cette trahison manquent tout à fait ; de cette imputation, il reste donc ceci, que M. Artaud nourrit pour Paul Claudel, qui en effet ne lui ressemble pas, une vive antipathie. Mais beaucoup de spectateurs conclurent de là qu'on leur avait donné, au lieu d'une représentation, une parodie volontaire de *Partage de Midi*. Je laisse de côté ce point sans importance ; je crois que cette interprétation a été une erreur. En voici peut-être les raisons :

Cet acte a été joué à peu près comme il faut jouer une pièce de Bataille : décor réaliste (lit de fer des grands magasins, lampe à pétrole), avec intentions rtistiques (palmier en pot). Grands gestes, avec torsions brutales des personnages ; déclamations vives allant jusqu'au cri. Ces acteurs mettaient surtout d'énormes différences entre diverses phrases ou membres de phrases du même texte ; or, tout ce à quoi ils voulaient donner de l'importance semblait brutal et excessif ; tout ce qu'ils négligeaient semblait maniéré.

Or, le texte de Claudel contient tout : les couleurs, les nuances, le mouvement surtout du style expriment à eux seuls le ton, les gestes et même le corps des personnages ; quelques phrases, dès le début, suffisent au décor. On peut dire que ces pièces ne sont en aucune façon des *comédies*, comme tout notre

théâtre y compris la *Phèdre* de Racine. Même les vers les plus concrets et les plus complets d'une pièce classique :

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent

même ces vers ont besoin d'être complétés par le geste et le ton, et perdent à la lecture. Il faut, pour trouver un théâtre qui ressemble à celui de Claudel, remonter jusqu'à la tragédie grecque. Claudel a traduit Eschyle, et dans Eschyle aussi — dont les personnages étaient lointains, drapés, masqués, sur une scène très étroite — le texte devait tout dire. Notez seulement que c'est le *chœur* des tragédies antiques qui remplace les gestes, et les expressions des personnages, alors que Claudel fait tout dire par les protagonistes eux-mêmes. Voilà peut-être pourquoi les *récits*, qui sont les plus beaux morceaux des pièces grecques, n'ont jamais pu être acclimatés par l'art classique, malgré les efforts de celui qui inventa Théramène ; Claudel réussit le récit mieux que le dialogue. Ajoutons qu'avoir été rarement joué devait confirmer l'auteur de *Partage de Midi* dans cette manière, — à laquelle les vrais amateurs de comédie, comme Maurice Boissard, ne peuvent pas s'adapter.

Faut-il en conclure qu'on ne devrait jouer Claudel que sous le masque ? Il suffirait sans doute d'être fort sobre d'expressions, et d'articuler parfaitement : ne tenter de parler qu'à l'esprit, faire parfaitement comprendre ; laisser entièrement aux soins de Claudel l'émotion sur les spectateurs. Or, il me semble que cette partie du jeu de l'acteur est, en ce moment, la plus abandonnée ou la plus mal comprise : on charge l'intonation de tout remplacer. Pitoëff articule beaucoup : c'est pourquoi il n'est pas populaire ; la prononciation de sa femme est juste le contraire : quand tous deux se donnent la réplique, on croirait un dialogue des consonnes avec les voyelles. J'ai entendu Jean Schlumberger, qui articule fort bien, lire précisément *Partage de Midi* : tout portait, et le plus grand effet possible n'était pas loin d'être obtenu — sans aucun recours à l'art du comédien. Antonin Artaud et ses amis se trouvaient pourtant, à certains égards, en de belles conditions pour jouer du Claudel, puisqu'ils rejettent toutes les conventions et tous les préjugés : pourquoi, (sauf un découpage des scènes par quelques intervalles d'obscurité, effet cinégraphique) ont-ils pu se tromper

continuellement ? C'est qu'ils n'abandonnent les conventions que pour se jeter dans l'outrance, qui fausse et affaiblit tout.

*
* *

Les mêmes jeunes gens avaient eu l'idée excellente de donner le film qu'on a tiré de *la Mère* de Gorki. Que cette présentation ait été réalisée aussi mal que possible, ce n'est la faute que du machiniste. C'est tout de même embêtant, parce que beaucoup de gens vont dire que ce film les a déçus, tandis qu'en réalité il est excellent. Mais ce qui, par contre, pourrait bien être de la faute des organisateurs, ou de leurs amis, c'est l'allure un peu politique qu'a prise la représentation. Je suis d'avis, naturellement, qu'on supprime la censure des films, et qu'il est triste que le public puisse être privé de voir *Potemkine* et *la Mère*. Mais cette interdiction aura toujours quelque apparence de raison, si les représentations privées voient s'affronter deux bandes d'énergumènes.

S'il faut approuver que Cocteau ait écrit, c'est en relisant dans un de ses livres le mot de Satie : « Je fais un théâtre pour chiens : *le rideau se lève sur un os*. » Pourquoi tant de spectateurs, (et moi-même quelquefois) restent-ils encore si sensibles à l'os, et livrés davantage à quelques appétits ou passions devant de bons films que devant une pièce quelconque ? Je ne crois heureusement pas que cela tienne à la nature du cinéma ; sa nouveauté seulement nous étonne encore : il faut que les images mouvantes cessent peu à peu de faire figure d'objets. Alors nous pourrons admirer avec le haut de nous-mêmes.

Les scènes admirables de *la Mère*, ce sont celles qui se passent aux abords de l'usine : ces petits groupes aux têtes baissées, qui prennent garde de ne montrer à l'extérieur que des os, timides, vite dispersés, se regroupant avec un courage plus lent que leur peur ; ces fuites éperdues, et ce sens du jet — de la pierre ou du bout de plomb qui terrasse un homme à vingt pas, tout cela est parfaitement beau, et exprime une chose unique : la coïncidence de la plus complète civilisation *dans les choses* et de la plus naïve barbarie *dans les hommes*. La totale absence, l'impossibilité de la fraternité entre l'homme et ses travaux, voilà ce que ce film de propagande soviétique ose montrer, rendre tragique dans les yeux de ces ouvriers épou-

vantés de cette géométrie brutale : ont-ils cru que le changement d'un régime supprimerait cela d'un seul coup ?

Les scènes révolutionnaires — révolte dans la prison, défilé avec le drapeau rouge, sont bonnes sans être neuves : la marche légèrement scandée, l'audace qui s'affirme trop pour être sûre d'elle-même, c'est bien cela. Mais, bien que je n'aie reçu que des coups de pied — en grand nombre et dans le ventre, il est vrai — en défendant un drapeau du même genre, je me méfie, devant ces dernières scènes, de l'*espèce* de mon admiration.

* * *

Au cirque d'Hiver, on donnait une représentation où figurait Gomez de la Serna. Je n'aime pas énormément les chevaux ; d'ailleurs de plus en plus on cherche, dans ces exhibitions hippiques, l'effet de masse animale, le même que donnent, à la fin de la représentation, les huit éléphants se dandinant sur la bordure.

J'ai adoré les jongleurs, les fils de Rico et Alex : ils ne font rien d'effrayant, rien qui semble impossible, mais ce que chacun de nous pourrait tenter de faire gauchement, ils le font avec perfection et promptitude, selon un rythme d'orchestre que, durant le vol des objets en l'air, la pesanteur confirme : ils inspirent une sorte d'allégresse, et, si l'on peut dire, d'idéalisme corporel.

Gomez de la Serna ne fut pas assez d'accord avec son éléphant, qui, après avoir crottiné, dans le style de *Gustave l'Incongru*, d'énormes pains de mie dorés, poussait des soupirs de deux mètres cubes, pendant la conférence sur son échine ; puis il marqua, pour une musique intérieure, une lente mesure du pied gauche avant : il avait le poignet presque fin.

Le tour qui consiste à se faire transporter quelques mètres, la tête prise dans la bouche de l'éléphant, est héroïque pour l'odeur, mais pas pour le risque de mort ; car enfin, si l'éléphant devenait misanthrope, il écraserait aussi bien les spectateurs.

JEAN PRÉVOST

NOTES

LITTÉRATURE GÉNERALE

JAUNE BLEU BLANC, par *Valery Larbaud* (Éditions de la N. R. F.).

Essais, Traités, Divagations, Esquisses, Notes, sans doute peut-on fixer sous quelque mot chaque partie du nouveau livre de Valery Larbaud. Mais cette diversité des formes nous arrête peu, tant de l'une à l'autre se poursuivent les très dissemblables — et analogues — traits qui, finalement réunis en nous, nous offrent une si naïve et si passionnante idée de l'homme. Sous sa belle enveloppe d'errante Fantaisie, *Jaune Bleu Blanc* est ce livre de riche intimité, où l'on aime à retrouver l'écrivain.

On s'étonne de toutes parts que Valery Larbaud ne soit pas assez reconnu pour ce qu'il est assurément. A cela il ne faut point chercher d'explication ailleurs que dans son œuvre : elle a, cette œuvre, le privilège d'être singulière, mais elle nous présente ses beautés si légèrement, j'allais dire si pudiquement, elle s'inscrit tellement au milieu du flux des choses, elle rappelle si souvent la poignante vérité de la vanité dernière, qu'elle était d'avance condamnée à cette ombre légère où elle se place elle-même. Ainsi apparaît-elle tranquille, et délicate, et modeste, refusant l'aide des clairons et des cuivres qui, comme on sait, suscitent les violentes, mais éphémères passions de la foule. Parmi tous ces théoriciens de leur action et de leurs œuvres, Valery Larbaud semble avoir pris le parti de vivre, le plus simple et le moins naturel. Vivre, non pas en voyageur, puisqu'il cherche à être celui qui se fixe, Parisien à Paris, Londonien à Londres, et Porteño à Buenos-Aires. Non pas en enquêteur : « Enquêteur toi-même ! ». En curieux, en amou-

reux des spectacles que le hasard — destin, Providence, ou Dieu — lui permet.

A l'intérêt de cette vie suprêmement libre, travaille la connaissance de tout le passé des hommes, la saveur des siècles, le cortège des grands écrivains anciens — tant d'aimables et riches esprits qui sont plus actuels mille fois que bien de nos contemporains. — Et cette antiquité n'est pas seulement, morte, dans les livres que réveille notre curiosité. Elle est à tous les instants visible dans la perfection des mœurs et des cités, dans l'harmonie du corps féminin. Pescivendolas de Lisbonne (*Lettre de Lisbonne*), quelle civilisation ne suppose pas le rythme de vos beaux corps droits, votre démarche de nymphes vouées à des admirations moins pures ! C'est par volupté, pour mieux goûter le charme de l'heure qui fuit, que Larbaud fait appel aux ressources de l'érudition, le premier sans doute des érudits qui le soient par sensualité, afin de reculer un peu le cercle de monotonie qui nous entoure.

Le journal intime d'*A. O. Barnabooth* était le programme de toute une suite d'années. Longtemps après, *Jaune Bleu Blanc* lui répond : voici la gerbe, voici les souvenirs et les plaisirs que cette précieuse existence a déjà recueillis. Nous y trouvons la même curiosité, la même jeunesse, le même éloignement de ce qui est bête et laid. Des parages d'Orta à Birmingham, de Lisbonne à l'Espagne, de tous ces lieux à Paris, centre des résidences, à Paris la « Cité-deux-fois-loyale », que de place pour des plaisirs subtils ! De tous côtés dans le souvenir se pressent les images des foules curieuses, les images, toujours présentes, des amis et les images des journées bleues au bord de l'eau, comme sur la terrasse de l'hôtel d'Orta, lorsque passait le canot où ramaient les « galériennes d'amour ». Chaque page enchâsse une tentation : de la terre (dans *Septimanie* et *Douze villes ou paysages*), de l'esprit (*Rouge Jaune Rouge*) on des sens (*Lettre de Lisbonne*). Il n'est pas jusqu'à la matière linguistique, qui, pensée par Larbaud, ne puisse fournir une passion à l'esprit. *Divertissement Philologique* nous montre cette découverte ravie d'une langue, promesse de joies nouvelles, joie déjà en elle-même.

La ronde des choses mortelles apparaît de ci, de là avec sa tristesse, grêle petite musique, mélancolie un peu ironique. De-

très courtes notes, sur lesquelles Valery Larbaud n'insiste point. Tel ceci : « Voici revenir ce jour de printemps, cette date fixe, où sur toute l'étendue de la péninsule, dans les rues de tous les villages et de tous les quartiers, nouvelle invasion de voix chantantes, les petites filles commencent à sauter à la corde après la classe du soir :

Viva la calle Major,
Viva la Reine Isabel...

La vie recommence et les espoirs, les mêmes partout. Mais une raillerie imperceptible et tendre nous avertit que l'auteur n'est pas dupe. Tel encore le très court poème final *Rue Soufflot*, qui reprend le thème des *Vœux du Poète :*

Lorsque je serai mort depuis plusieurs années,
Et que dans le brouillard les cabs se heurteront...

On pourrait dire de *Jaune Bleu Blanc* que c'est le bréviaire du parfait Européen, si ce n'était pas faire croire à une position politique, tout à fait inconnue de Larbaud, qui est Européen (côté français-anglo-saxon-espagnol-italien surtout) par une démarche naturelle de sa liberté : il y aurait péché contre l'homme à négliger quelque source d'humanité à cause d'un préjugé parisien, provincial ou national. Ou plus simplement, Valery Larbaud est un des rares « Européens », pour qui ce terme ait un contenu, soit une réalité. Rilke même ne l'était pas avec cette riche simplicité. Partout où il allait, c'était son idée de l'homme, du poète qu'il voulait enrichir de l'apport extérieur. Larbaud s'installe à l'étranger, et, vide de toute attente exclusive, il accueille ce qui s'offre, radieux lorsqu'il y trouve une nouveauté inattendue. A peine sa fantaisie intervient-elle ici encore, à peine son imagination embellit-elle ce concept d'Européen, le parant des insignes qui plaisent aux yeux, créant (en idée) ces états aux beaux noms comme celui d'Occitanie, qui supprimeraient le funeste esprit national, retour à la Barbarie primitive,... et dont le pavillon flotterait sur la Méditerranée enfin libérée, rendue à son azur et à son charme. Car chez Larbaud le plaisir de l'esprit toujours se prolonge en visions concrètes, la beauté corporelle, la beauté naturelle venant en aide aux immatérielles beautés, dont le fantôme

serait trop vaguement ressenti, peut-être. Toute idéologie chez lui se résout en images, toute image en sensation et toute sensation se fixe dans le mot, qui nous en restitue la native fraîcheur.

On aimerait à faire quelques critiques, à demander si Valery Larbaud ne s'oublie pas trop, n'oublie pas trop ceux qui aiment à le lire, au profit de précieuses amitiés. Mais à cela *Jaune Bleu Blanc* répond à l'avance. Quelle est cette mystique de la littératére ? La littérature a-t-elle un autre prix que d'éterniser les rares minutes que nous voudrions revivre, « les grandes journées qui passent. les messages universels qui traversent ce beau ciel » ? *Sa moitié d'orange*, récit curieux d'un roman qui avorte, nous fournit ici la réplique décisive, avec ces paroles d'un personnage inexistant : « A quoi bon tant réfléchir (juron) ! Le monde est quatre jours ! (Juron). Ce que nous avons dansé, personne ne peut nous l'enlever. Engendrer un fils, ou planter un arbre, ou écrive un livre ? Moi j'ai planté un arbre. Il mourut. Mais je peux dire que j'ai vécu. (Juron) ». Valery Larbaud n'est pas de ceux pour qui l'encrier est la source de tous les bonheurs. Il nous rappelle à propos que vivre est tout de même une splendeur.

ROBERT TOURNAUD

* * *

OU LE CŒUR SE PARTAGE, par *Marcel Arland* (Editions de la N. R. F.).

Voici le meilleur des livres publiés jusqu'ici par M. Marcel Arland. Non que les qualités d'art y soient plus grandes que dans *les Ames en peine*, par exemple ; mais parce que rien ne s'interpose, cette fois, entre l'auteur[1] et le problème que l'on trouve au centre de tous ses livres, et qui est celui de la destinée. On peut dire qu'il n'a pas écrit une ligne qui ne tende à préparer une réponse à l'une de ces deux questions : « Qu'est-ce que la vie ? » et : « Comment puis-je, comment dois-je diriger ma vie ? » De telles questions, lorsqu'elles s'imposent, peuvent

1. Il est cependant curieux de constater que nous trouvons quelquefois — assez rarement — dans ce livre, une hostilité à l'égard de la littérature qui tend à devenir un des caractères de notre temps, et qui pourrait donner le titre d'un paragraphe singulier à cette *Trahison des Clercs* qu'a étudiée M. Benda : « Du dégoût de la littérature, considéré comme sujet littéraire ».

conduire l'esprit, soit à une attitude métaphysique, soit à une attitude religieuse. M. Arland est imprégné de christianisme, il n'en est pas pénétré ; il s'accorde sans peine à ce qu'il a de négatif ; mais il n'accepte pas ses affirmations. D'où le ton et la pensée de ces trois méditations, que domine tout naturellement le sentiment de la mort. Quiconque cherche la raison d'être des destinées humaines ne peut pas ne pas être obsédé par la souffrance ; observer un grand nombre de vies inutiles et lamentables, sans valeur pour ceux-là même que seule une lâcheté qu'ils n'ignorent pas pousse à s'attacher à elles, mène à éprouver d'une façon puissante et profonde l'absolue réalité de la mort. Il ne s'agit plus alors de considérations sur la décomposition des œuvres d'art (il est à remarquer que les écrivains qui trouvent à la mort, ou plutôt, peut-être, au chant de la mort, un caractère voluptueux, se gardent bien de considérer la leur), mais de l'action, de la domination de la mort, dans un domaine où l'art n'a nulle place. Paysages de banlieue, employés ou ouvriers dans les trains, une femme, l'auteur, figures et dessins sans importance *particulière*, sont reliés les uns aux autres comme les morceaux d'une symphonie. L'accord est parfait : le ton grave et humain, quelquefois poignant, de la méditation, ne faiblit pas, et chacune des parties entre dans le livre en augmentant sa force propre. Déjà, dans les *Ames en Peine,* le dessein de M. Arland n'avait pas été sans rapport avec celui-ci ; mais la nouvelle se prête moins que la méditation à une tentative de ce genre, et la vie individuelle des personnages les limitait nécessairement. Cette fois, au contraire, aucune recherche technique n'intervenant, le livre atteint à une grande pureté, et donne toute leur valeur à des pages comme celle-ci, que je veux cependant citer :

J'hésite à rapporter un autre de mes jeux. Il est si puéril, et pourtant je m'y suis si longtemps complu, que je m'en suis toujours soigneusement caché. Après l'hiver, sous les arbres fruitiers, un grand nombre de noyaux sont à demi pris dans la terre. Je ramassais ces noyaux ou, si l'époque en était passée, je cueillais les petits grains verts qui poussent sur les branches fleuries des asperges. Je me réfugiais dans le coin le plus secret du jardin ; alors commençaient pour moi une heure ou deux d'une vie idéale. Chacun de mes noyaux ou de mes grains, c'était un homme ; ces hommes se parlaient, s'aimaient, tramaient des

complots et mouraient. Je portais ordinairement la scène dans les temps anciens, en Grèce. Que de nobles paroles ai-je prêtées à mes héros ! Comme ils ont lutté ! Comme ils ont souffert ! Ce jeu me prenait tout entier : j'étais un dieu qui s'émeut dans sa création. Le monde était ramené à ce demi-mètre carré sur lequel je me penchais. Toutes les passions humaines étaient devant moi ; le passé se mêlait au présent et rejoignait l'avenir. Vers le soir, une voix m'appelait pour le dîner ; j'écrasais du pied tous les acteurs de mes drames, pour que, le lendemain, le grotesque décor de mes rêves ne me fît pas rougir de ces rêves eux-mêmes. Et je rentrais pour le repas, épuisé par tant de vie prodiguée.

Depuis lors, j'ai tenté de faire vivre d'autres acteurs du drame éternel. Leur défroque est sans doute plus soignée et plus orgueilleuse ; cependant, à peine les en ai-je vêtus, je ne puis la regarder sans quelque honte. Et songeant parfois au temps, qui la détruira et rendra mes héros à leur poussière, comme mon pied faisait jadis de mes acteurs végétaux, je suis pris d'une sorte de joie, de savoir qu'un jour rien ne restera de mes rêves, que rien ne les trahira plus, et que je n'aurai été qu'un instant à jamais disparu de l'émotion humaine.

Il est peu de livres récents dont on puisse citer de semblables passages. C'est là que M. Arland s'exprime vraiment, non dans ses conclusions ; celle du présent volume, bien que provisoire, me séduit moins. L'absence d'une doctrine ne mène pas à la théorie de cette absence, mais à son expression.

ANDRÉ MALRAUX

*
* *

RUSSIE 1927, par *Alfred Fabre-Luce* (Bernard Grasset).

1927, c'est une année qui ne fut pas sans licence. Du moins, j'ai songé à me le dire, après avoir lu les *Fontaines du désir* et les *Lettres Espagnoles ;* je m'en suis un peu plus assuré, après avoir lu *Russie 1927.* Mais je me retiens, car la critique qui consiste à prendre ses désirs pour des réalités ne met au jour que des généralités hasardeuses : si Montherlant a donné un ouvrage qui dans certaines de ses pages était d'une conception plus risquée que les *Bestiaires*, Lacretelle avait composé les *Lettres Espagnoles* en 1926. Depuis lors, il a publié les nouvelles les plus sévèrement impersonnelles qui soient sorties de sa plume, et dans ces lettres après tout, la fureur confessionnelle qui m'avait plu, n'éclatait qu'en de rares endroits, entre de longs

paragraphes fort maîtrisés. Et Morand, après avoir lâché *Rien que la Terre*, a achevé le *Bouddha.*

En tous cas Fabre-Luce vient d'écrire un livre beaucoup plus prompt, plus libre, plus souple que tous ses autres livres et d'une sincérité plus accomplie. Il ne doit pas seulement ces qualités à la facilité qu'on trouve dans un récit de voyage. Car il a fait mieux qu'un récit de voyage.

Je me laisse séduire par l'image d'une heureuse rencontre : l'auteur de la *Victoire* et Jacques Sindral, dans le même train, en Russie. Exalté par l'air bolchevik, Fabre-Luce jette par la portière Jacques Sindral après lui avoir repris quelques mérites qu'il lui avait autrefois généreusement prêtés. Mais, le malin, il a soin de lui abandonner ses artifices de composition et la gourme de ses dissertations psychologiques. L'aisance et la gaîté viennent avec l'âge. Pourtant il aurait pu laisser encore à sa victime tout ce fatras d'images dont débordaient ses poches : ce jeune Sindral fut trop séduit par les grâces de jolie femme de la muse de Morand.

Donc il nous reste Fabre-Luce. D'abord, il est près d'avoir trouvé son style : une phrase rapide, assez longue, puis plus courte, dont l'effet principal est d'être explicite avec peu de mots.

Ensuite la pente de cet homme d'action à faire des choses une présentation dramatique s'est heureusement accentuée. Maintenant cette disposition paraît spontanée, et donc fort bien venue : on n'y sent plus cet effort de la volonté qui contraignait le lecteur après l'auteur, dans *Mars.*

Une entrée en Russie par le chemin impressionniste des instantanés et des anecdotes ; puis des tableaux plus larges, quelques entretiens qui permettent déjà d'amorcer les grands traits, de jeter les taches fondamentales ; et tout de suite, la longue, ardente, hardiment constructrice, méditation sur le Kremlin ; après cela le livre, dans toute sa seconde partie, peut se défaire d'un grand mouvement allègre, en suivant la Volga jusqu'à la Mer Noire. A travers une description courante mais abondante, la joyeuse vision d'un homme d'esprit en voyage pour avoir tout son accent humain n'a plus besoin que d'être teintée discrètement des opinions souples mais actives qui ont été jetées dès Moscou d'un geste net.

Après ce livre, je ne doute plus que Fabre-Luce ne soit un homme politique comme en souhaite notre génération : ce ne sera ni un pion ni un cabotin. Il ira grossir le groupe encore trop peu nombreux de nos hommes d'Etat qui connaissent la vie et le monde ; et pas seulement des dossiers et les poules.

Ceci dit, ce livre est poignant, angoissant, bien au-delà du point où il le veut.

On reproche à plusieurs jeunes esprits d'être romantiques, au point de ne jamais oublier le désespoir. Autant reprocher aux Parthes de fuir : nous sommes trop libres pour former avec nos forces des escadrons lourds, tout choc nous fait éclater et diverger. Mais quelles flèches vivantes nous lançons aux masses si formidables qui nous chargent. Le monde entier soulevé dans un seul problème géant se dresse et menace de nous tomber sur la tête. O Parthes, mes amis, désolez-vous, hurlez, fuyez : nous reviendrons toujours au galop, tous ensemble.

Ce petit Occidental, en Russie, agonise dans ses nerfs mais il se crispe. Il regarde, il n'a pas peur de regarder, il s'enfonce jusqu'au fond de l'ombre du destin. Il ne nie pas, mais il s'oppose.

Quel conflit atroce est désormais au fond de toute conscience. Si Fabre-Luce va en Russie, c'est pour mieux se persuader de l'intimité de ce drame dans chacun d'entre nous. Pendant un siècle, tout Européen a eu dans son sein le feu de Florence ; puis ce furent d'autres feux, entre autres celui de Paris ; maintenant c'est le feu de Moscou. Il y a désormais dans chaque homme, un dialogue où Moscou est inévitablement l'un des interlocuteurs. Quel est l'autre ? Fabre-Luce répond nettement pour lui-même : Petit Bourgeois vit encore.

Fabre-Luce a des traits vifs, coupants, pour nous faire sentir tout le chemin qu'un frisson peut parcourir dans l'esprit d'un homme moderne quand il se regarde dans la glace et qu'il se voit sur la figure le masque russe, barbare, futuriste et archaïque, qui épouse si bien ses rides d'aujourd'hui, ses rides de demain. Fabre-Luce tâte d'abord ce masque d'un doigt sûr, preste, aigu ; mais ensuite il serre les poings pour l'arracher.

Le livre finit dans le mystère comme un roman. A-t-il arraché ce masque ? Et qu'y a-t-il en-dessous ? Peut-être n'avons-nous plus de visage (et les Russes non plus, leur mas-

que leur en tenant lieu) ? Fabre-Luce évite de répondre. Son âpre critique du monde communiste décèle un pessimisme qui au fond de son cœur ne doit pas désarmer non plus devant la France. Cette France, il revient vers elle avec la hâte du Français qui a entrepris un voyage et qui est rejeté sur Paris comme par la force d'un élastique sur lequel il a feint de tirer, avec une grande peur de le casser. Mais quelle est-elle ?

Sans doute, Fabre-Luce commencera-t-il de nous répondre, quand il sera au Parlement dans quelques mois. La violence avec laquelle il a pris à parti, dans sa préface, l'esprit de médiation de Duhamel, nous fait présager chez l'auteur de la *Victoire* des vertus politiques qui ne sont point celles qu'on peut réprouver chez M. de Talleyrand.

La politique de Fabre-Luce sera fécondée par quelques passions.

DRIEU LA ROCHELLE.

*
* *

LOUIS XI, par *Pierre Champion* (Champion).

La biographie romancée ou vulgarisatrice ne saurait rejeter dans l'ombre la grande biographie plus ou moins exhaustive. Il se pourrait même qu'elle en donnât le goût. Ce serait une excellente étude de psychologie comparée, allemande et française, que de rapprocher ces deux ouvrages considérables, de même dimension, et de talent aussi remarquable, qui paraissent presque en même temps : le *Frédéric II* (l'empereur souabe) de Kantorovicz, et le *Louis XI* de Pierre Champion. Frédéric II en Italie et Louis XI en France ont l'un et l'autre créé l'idée de l'Etat moderne, Frédéric est un grand intellectuel, Louis un praticien et un paysan. Il semble que certaines de ces directions, une part de ce contraste se retrouvent chez leurs deux biographes.

La vie de Louis XI est, parmi nos vies de rois, l'une de celles qui ont le plus séduit les lettrés. Quand Duclos pensa comme historien rivaliser avec Voltaire, il écrivit d'après les papiers de l'abbé Le Grand, une *Histoire de Louis XI*, dont le dernier mot : « Tout bien pesé, c'était un roi » a gardé longtemps un célèbre son métallique. Michelet a consacré à Louis XI son chef-d'œuvre historique. Les historiens n'ont pas été hostiles au grand rassembleur de terre française. M. Pierre Champion

l'est moins que personne. Il se défend de toute intention d'apologie, mais enfin il s'est préoccupé de « modifier l'horrible figure qui fait peur aux petits enfants » et dont les premiers traits ont été donnés par les chroniqueurs de la réaction féodale qui a suivi la mort du roi. Son choix de faits paraîtra parfois un peu tendancieux. Je ne suis pas ému d'attendrissement par des sujets d'imagerie comme ceux-ci : « Son chien, appelé Muguet, a pris une oie à une pauvre femme de Blois : elle reçoit un écu... Les chiens du roi ont tué un chat près de Montlouis : le roi fait verser une indemnité à la pauvre femme, propriétaire du chat ». Certainement nos chauffards ansericides n'en font pas autant. Mais des indemnités libérales pour tous les dégâts ont toujours figuré obligatoirement au budget de la vénerie royale. Et, tout en jugeant que Jacques d'Armagnac avait mérité sa sentence, en laissant de côté la légende des fils arrosés du sang du père, il est certain que ces enfants innocents ont subi une captivité barbare. La mauvaise réputation des prisons du roi Louis n'était pas injustifiée. Il ne faisait pas bon être de ses ennemis. Il menait la guerre avec grande dureté. Ce n'était ni un bonhomme ni un bon homme. M. Champion le reconnaît d'ailleurs « vraiment compliqué. Il s'est montré également cynique et il a eu des mots affreux. » Louis XI est en somme le plus paysan des rois qui aient régné sur un pays, fait, en très grande majorité, de paysans. Mais ce ne sont pas les paysans qui écrivent l'histoire, et ce n'est pas le jugement des paysans qui a prévalu : les lions ne savent pas peindre. M. Champion a fort bien saisi la nature du gros « propriétaire d'un domaine qui s'appelle la France. »

On aimera cette manière vivante et allante d'écrire l'histoire. Ces six cents pages sont pleines d'entrain. Rien ne ralentit, tout succède. M. Champion a intitulé un chapitre *Le Portrait du Roi Louis*. C'est une façon de parler. Dans ce chapitre comme dans les autres, il n'y a pas de portrait, mais des faits. Le portrait classique à la manière des historiens d'avant-hier, de Sorel par exemple, est un genre que nous avons vu mourir, comme le drame en vers. M. Champion nous montre comment on s'en passe et comment on le remplace.

ALBERT THIBAUDET

* *

ŒUVRES de THÉOCRITE traduction nouvelle par *Paul Desjardins* (Editions de la Pléïade).

Nous ne savons presque rien de la vie de ce « *beau brun* », de ce poète dont le nom seul est une évocation. Né probablement à Syracuse, vers 315 ou 300, Théocrite vécut en Sicile, à Cos, à Alexandrie. Où mourut-il ? Un scholiaste d'Ovide prétend qu'il fut étranglé par ordre d'Hiéron de Syracuse, pour s'être moqué de l'héritier du trône. Mais l'assertion est suspecte. A défaut d'autres témoignages, il nous reste les *Idylles* pour nous renseigner sur sa personne, son caractère et ses goûts. Poète et grand poète, Théocrite est un des plus grands noms de la littérature hellénique. Il a su, dans le jardin des Muses, découvrir des sources solitaires, des ruisseaux murmurants, des tapis d'herbe tendre, des coins ombreux où le roc est moussu. Là, sur le penchant des côteaux parsemés d'oliviers et de myrtes, dans la joie parfumée de la sainte lumière, il s'est plu à faire chanter à des bergers les sentiments de son âme ; la nature lui est apparue comme une force apaisante et un guide serein ; il en a senti le mystérieux attrait, la paix profonde, le charme inépuisable, et le bonheur s'est offert à lui sous la figure d'un pâtre qui passerait sa vie à chanter la douceur de respirer et d'être, en regardant à ses pieds s'étendre à l'infini le moutonnement bleu de la mer de Sicile. Combien d'autres, après lui, sont venus s'asseoir et rêver en compagnie des fleurs, des arbres et des abeilles !

Poète de la ferveur qu'exhalent les terres enivrées de soleil et pénétrées par le parfum des mers, Théocrite, sur ses pipeaux rustiques, a su jouer tous les airs et prendre tous les tons. Ses *Idylles* sont à la fois un chant, un drame et un récit. Leur cadre en est si beau que le choix même en devient le dessin d'un heureux état d'âme. Face à la placidité de ce décor au sourire éternel, ses émotions et ses troubles, ses peines et ses joies réagissent comme celles d'une âme d'aujourd'hui. Bien plus, ce qui surtout apparente les œuvres de Théocrite à celles de maints modernes, c'est l'avant-goût de paix que peut donner la campagne, ce besoin d'équilibre que seul peut éveiller, dans le cœur sensible et tendre, la douce volupté de se sentir en

contact avec les forces du monde. L'âme grecque, certes, n'attendit pas Théocrite pour aimer la nature ; mais la ville, avant lui, était si proche de la campagne que ses habitants, mi-citadins et mi-campagnards, jouissaient de la vie saine des champs comme on jouit d'un bien qu'on a toujours possédé. Mais à partir d'Alexandrie de grandes villes se bâtirent, qui laissaient loin derrière elles, par leur étendue et le chiffre de leur population, les petites cités de la période classique. Comme aujourd'hui, l'homme, s'il y trouvait les moyens de se cultiver davantage, de s'affiner, de flâner et de se civiliser, respirait cependant enfermé au cœur de leurs enceintes et s'y sentait privé de solitude et de calme. Pour se donner l'illusion de la campagne absente, les riches s'entouraient de jardins et vivaient parmi des œuvres d'arts représentant des paysages et des motifs agrestes. Mais, à cet homme moyen, qui, habitant sur la rue, était réveillé, au dire de Callimaque, aux premières heures d'un jour si matinal qu'il était obligé de se lever aux lueurs de sa lampe, car les cris des porteurs d'eau, les grincements des chars et les marteaux des vaillants forgerons lui défendaient de fermer ses yeux las, et qui, au cours de la journée, pour vaquer à ses occupations était contraint de se frayer une voie à travers une foule de gens qui « *se bousculaient comme des cochons à l'auge* », quelle consolation lui restait-il, si ce n'est d'aspirer au repos de la pleine campagne et de s'enchanter de la poésie qui en disait les charmes ? Ainsi naquit et se développa la poésie bucolique dont Théocrite fut le premier créateur. Après maints devanciers, M. Paul Desjardins nous donne aujourd'hui une traduction complète des œuvres de ce poète. On sent, en la lisant, que le traducteur s'est laissé prendre aux charmes et aux parfums subtils et pénétrants qui ravissaient l'âme de son modèle. Sans vaine pédanterie, sans dissonance et sans heurt, sa phrase épouse le contour du texte délicat, en saisit les nuances et sait, avec aisance et grâce, peser et garder la précision du détail, la suggestion de l'image et la vertu évocative et piquante du trait. Le difficile, dans une traduction de Théocrite, est d'arriver à rendre sensible et frémissante l'atmosphère éthérée qui transpose une sensation directe et prise sur le vif. M. Paul Desjardins a eu ce tact et ce don, et

assez inactuelle, si l'on entend par inquiétude moderne l'impossibilité où se trouve une génération de s'adapter aux valeurs, aux réalités en exercice. Le malaise de Pierre Baraduc est plus philosophique. Il veut, à tout prix, trouver un sens et un sens moral à la vie — (qu'il a donc des remords à étouffer !). C'est pour lui l'âge de la retraite, et il s'avise soudain que tout homme qui ne construit pas est perdu. De suite, Pierre entreprend, aux chandelles, la confection d'un roman. Ah ! l'homme de lettres qui s'ignorait avec son goût des scrupules, des confessions ! Il s'est mépris, en somme, sur les moyens de l'action. On peut agir par la plume, comme les banquiers qui déplacent, d'un coup de timbre électrique, des masses de titres, les généraux qui téléphonent le signal de l'attaque. Il lui a fallu toute une vie pour arriver à cette conclusion. C'est un peu long, et — il faut bien le dire, malgré toute la sympathie qu'emporte la conscience remarquable de cette œuvre — d'un intérêt assez maladroit auquel nous résistons par instinct, bien décidés à nous méfier de toute morale définitive où aboutit l'ironique chemin de la vie.

Quant à la structure de l'ouvrage, elle marque un effort très intéressant pour élargir les idéales frontières de notre traditionnel roman abstrait, et les ouvrir aux ondulations mouvantes, à résonance psychique, décalquées sur la vie, selon les procédés des romanciers russes ou anglais. Tentative curieuse qui ne satisfait pas entièrement à cause du caractère nettement philosophique de l'ouvrage où cette volonté de composition se fait sentir plutôt que sa nécessité. Au reste ces entrées et sorties des personnages, à des moments où elles sont très exactement et très sensiblement placées pour l'économie générale du roman, bien plus qu'imposées par le va-et-vient de la vie, ces conversations si bien choisies afin d'expliquer un caractère, ou d'annoncer la conduite qu'il va suivre, tout contribue à laisser le lecteur sur une impression de réussite trop souvent inégale.

Par contre, comme dans l'*Epithalame*, et peut-être avec une finesse plus remarquable encore, parce qu'elle appuie moins sur les détails et qu'elle tient à un ensemble insaisissable où jouent toutes les parties du corps, toutes celles de l'âme, M. Jacques Chardonne triomphe étonnamment dans l'art de montrer la haine irraisonnable, mais tenace, grandissante, qu'infligent aux êtres

voués à la même vie, habitant la même maison, un contact, un frôlement continuels. D'un énervant petit doigt levé, par exemple, en buvant une tasse de café, peut s'élever une colère qui, refoulée sur l'instant, fera boule de neige, et dans dix ans, deviendra le motif peut-être le plus sérieux d'un divorce. Ainsi, par les lignes qui suivent, dont la force d'évocation, de pénétration est d'une admirable intensité, la future séparation de Rose et de Pierre s'annonce inévitable, nécessaire : « D'un coup d'œil discret, par-dessus la corbeille, Pierre regarda l'assiette de Rose. Elle ôtait la peau d'un fruit avec minutie et une extrême lenteur. Quand elle eut posé sa fourchette, et trempé dans une coupe de cristal ses doigts chargés des grosses bagues de sa mère, Pierre se leva comme poussé par un ressort. » Ces conflits minuscules aux lourdes raisons subconscientes, ces silences où gronde une hostilité étouffée dont le sens échappe aux deux parties, tout ce tragique conjugal et quotidien prend sous la plume de M. Jacques Chardonne une étrange et réelle grandeur poétique. C'est à la faveur de ces touches successives appliquées à des recherches désintéressées sur les arcanes de la vie purement intérieure, bien plus que dans l'exposé nécessairement massif, lent, d'une thèse aux conclusions philosophiques et morales, toujours déplaisantes sous la parade d'un roman, que M. Jacques Chardonne écrira, croyons-nous, l'œuvre rythmée à la Stendhal, vraiment digne de succéder à l'*Epithalame*.

GEORGES DUPEYRON.

*
* *

PIÈGE DU DÉMON, par *Guy Mazeline* (Editions de la *N. R. F.*).

Piège du démon est, autant que je sache, le premier roman de M. Guy Mazeline. C'est un début qui ne doit point passer inaperçu. Il révèle des qualités que l'on ne rencontre pas communément. Voilà un roman qu'on lit d'un trait et qui soulève un intérêt de plus en plus vif. Les ombres et les lumières y sont disposées de façon remarquable. Le principal personnage n'en apparaît qu'aux dernières pages, ne dit pas un mot, et pourtant nous attire, nous émeut, nous hante. On mesure à ce dernier trait l'habileté de M. Mazeline. Il s'est proposé de grandes diffi-

cultés, sans jamais cesser d'être simple. L'action se déroule en quelques heures, dans la même maison, on peut dire dans la même chambre. L'atmosphère se précise à chaque page, devient lourde, dramatique. Les personnages entrent en scène normalement ; avec chacun d'eux, le drame se fait plus pressant. Le livre entier tend vers le dénouement, est une attente, de plus en plus anxieuse ; non pas simplement l'attente d'un fait, mais celle de la révélation d'un caractère.

Ces qualités ne sont pas que de technique. Elles montrent combien l'auteur s'est attaché à ses personnages ; il attend avec eux, il guette la brusque illumination qui donnera un sens à leur agitation.

Deux courants traversent ce livre : l'attrait que l'auteur éprouve pour son héros : personnage lamentable, ivrogne, égoïste, cynique, lâche, qui soumet sa famille à la terreur, mais pour qui notre aversion se transforme peu à peu en compassion et même en sympathie. Et d'autre part l'intérêt, tantôt mêlé de pitié, tantôt de cruauté, qu'il éprouve pour la femme de ce personnage ; il l'épie : va-t-elle se révolter enfin, cette femme veule, incapable de passion et de compréhension ? C'est lui, non le démon, qui lui tend un piège. J'ai craint, un instant, qu'elle n'y tombât de façon trop littéraire ; mais non, jamais plus qu'alors, elle n'est elle-même.

Cette présence de l'auteur derrière ses personnages, ou même parmi eux, donne parfois au livre certaine allure lyrique.

La brièveté du livre et de l'action, et la manière dont l'auteur nous présente ses personnages ne lui ont pas permis de faire de ceux-ci une peinture complète. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il l'ait tenté. Il les suggère, plus qu'il ne les décrit. Son héros, si mystérieux, et qui pourrait donner au livre tant de résonance, ne l'a-t-il pas trop laissé dans l'ombre ? Je sais bien le parti qu'il tire de ce mystère, de cette ombre. Mais précisément c'est là qu'apparaît le danger d'une composition trop systématique.

Quand M. Mazeline me glisse que, si son héros s'enivre régulièrement, hait presque toute sa famille et brutalise sa femme, c'est que depuis trente ans il a peur de la mort, je ne suis pas entièrement convaincu. La peur de la mort me

semble pouvoir conduire à des actions aussi graves, et même plus graves (d'ailleurs plus peut-être à des actions violentes, sans lien apparent, qu'à des habitudes). Mais je ne puis me contenter d'une simple explication du romancier ; je voudrais des preuves, quelques-uns de ces faits qui révèlent les plus intimes secrets (M. Mazeline en connaît la valeur, lui qui a peint la joie de cette femme qui croit mort son mari). M. Mazeline nous dit : voici la clé de ce caractère. Je n'en demande pas tant, ou j'en demande davantage.

Un troisième personnage ne manque pas d'importance ; c'est l'un des fils, figure ardente, un peu conventionnelle. Les autres personnages ne sont qu'esquissés, et je crois bien que cela aussi, M. Mazeline l'a voulu, dont le grand soin a été de graduer les valeurs dans son tableau.

MARCEL ARLAND

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

THOMAS HARDY.

Hardy vient de mourir. De tous les romanciers contemporains, sans doute était-il celui qui offrait le charme le plus nombreux et la plus grande puissance. Etait-ce qu'il offrait des vues nouvelles sur le mécanisme intérieur ou sur les rapports entre les hommes ? Je ne le crois pas. Il n'a ni la profondeur de Dostoïewsky, ni la diversité de Balzac. Mais il a su créer de la vie, ordonner sa création selon certaines lois qu'on n'avait jamais aussi bien mises en valeur, et lui donner un accent des plus émouvants.

Il excelle dans la peinture des personnages « moyens » (ses personnages de prédilection, puisqu'il peint la faiblesse de l'homme) ; ils sont chez lui moins pittoresques que chez Dickens, mais plus vraisemblables et plus humains. Le ton de son récit est tour à tour narratif, bucolique, élégiaque, dramatique ; le cours s'alentit, s'étale, se précipite. Surtout Hardy est un merveilleux évocateur d'atmosphères.

Hardy raconte l'histoire douloureuse de l'homme soumis à la double fatalité de son caractère et de la fortune. Son monde, c'est celui de Vigny, un monde avorté, abandonné du ciel. Ses

héros sont seuls, privés de toute Grâce, misérables ; et leur suprême misère semble être l'espérance. Derrière leurs gestes, leurs paroles, leurs souffrances, nous sentons Hardy lui-même, soit qu'il se borne à les peindre avec une cruelle pitié, soit que, semblable au chœur antique, il mêle sa voix à la leur, ou plutôt qu'il se fasse leur porte-parole. L'œuvre de Hardy est une plainte, qui atteint à une grandeur tragique. C'est par là surtout qu'elle émeut. MARCEL ARLAND

* * *

JOURNAL DE RASKOLNIKOFF, par *Dostoïevsky* (Les Cahiers libres).

C'est l'artiste, c'est l'écrivain que fut Dostoïevsky (et jusqu'ici ce côté de son œuvre fut trop négligé, même en Russie) que nous aide à comprendre ce texte, dont la lecture ne peut être intéressante et profitable qu'à celui qui connaît suffisamment bien *Crime et Châtiment*. Le *Journal de Raskolnikoff* est une des premières esquisses de ce roman que l'auteur envisageait au début sous la forme d'une confession de l'assassin, Raskolnikoff. Conformément au texte de l'édition russe, le traducteur, M. Vladimir Pozner, nous fait lire en note les nombreuses variantes du manuscrit de Dostoïevsky, phrases biffées, mots surajoutés, etc. Il me semble même qu'il y a dans cette abondance quelque excès : M. Pozner lui-même nous prévient qu'il ne s'est pas proposé de donner une édition critique. Il est certes passionnant, ainsi que le dit le traducteur, « de suivre pas à pas l'élaboration d'une œuvre dans le cerveau d'un écrivain... Laboratoire ou cuisine, tout nous intéresse ». Mais une traduction en ce cas spécial opère nécesairement des décalages qui risquent de fausser complètement nos impressions : telle virgule, tel mot supprimés ou ajoutés dans le texte russe y ont une valeur, une signification que le mot équivalent français peut ne pas avoir du tout... Ayant conscience de cette grave difficulté, M. Pozner nous dit d'ailleurs que, à parler scientifiquement, sa traduction est souvent « libre et surtout arbitraire » (?)... Tout ce que nous en pouvons dire, n'ayant pas le texte russe en main, c'est qu'elle est claire, se lit aisément et rend bien, semble-t-il, le hallètement et la fièvre du style des notes de Dostoïevsky.

M. Pozner a fait précéder sa traduction d'une préface où après nous avoir raconté l'histoire du manuscrit du *Journal de Raskolnikoff*, il nous expose ses idées sur Dostoïevsky : il a certainement raison lorsqu'il insiste sur le côté littéraire des œuvres de Dostoïevsky et sur ce qu'il doit à ses prédécesseurs en tant que romancier ; je ne puis aussi qu'approuver M. Pozner (car moi-même ici je me suis fait le défenseur de cette thèse) quand il souligne le caractère universel, essentiellement humain des héros du romancier et se refuse à y voir des « Russes-types », selon la formule couramment admise en France. D'autres jugements de M. Pozner paraissent par contre fort discutables, d'autant plus qu'ils sont présentés sur un ton désinvolte et avec une abondance de « je » quelque peu fatigante.

Pour finir, et après nous avoir dit tout le « Mal » qu'il pensait de Dostoïevsky (« poison dangereux », « action dissolvante », « corruption », etc.), l'auteur annonce qu'il décline de soi toute responsabilité quant aux effets que peut produire un si dangereux breuvage... On s'imaginerait vraiment que l'auteur de *Crime et Châtiment* est un débutant ou bien que c'est M. Pozner qui l'a révélé au lecteur français. Rassurons le traducteur ; Dostoïevsky peut répondre pour lui-même et n'a nullement besoin de la garantie de quiconque.

BORIS DE SCHLOEZER

*
* *

ZENO, par *Italo Svevo*, traduit de l'italien par *Paul-Henry Michel* (Editions de la N. R. F).

L'originalité, étant un écrivain né, de n'avoir écrit que trois livres. Conséquence logique, celle de n'avoir guère rencontré d'abord dans son pays que le silence (il y a quelques jours à peine, je pouvais constater à Venise que de fins lettrés ignorent encore le nom de Svevo) et, depuis que M. Benjamin Crémieux l'a consacré, parmi les éloges, des méfiances : on traite volontiers de « bulle de savon » cette réputation née sur terre étrangère, de « tintamarre » et de « verbiage » le bruit fait autour de ce nouveau venu de soixante-cinq ans à qui l'on dénie « la clarté et la force de persuasion ». A cause justement de son autre originalité, la plus spécifique : dans une littérature dont la marque sou-

veraine, aux beaux jours, est le lyrisme, dont le signe, aux heures médiocres, est la rhétorique, — au fond lointain de sa ville de Trieste, être un analyste. D'où les reproches, ceux-là même qu'on faisait à Proust : « déséquilibre » des parties, « prolixité », « répétitions inutiles ».

En effet, il scrute, il sonde. Avec quelques artifices, il est vrai. Il tente de rajeunir de vieux procédés : une fois de plus les prétendus mémoires d'un personnage supposé forment le livre, mais ils sont écrits sur le conseil d'un psychanaliste. Du moins que de conséquences précieuses ! démonstration par l'exemple qu'il y a fruit pour le roman à utiliser de façon systématique les suggestions freudiennes ; possibilité pour le héros de découvrir et d'avouer les mobiles inavouables et « refoulés » de sa conduite, pour le lecteur d'aiguiser son esprit critique : tous les actes où Zeno s'épie ne sont que les manifestations d'un subconscient ou d'un inconscient impuissant à se juger quand même il parvient à se révéler ; le lecteur, précisément, est le juge « du tas de vérités et de mensonges » à grand'peine tirés du tréfonds de l'être, juge peut-être aussi de la psychanalyse sur laquelle il n'est pas sûr que l'auteur, redoutable et constant ironiste, n'ironise point par instants.

Le secours de la science nouvelle lui aurait-il manqué que Zeno d'ailleurs eût pourtant fait de son moi l'objet constant de son étude. Il n'est pas une de ces individualités qui, à force de s'analyser, anéantissent en eux jusqu'au ressort de l'action, bien plutôt il s'analyse parce qu'il est dès l'origine sans ressort, annihilé. Aboulique, maladroit, malchanceux, aussi incapable de réconforter son père mourant que de conquérir la femme qu'il aime ou de conserver sa maîtresse, tragi-comique dans ses infortunes, — que le destin et un manque congénital de volonté lui mettent à la bouche sans cesse les cigarettes qu'il se jure de ne plus fumer, dans les bras, la sœur bigle et disgracieuse de la belle Adeline qu'il comptait épouser, — son intelligence, sa finesse, son sens de la discrimination, fonciers aussi, ne pouvaient se retourner que contre lui-même. Il démonte ses rouages pièce à pièce, avec tout ensemble une sorte d'horreur, de fierté, et l'âcreté satisfaite du démolisseur. Plus satisfait, naturellement, quand au lieu de soi il démolit ces autres qui gravitent dans l'existence la plus exiguë et qui se lèvent ici chacun

avec sa silhouette autonome et sa nature plus personnelle encore, dans le cadre et les habitudes les plus concrètes.

Que l'on cherche dans notre littérature contemporaine le type le plus comparable à Zeno, nulle hésitation : Salavin. Tous deux comprenant « une foule de choses, malheureusement », en quête de l'état normal, « ce fameux état dans lequel *ils* ne *sont* jamais », mécaniques d'une complexité merveilleuse et toujours détraquées, passant des nuits à se mépriser, à se haïr, pleins à la fois de rêves qui se mêlent à l'univers sensible, de tics et d'orgueils, — insignifiants, falots, s'ils n'étaient le lieu de continuelles aventures qui leur *arrivent en dedans*. Mais Zeno jamais ne cherchera comme Salavin la sainteté. Il est plus normal dans son anormalité, conduit à moins d'exigence par le démon intérieur. Il ignore la soif qui n'est pas une soif, la faim qui n'est pas une faim. Le refuge final de Salavin est, à la limite de l'effort impuissant, une victoire de dépouillement qui ressemble à une catastrophe, et l'évasion dans le délire. Zeno semble près de guérir dans l'appesantissement de l'âge et l'activité matérielle. Et le plus pessimiste n'est pas le misérable Salavin chevauchant l'espoir dément de réconcilier en lui « Dieu et l'Autre, les deux ennemis en une seule personne », mais Zeno assagi, ne souhaitant qu' « une détonation formidable que nul n'entendra — et la terre, revenue à l'état de nébuleuse, continuera sa course dans les cieux délivrée des hommes, sans parasites, sans maladies. »

MARIE-JEANNE DURRY

*
* *

LES FENÊTRES par *Rainer Maria Rilke* (Librairie de France).

Comme les fenêtres proposent au passant les mille possibilités de vies qui se dérobent à l'instant même où elles lui sont apparues, ainsi ces poèmes, fragilement, cernent un espoir ou un regret et ne nous livrent, chacun, qu'un instant de leur mystère. Le poète, ingénuement, avoue son goût de l'éphémère qui, parfois, dans son apprentissage du quotidien, s'aiguise jusqu'à l'effroi :

Ne suis-je intact, avec cette vie qui écoute,
avec ce cœur tout plein que la perte complète ?

Avec cette route qui passe devant, et le doute
que tu puisses donner ce trop dont le rêve m'arrête ?

Discrets et sensibles aveux qui se fondent dans l'indéfini ainsi que la ligne dénouée d'un contour se perd doucement dans la page blanche. Les eaux-fortes, dont Mme Baladine a illustré ce carnet de poésies, en prolongent la résonance avec précisément la grâce sinueuse et pure d'une belle image de Rilke.

MAURICE BETZ

* * *

LES ARTS

PORTRAITS D'AUJOURD'HUI.

Il est touchant de voir le mal que se donnent parfois des hommes de bonne volonté pour détourner la peinture de sa pente fatale, et pour lui imposer une direction arbitraire qu'elle ne pourrait conserver sans s'amoindrir. M. Claude Roger-Marx, organisateur et préfacier de l'exposition des « Portraits d'Aujourd'hui » à la galerie Bernier, semble poursuivre ce but paradoxal. Empli du noble dessein de donner aux peintres un idéal que, vraisemblablement, ils ont abandonné pour un autre plus en accord avec les exigences du temps, il célèbre « la connaissance précise de l'homme » qui a été selon lui négligée depuis le règne — la tyrannie plutôt — de Cézanne, dont le tort aurait été de ne considérer tout objet, même la figure humaine, que comme un motif à peindre plutôt que comme un mystère à approfondir. « Descendre à travers les yeux jusqu'à l'âme » est une entreprise qui, selon le préfacier, n'a jamais tenté le maître d'Aix. Les disciples de celui-ci ont naturellement surenchéri et se sont montrés au cours de ces dernières années cruellement insensibles à l'expression de l'âme à travers les visages. Réquisitoire tout romantique, qui cadre bien avec l'engouement actuel pour la sentimentalité 1830, mais qui est annulé par l'œuvre même du peintre de cette époque que M. Claude Roger-Marx aime le moins : Ingres. Entre parenthèses, on peut noter que jamais Ingres, qui est indiscutablement un des plus grands portraitistes de tous les temps — peut-être même, avec Raphaël, le plus grand — n'a jamais eu cette ambition psychologique excessive, dont l'aveu ne se trouve que dans la

bouche des peintres les plus contestables : La Tour (quoi qu'on en ait), Ricard, Carrière. Je ne connais rien de plus déraisonnablement pompeux que les paroles, mille fois citées, des artistes qui se sont consacrés officiellement à « l'expression de l'âme ». La Tour prétendait « descendre au fond des modèles afin de les remporter tout entiers ». Et Carrière ne craignait pas de dire aux siens : « Vous finirez bien par avouer ». Cette attitude inquisitoriale devant le modèle paraît assez comique à qui a pu assister à une séance de pose. La crédulité extrême du patient, qui s'imagine que ses grâces et ses vertus vont s'imprimer d'elles-mêmes sur la toile, le fait s'abandonner sans réserve à l'indiscrétion du peintre. Loin de se tenir sur la défensive, il ouvre toutes grandes les portes de sa fameuse âme. On n'a qu'à y puiser.

Mais abordons le problème de la ressemblance. Il est bien difficile de savoir en quoi consiste cette discutable qualité. Pour le plasticien, elle réside dans une certaine amplification des traits essentiels de l'individu ; c'est la conception des primitifs qui poussent l'expression du caractère jusqu'à la « charge ». Il est évident que cette recherche toute formelle néglige les cuisines et les truquages sentimentaux et implique une sécheresse de délimitation et un aspect caricatural qui répugneraient à la plupart de nos contemporains. Il faut en effet beaucoup d'esprit ou d'humilité de la part d'un modèle pour accepter que soient exagérées les anomalies de son visage. C'est pourquoi M. Basler, qui d'ailleurs n'est dépourvu ni d'esprit ni de malice, mérite des félicitations pour avoir accepté son portrait par Gromaire, un des meilleurs de cette exposition, et d'une franchise quasi-médiévale.

Quoi qu'on pense de cette peinture de caractère, qui réalise une expansion tout architecturale des traits essentiels, elle n'a que lointainement trait à l'expression de l'âme. Ce n'est que par voie d'allusion, de suggestion, en transposant totalement les formes naturelles, en inventant des métaphores plastiques, que le peintre peut exprimer ce monde intérieur à l'étude duquel nous convie M. Claude Roger-Marx. Parmi les toiles exposées, une surtout, celle de Picasso, intitulée « Un jeune philosophe » semblait correspondre à cet idéal. Comme dans les œuvres les plus significatives de Rembrandt, mais avec des moyens diffé-

rents, l'expression, ici, est basée sur la seule analyse de la lumière, dont les multiples variations sont délimitées par des figures géométriques. Sous l'influence de cette analyse, le visage participe à une véritable féérie et se trouve baigné dans une atmosphère, si j'ose dire, métaphysique. Ici, comme chez Rembrandt, l'étude du modèle, entreprise uniquement au point de vue *ouvrier*, et dirigée dans un sens particulier, rigoureusement défini, est suffisante pour atteindre au style, à l'expression, à l'étrangeté. De même les figures les plus émouvantes ou les plus hallucinées du Greco, de Dürer, sont le résultat d'une méditation passionnée sur quelques rares éléments choisis dans la réalité et portés au summum de leur développement plastique par une opération de la sensibilité. La ressemblance, ici, constituée par l'extraction et la fixation du maximum de substance picturale que renferme un visage. Cette définition toute rudimentaire qu'elle paraisse, a du moins le mérite de s'appliquer autant aux œuvres basées sur le développement plastique des traits extérieurs : Cranach, Dürer, Ingres, qu'à celles dont le caractère découle de l'étude de la lumière et du volume : Le Greco, Rembrandt, Cézanne.

A propos de Cézanne, M. Claude Roger-Marx prétend que même les portraits qu'il fit de lui-même ne sont qu'une façade « qui ne nous révèle rien sur celui qui vit dans la maison ». C'est méconnaître cette vérité (que Maurice Raynal rappelle avec esprit) que dans un tableau il ne doit se passer rien que de pictural, et que la ressemblance — comme la beauté ou l'émotion — est encore un phénomène d'ordre plastique et coloré. Quand verra-t-on un critique d'art (je ne dis pas un modèle ou un membre de la famille de celui-ci, par définition incompétent) éviter de dire devant un portrait : « Ce n'est pas son expression, son regard est plus tendre, etc. », mais dire plutôt : « Le peintre n'a pas extrait de son modèle la moitié des éléments plastiques qu'il renferme. Exemple : la chevelure qui alourdit ce tableau de sa masse inerte, eût gagné à être vivifiée par quelques arcs de cercle, volutes et spirales, comme dans le *M. Bertin* d'Ingres, etc. ». Mais ne souhaitons pas trop que les critiques s'occupent de technique, nous serions hélas presque tous, peintres et sculpteurs, condamnés d'avance...

Que dire de l'exposition elle-même ? Elle renfermait des tableaux pour la plupart excellents, dont le choix faisait honneur au goût de l'organisateur sans pour cela légitimer ses espoirs. Peu de ces portraits, en effet, semblaient annoncer une ère de peinture éprise de fine discrimination psychologique. Et l'on avait eu beau opposer, comme le Messie au Diable, Vuillard, sous le patronage duquel, paraît-il, « une exposition du portrait contemporain devrait être placée » à Picasso — les deux œuvres se faisant face, et se lançant un mutuel défi —, l'œuvre réaliste du premier n'enlevait rien à la puissance évocatrice du second. *Le Jeune philosophe* de Picasso, nourri de la méditation Cézannienne, dépliait, en dépit de l'anathème virtuel qui planait sur lui, dépliait comme les pages d'un grimoire précieux, les facettes qu'ombres, lumières et demi-teintes avaient tracées sur son visage, pour l'enchantement du peintre et l'envoûtement poétique des spectateurs à venir. Etait-il « ressemblant » ? Moins, sans doute, que le *Giraudoux* de Vuillard, s'il s'agit de ressemblance extérieure, mais davantage assurément, s'il s'agit de traduire, à l'aide d'hiéroglyphes sensibles, cette vie intérieure dont Claude Roger-Marx réclame l'expression. L'âme humaine ne se peut atteindre, avouons-le ; aussi ne peut-on qu'applaudir si un peintre désespéré, loin de briser ses pinceaux, traduit un monde dont il n'a pu approcher par un autre monde dont il possède la formule. Exprimer un mystère par un autre mystère est encore la solution la plus élégante en pareil cas.

Je m'en voudrais de ne pas signaler en passant un fait assez curieux. Alors que les déformations de Picasso ralliaient peu de suffrages, on voyait des gens considérer d'un œil presque attendri l'ahurissant portrait, par Soutine, de Mme X, dont les traits grangrenés semblaient exploser en tous sens, sans qu'aucune raison autre qu'un délire sacrilège en motivât la dispersion. Il semble que le public répugne à toute transformation opérée par le truchement de l'esprit, et que seule une activité animale le puisse intéresser. Toute déformation visant à quelque grandeur, et conduite avec un peu d'ordre, est prodigieusement suspecte, alors que n'importe quel bouleversement de formes et de couleurs paraît sublime, et auréolé d'une splendeur quasi-cosmique, s'il est réalisé sous le signe de

l'inconscience. Trop de critiques d'art, hélas, flattent ce goût pervers.

Curieuse époque, où les hommes dont ce devrait être le métier d'être les introducteurs méticuleux de la Folie, sont si peu sûrs d'en posséder un grain authentique qu'ils en vénèrent sans choix les plus débiles manifestations.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

LA MUSIQUE

SOUS LE REMPART D'ATHÈNES, musique de scène de *Germaine Tailleferre.*

Le problème de la musique de scène est un des plus difficiles que je connaisse. Il comporte un nombre infini d'interprétations, mais point de solution absolue, et il faut pour chaque œuvre essayer de mettre en train une réalisation d'un équilibre adéquat.

Pour le *Rempart d'Athènes*, Claudel voulait une musique de scène qui pût vivre séparément du texte et sans le gêner. Redoutable tâche et dont Germaine Tailleferre s'est acquittée avec un tact parfait. Claudel expliquait qu'il voulait que la musique soutînt son texte d'une manière pareille à celle d'un jet d'eau ou d'une cage pleine d'oiseaux, dans une pièce ou un jardin où l'action dramatique se déroulerait.

La musique de Germaine Tailleferre vit en dehors du texte sur le bord du drame et réalise pleinement les intentions de l'auteur. Elle procède aussi par de discrètes allusions où la collaboration apparaît plus intime : ainsi de ces bourdonnements avec des violoncelles en sourdine qui font pressentir l'approche des abeilles. Ainsi encore de ce crescendo final aboutissant à un *ut* majeur lumineux qui soutient le lyrisme si pur des vers de Claudel, où les personnages reprennent l'un après l'autre les mêmes phrases.

DARIUS MILHAUD

*
* *

FAITS-DIVERS
(recueillis par André Gide).

Scènes d'unanimisme en Russie.

Pour Jules Romains.

I. *Les Doukhobors.*

Plus de 45 Doukhobors, hommes, femmes et enfants, partirent pour aller prêcher la façon de vivre sainement. « Dès le 12 mai, écrit Alexey Mahortof, nous partîmes à la façon d'Adam et d'Eve pour montrer le naturel à l'humanité, comment l'homme doit retourner à sa mère nourricière, aux fruits mûrs et à leurs graines.

« Nous nous mîmes nus à partir d'Efrémooka et achevâmes notre trajet à Nadézhda. Nous traversâmes seize villages au total. Lorsqu'on nous arrêtait, on nous frappait durement avec des verges : nous étions tout en sang, horribles à regarder.

Alors une vingtaine d'hommes nous entourèrent et on ne nous permit pas de pénétrer dans le village. La nuit vint, le temps était affreux : pluie, neige, vent. Nous nous mîmes en tas, les uns sur les autres. Ceux qui nous gardaient passèrent la nuit auprès de nous et nous couvrirent de manteaux et de pardessus en peau de mouton. Nous restions nus et cependant, si étonnant que ce fût par un pareil vent, personne de nous ne fut gelé. Ceux qui montaient la garde déclarèrent cependant que le froid était très vif ! »

Réduits à vingt-huit, ils parurent le 21 mai, à Yorkton, où la police montée les rejoignit. « Nous nous arrêtâmes, dit-il, nous dévêtîmes et avançâmes. » On les fit rhabiller ; le lendemain, on les condamnait à trois mois de prison qu'ils firent à Régina. Ils refusèrent de se soumettre au régime de la prison, considérant, non sans quelque raison cette fois, qu'ils n'avaient rien fait pour perdre leur liberté. Les geôliers canadiens paraissent s'être conduits à leur égard avec une brutalité de cosaques. Il paraît qu'on les battait à coups de cordes et de fouets, jusqu'à ce que leur corps fût couvert d'ecchymoses ; on leur tirait la barbe, les cheveux ; on leur tordait les poignets ; on leur plongeait la tête dans des baquets et on les tenait par les talons,

jusqu'à leur faire perdre la respiration. Un certain Peter Zirtchoukof fut frappé à coups de chaises jusqu'à tomber évanoui.

Leur temps de prison écoulé, ils rentrèrent chez eux. De vingt-huit, tous, sauf dix, « rétrogradèrent », c'est-à-dire se remirent au travail.

— « Après avoir attendu quelque peu, nous (les dix justes) recommençâmes à nous occuper du « service de Dieu ». Nous écrasâmes avec un rouleau le blé (sur pied) sur un espace de cinquante mètres. Et pourquoi ? Afin que les hommes ne se confient pas en la science humaine... Et nous brûlâmes aussi une machine à lier. Pourquoi ? Afin que nos frères ne tourmentent pas de pauvres animaux... Nous allions mettre le feu à une machine à battre, mais nous en fûmes empêchés. Six de nous furent arrêtés et envoyés à Yorkton.

« Moi, je suis encore là, ne m'étant pas trouvé là au moment de l'incendie. Mais on ne me permet plus de parcourir les autres villages. C'est si triste que je ne puis y penser. Je m'asseois, et demeure là sans « travailler ». L'humanité ne veut pas de mon travail, et pourtant, ce n'est pas mon travail, c'est celui de Dieu. Voilà une semaine que j'ai passée dans cette hutte, les fenêtres clouées, comme dans une prison. »

Il convient d'ajouter que Vérighine se montra fort hostile à ce mouvement qui n'eut aucune suite. C'est même à son instigation, paraît-il, que furent arrêtés et jetés en prison, menottes aux mains, les six incendiaires, dont parle Mahortof : c'est sur des preuves fournies par des Doukhobors qu'ils furent condamnés. Peu après on fit savoir à Vérighine que sur une pétition émanant des Doukhobors et estampillée par lui, ils pourraient être mis en liberté. Vérighine resta sourd à cette proposition.

(D'après une lettre d'Alexey Mahortof, publiée dans le *Svobodnae Slovo* (journal tolstoïen) du 29 sept. 1903).

II. *Un village de veuves en U. R. S. S.*

En Russie, aux environs de Novaïa Laloga, il est un village dont la composition parut extraordinaire aux autorités du district, quand elle lui fut signalée : c'était un village de veuves, où il ne restait plus un seul homme, des soixante et quelques qu'on y avait naguère connus. Une enquête établit que tous les

maris avaient été assassinés par leurs femmes. Les victimes seraient au nombre de cinquante-huit.

L'instigatrice de l'hécatombe était une paysanne du nom de Sophie Safarine, qui elle-même avait tué ses trois maris. L'exhumation du corps de ceux-ci révéla des traces d'empoisonnement. Le poison avait été, en effet, le moyen employé par les villageoises pour se défaire de leurs trop peu défiants époux, qu'elles avaient préalablement aidés à se griser.

Les forfaits de ces mégères ont commencé au lendemain de la guerre. On dit que les habitudes de brutalité rapportées du front par les hommes, survenant après une longue période pendant laquelle les femmes s'étaient comportées à leur guise, ont été la cause de ces exécutions en série. Sophie Safarine, qui a, pour son compte, une trentaine de meurtres sur la conscience, prétend avoir été amenée à cette « androphobie » par la tyrannie de son premier mari.

(*La Croix*, 30 septembre 1927).

III. *Quatorze Russes se brûlent avec une église.*

Berlin, 2 juillet. — On mande de Moscou la fantastique nouvelle suivante : l'église du petit village de Kustanaï étant en flammes, des pompiers se précipitèrent. Ils trouvèrent les portes solidement verrouillées et entendirent à l'intérieur des cantiques. La petite église fut complètement brûlée et on a trouvé dans les ruines les cadavres de quatorze personnes. On déclare qu'elles appartenaient toutes à une secte religieuse qui considère le bolchevisme comme le règne de l'antéchrist. Les quatorze personnes retrouvées avaient sans aucun doute considéré qu'il était de leur devoir d'abandonner un monde devenu le royaume de Satan.

(*Daily Mail*, 5 juillet 1927).

* * *

REVUE DES LIVRES

Pourquoi Rome a parlé, par *P. Doncœur, V. Bernardot, E. Lajeunie, D. Lallement, F. X. Maquart, Jacques Maritain* (Editions *Spes*).

C'est un exposé, honnête et habile, des motifs qui ont entraîné la condamnation par le Saint Office de certains écrits de Charles Maurras et

de l'*Action Française.* Les auteurs n'ont pas de peine à montrer que l'attitude même des catholiques d'Action Française confirme les alarmes romaines, et témoigne chez eux d'une diminution du sens catholique sous l'influence d'un maître agnostique. On pourrait remarquer cependant que lorsque un compromis s'établit, dans des circonstances jugées urgentes, entre les fidèles de cultes différents qui ferment les yeux sur ce que ces cultes ont d'incompatible, il est trop facile de dénoncer le compromis qui paraît alors d'autant plus monstrueux qu'il a plus longtemps duré. Si les catholiques devaient prendre de mauvaises habitudes sous la direction de Charles Maurras, qui s'est toujours conduit vis-à-vis d'eux avec une parfaite loyauté, comment Rome n'a-t-elle pas vu que les effets néfastes de ces habitudes grandiraient avec le temps ? Pourquoi Pie X s'est-il opposé en 1914 à une promulgation déjà tardive ? Il semble que la sagesse romaine soit ici en contradiction avec elle-même, ou tout au moins peu soucieuse de la vie et de la valeur des sentiments humains. Du point de vue de neutralité stricte qui est le nôtre, il est impossible de se défendre d'un sentiment de respect devant ces hommes qui aiment leur patrie autant que Dieu, et d'un sentiment d'inquiétude devant un pouvoir spirituel qui exige un sacrifice dont il semble méconnaître l'importance vitale, ou bien, s'il ne la méconnaît pas, qu'il impose avec un mépris des conséquences pratiques dont il est très loin d'avoir toujours témoigné. Cela laisse rêveur. Historiquement, ce conflit prendra place à côté d'autres procès de distinction et d'épuration qui pourraient bien, aux yeux de la postérité, caractériser notre époque. Le Catholicisme et l'Action Française gagneront l'un et l'autre à ce divorce, car il n'est pas bon, ni même possible, que deux religions associent trop longtemps leurs destinées. C'est une autre question de savoir si la religion de la patrie fait un patriotisme sain, et s'il est réservé à Rome de sauver l'esprit.

R. F.

*

L'Evangile Eternel (Etude sur Michelet), par *Jean Guéhenno* (Grasset).

Le premier mérite de ce livre est l'amitié généreuse mais sans complaisance de l'auteur pour Michelet. Il abonde en textes de celui-ci, dont quelques-uns sont admirables ; mais tous laissent une impression de confusion dont on se défend en vain. M. Guéhenno caractérise Michelet avec beaucoup de finesse : sa volonté de ne point s'élever seul, mais avec tous ses frères, son impuissance à s'évader de la mystique chrétienne dont il se croit affranchi, son perpétuel renouvellement vital, ses utopies et son ignorance des questions sociales. *L'Evangile Eternel* marque un tournant : une expérience et une théorie toutes modernes du peuple y servent à révéler l'illusion du

XIXe siècle. Un conflit non prévu, non dénoué, peut-être non dénouable, entre l'humanité et les humanités nous est annoncé dans une conclusion en sourdine. Attendons le moment prochain où l'auteur prendra la parole en son propre nom.

R. F.

*

Itinéraire de Paris à Buenos-Ayres, par *J. J. Brousson* (Crès).

Chargé de vider le pot de chambre, l'homme de maison l'a gardé, et nous le met en bouteilles. Mais il semble y avoir ajouté du sien.

JEAN PRÉVOST

*

Le Quai des Brumes, par *Pierre Mac Orlan* (N. R. F.).

C'est le Mac Orlan de *Port d'eau-morte* et de *Malice* que nous retrouvons dans ce livre. Celui pour qui existe un tragique quotidien, suffisamment grossier pour que nous puissions y croire, mais assez mystérieux néanmoins pour fasciner les secrètes puissances de notre imagination. De tant de personnages dont l'auteur nous entretient avec une gravité qui se sait ironique, il n'en est pas un seul qui ne nous apparaisse comme l'ombre schématique de lui-même. Tout cela fait assez penser au Strindberg du *Songe* et à ce théâtre de marionnettes que l'Italie et l'Allemagne connurent vers 1919.

Sans être le chef-d'œuvre de Pierre Mac Orlan, le *Quai des Brumes* peut être tenu pour un livre réussi. On lui reprocherait volontiers une composition trop unilinéaire, on ne sait quelle mollesse dans le dessin. Mais ce roman vaut surtout par la force avec laquelle s'imposent les personnages. Pègre symbolique, qui évolue dans un cadre savoureusement « avant-guerre », les héros du *Quai des Brumes* ont plus de profondeur psychologique que ceux des autres livres de cet auteur. Il indiquerait donc assez dans la manière de Mac Orlan une velléité de renouvellement.

H. DANIEL-ROPS

*

Escale, par *Pierre Humbourg* (N. R. F.).

M. Humbourg connaît la vie maritime, et sait le montrer. L'histoire qu'il conte dans *Escale* est des plus simples. Un marin, au moment où son navire quitte Marseille, apprend que sa femme le trompe. C'est son chagrin, sa colère, ses projets de vengeance, tels qu'ils évoluent au cours de la croisière, que M. Humbourg décrit, avec sobriété, parfois, il est vrai, un peu trop sommairement. Il mêle à cette description celle de paysages maritimes et exotiques. Par exemple la peinture d'une tempête, qui assaille le navire à son retour, est fort bien conduite. A Marseille, le mari trompé, dans l'engourdis-

sement qu'il trouve auprès de sa femme, oublie ses projets meurtriers. La fin est naturelle et dramatique. Je goûte surtout la réconciliation des deux rivaux.

On lit ce livre aisément. Il s'achève par un trait un peu gros. Je ne le relèverais pas, s'il ne précisait une certaine tendance que M. Humbourg semble avoir à concevoir et à traiter ses fictions comme des romances. Le défaut est surtout visible dans une nouvelle : *Vieux comme le monde*, que M. Humbourg vient de publier. Mais ce sont les deux premiers livres de fiction de cet auteur ; et il n'est guère d'œuvres de début, qui ne présentent ce caractère. M. A.

*

Psyché, par *Pierre Loüys.*

On nous présente ce livre comme une grande œuvre. Tout l'esthétisme facile de Pierre Loüys s'y retrouve, tout le placage de fausse poésie. Si du moins nous y retrouvions aussi la fraîcheur des *Chansons de Bilitis*, fût-elle artificielle, ou l'érotisme de *la Femme et le Pantin*, fût-il emprunté à Casanova. Mais entre les mains de P. Loüys, le ravissant symbole de Psyché sert de prétexte à de pauvres fadaises. Où est Psyché ? où est sa lampe ? où est l'Amour adolescent ? Je ne vois que la fumée d'une lanterne raccrocheuse. Pierre Loüys avait laissé ce livre inachevé ; M. Claude Farrère l'a complété ; — c'est, malgré tout, un peu cruel. Par bonheur, il reste une autre *Psyché* ; par bonheur elle est achevée. M. A.

*

Le dîner chez Olga, par *René Laporte* (Grasset).

On ne saurait trop rappeler — à l'apparition d'ouvrages qui sont inspirés, de près ou de loin, par le mouvement nécessaire du Surréalisme — que les renouvellements littéraires sont question, non pas de forme, mais d'états d'âme. C'est le mérite du *Dîner chez Olga* de mettre mieux en évidence ce lieu commun, étrangement oublié. Je me hâte de dire que le livre en a d'autres, notamment dans le style qui laisse pressentir, malgré une tendance redoutable à la facilité, un écrivain de qualité. Mais encore trop d'anges, de bars, de 150 kms. à l'heure, de jeunes femmes au cœur, au visage en triangle, de « méridiens dont on brise la corde ». La création d'un poncif nouveau, dans la forme, c'est à Giraudoux, à Morand qu'en revient le mérite, l'honneur redoutable. Que ces magiciens (comme on dit) brouillent les dés, mélangent les liquides : nous leur faisons confiance, sans être dupes. Mais nous récusons des disciples, surtout immédiats.

GEORGES DUPEYRON

*

Frères, par *René Jouglet* (Grasset).

Les qualités de M. René Jouglet sont frappantes : il est concis, pressant, dramatique. Il exprime nettement ce qu'il veut dire. Il entraine son lecteur, il ne lui laisse pas le temps de regarder en arrière, il le presse, le heurte, le frappe. Un dernier éclat, une dernière image : le rideau tombe. Que dira-t-on ? « Je ne me suis pas ennuyé ». C'est beaucoup. Une heure de distraction fait passer sur certaines invraisemblances, certain conventionnel dans les caractères, une recherche de l'effet, un appel un peu gros à l'émotion, et des phrases comme : « L'enfant sombre s'écria... », ou : « Il ouvrit la bouche, et le cri ne sortit pas, mais il bondit. — Ah ! ah ! ah ! ah ! Le bras armé s'abaissa ; le rire et le sarcasme sonnèrent le son de la folie... » Le talent, incontestable, de M. Jouglet se rapproche trop ici de celui de M. Bernstein.

M. A.

Vie en commun, par *Léon Duesberg* (Sélection).

Voici un petit livre qui n'est ni un roman, ni un essai, ni un poème, mais qui est tout cela à la fois, et qui n'est pas que cela ; un livre qui n'est de façon absolue ni cynique, ni tendre, ni joyeux, ni désespéré, mais où tous ces caractères s'unissent pour donner un ton particulier. Il y règne une fantaisie exaspérée, une liberté frénétique et pittoresque. C'est un mélange de tirades satiriques, d'images violentes, de mots crus et de notations délicates. On y trouve une vie tantôt grouillante, tantôt nuancée. Une ou deux fois, on songe à Barrès (celui des *Barbares*), une ou deux fois à Morand ; mais, le livre fermé, il ne reste plus que l'auteur.

M. A.

Carte d'Europe, par *Daniel Rops*. (Perrin).

Tchékov, Rilke, Strindberg, Pirandello, Unamuno, Conrad, Duhamel sont successivement présentés au public par M. Rops dans des études moins originales que consciencieuses. On y trouve de bonnes analyses des œuvres, et de clairs résumés des jugements critiques essentiels portés sur chacun de ces auteurs.

B. CR.

Lettre Recommandée, par *Eyvind Johnson*, traduit par Victor Vinde (Kra).

Un Suédois se trouve à Paris sans argent, sans logis, sans amis. C'est le 14 juillet. Il déambule au hasard des rues en fête. Il n'a pas mangé. La nuit vient, puis l'autre. Il ne lui reste d'espoir qu'en une lettre recommandée. Quand lui parviendra-t-elle ? — Si l'auteur voulait nous émouvoir, il n'aurait pas dû s'en tenir à nous peindre le pre-

mier jour de jeûne de son héros. Il aurait dû surtout user de plus de simplicité qu'il ne fait, ne pas interrompre son récit par des digressions déclamatoires et d'une naïveté un peu prétentieuse. Pour quelques traits touchants, que de verbiage, que de fatras ! Si l'on compare ce livre à *la Faim* de Knut Hamsun, il en est écrasé.

M. A.

■

Sonates de printemps et d'été, par *Ramon del Valle-Inclan*, trad. par Glorget (Editions de France).

On ignore ici qu'il existe une géographie littéraire de l'Espagne et que l'Andalousie, la Castille, le « Levant » et la Galice produisent des esprits et des genres distincts. Ramon del Valle-Inclan représente assez bien le génie de la Galice, la part celtique et atlantique de l'Espagne, sa Bretagne et son Pays de Galles : il a le sens de la belle phrase magnifique et mystérieuse, du rêve, de la nostalgie et du décor.

Le marquis de Bradomin, « laid, catholique et sentimental », renouvelle les exploits de Don Juan et de Casanova, et peut-être certaines attitudes du Caërdal de Suarès. Il nous découvre aussi un Mexique sonore et bizarre dont le charme est bien séduisant.

L'excellente revue *La Pluma* consacra jadis à Ramon del Valle-Inclan un numéro spécial. L'homme nous y apparaît, fantastique et superbe à la façon de nos mythiques Barbey et Villiers. Sait-on les aventures extravagantes à la suite desquelles ce personnage de légende fit le mariage de la petite danseuse Anita Delgado et du maharajah de Kapurtala ? Quant aux circonstances dans lesquelles il perdit un bras, — ce qui fait que lorsqu'il visita le front français les poilus le prenaient non point pour Cervantes, mais pour le général Gouraud, — il faut les demander à Ramon Gomez de la Serna qui les invente et les multiplie à l'infini.

JEAN CASSOU

*

Vision de l'Anahuac, par *Alfonso Reyes*. (N. R. F.).

Le Mexique, c'est l'Egypte des Amériques comme le Pérou en est l'Inde. Sur les hauts lacs, la capitale aztèque offre la réplique monumentale des Pyramides. Reyes l'évoque telle qu'elle apparut aux conquérants espagnols dans sa poésie et son réalisme. Il a réussi là un rare mélange de *Mille-et-une-Nuits* et d'évocation quotidienne, de fantastique et de vérité, imaginé un procédé heureux dont l'application — si elle était possible — aux vieilles choses d'Occident en renouvellerait sans doute l'aspect et le sens de la manière la plus imprévue.

B. CR.

*

La Porte, par *Natsume Soseki,* traduit du japonais par *R. Martinie* (Rieder).

Naturaliste par l'extrême minutie et la lenteur du récit, ce roman apporte un précieux renseignement sur la vie quotidienne du Japonais moyen. Il raconte, sans stylisation, sans péripéties d'aucune sorte, les petites joies et les petits soucis d'un ménage de fonctionnaires. Douceur des sentiments, pointe de neurasthénie. Le grand succès qu'ont rencontré les livres de Soseki prouve que le Japon s'est reconnu dans ses peintures, et que nous pouvons avoir confiance en leur valeur documentaire. J. S.

* * *

REVUE DES REVUES

« Du malaise mondial »

On peut, croyons-nous, sans inconvénient pour l'avenir immédiat des relations internationales, dévoiler le nom de la haute personnalité qui s'est dissimulée, dans la *Revue de France* du 1er janvier 1928, sous le pseudonyme de *** réservé, comme on sait, aux seuls ministres, ambassadeurs ou maréchaux. Cette personnalité, bien connue des amis de Marcel Proust, n'est autre que M. de Norpois.

Dès la première phrase qui commence ainsi : « La guerre de 1914-1918 a inspiré une profonde horreur au monde civilisé... », on reconnaît le style du grand diplomate, doublé d'un parfait humaniste. Il faudrait tout citer. Contentons-nous de quelques formules particulièrement saisissantes, soit que M. de Norpois rappelle : « l'exploitation scientifique et méthodique des aptitudes d'une race de proie à l'emploi de la force », soit qu'il invoque le « bon sens qui ne peut manquer [1] de rappeler à l'entente l'unanimité des peuples alliés », soit qu'il définisse ce principe vital : « La conduite des intérêts et des impondérables domine l'histoire des Etats ».

Mais l'éclat de la forme ne doit pas nous cacher la solidité du fond. Soulignons la conclusion tirée par M. de Norpois du fait que les démocraties de 1914 ne voulaient pas la guerre et que « leur nature démocratique les maintient aujourd'hui dans les mêmes aspirations. » Pour éviter la guerre, nous dit-il, — et la logique profonde de cette déduction n'échappera à personne — réduisons donc le plus possible l'exercice de la démocratie, en confiant la direction de notre politique étrangère et militaire aux seuls diplomates de carrière et à l'Etat-Major.

Sachons gré à M. de Norpois d'une autre leçon de sagesse politique : pour éviter la guerre, proclame-t-il avec force, il ne sert à rien de régler les questions pendantes avec nos ennemis de 1914 ou les diffé-

1. M. de Norpois, toujours soucieux des nuances, avait transformé sur épreuves « *qui ne peut manquer* » en « *qui ne saurait manquer* ». La correction a malheureusement été omise.

rends nouveaux qui peuvent surgir, l'essentiel est de maintenir la coalition du temps de guerre. « Ce qui était vrai en 1919 restera naturellement la vérité durant de longues années ». Le grand mérite de M. de Norpois est ici d'avoir mis en pleine lumière ces vérités rassurantes qu'on a trop tendance à méconnaître depuis quelque temps, à savoir que jamais la solidarité, l'amitié, la communauté de vues, les liens d'alliance entre la France et ses grands associés de guerre : Angleterre et surtout Italie et Russie n'ont été plus solides et plus agissants qu'aujourd'hui. Que M. de Norpois soit loué enfin pour avoir si justement localisé en Allemagne les dangers de guerre et bien marqué la volonté de paix dont s'inspirent tous les actes politiques de l'Italie, de la Pologne, de la Yougoslavie ou de la Russie, par exemple.

M. Raymond Recouly a eu raison, comme on voit, « d'attirer d'une façon toute particulière l'attention de [ses] lecteurs sur cet important article ». Il est de ceux en effet qui contribuent à déraciner à l'étranger l'idée hélas ! trop répandue d'une France ignorante des réalités européennes.

*
* *

Premier Livret

Il n'y a pas assez de jeunes revues, et quelque chose manque à la littérature : une hésitation, et cette première maladresse, où le cœur se montre. Une revue qui réussit n'évite pas toujours d'être froide.

Ce que l'on peut aimer, dans les *Livrets* que publient à Bruxelles Odilon-Jean Périer et Robert de Geynst, c'est un esprit de plaisir et de découverte, la description de dialogues mystérieux, nombre d'expériences littéraires et de devinettes, une sorte de dépaysement. Et même — quoique la poésie ne soit « pas uniquement l'affaire des gens de métier » — plus d'un poème. Par exemple, celui-ci qui est de Robert Cousin :

L'ETOILE FILANTE

Levons les yeux dans l'espoir
Qu'elle tombe notre belle
Notre seule étoile qu'elle
S'élance dans le ciel noir.

Ah trop tard l'âme est si lente
Au milieu de ses désirs,
Que dans l'éclair de choisir
S'éteint l'étoile filante.

*
* *

Restauration de la Raison

Signalons un important article de M. Ernest Robert Curtius sur la restauration souhaitée de la raison. Cet article, qui parut dans des revues de divers pays — notamment dans *The Monthly Criterion* et dans

la *Revista de Occidente* — est un manifeste européen pour le rétablissement de la hiérarchie des valeurs, avec la raison au sommet : « Cette qualité virile qui peut ordonner et construire, nous en avons besoin plus que de toute autre chose. ... Pendant des années, nous avons prêté une oreille attentive à ce que les dix successives « plus jeunes générations » avaient à dire. Il est peut-être temps de revenir au truisme que la jeunesse est seulement une possibilité, non pas une réalisation. » Entre la démocratie technique et l'aristocratie spirituelle, M. Curtius ne pense pas qu'il faille choisir. Chacune tendra vers sa perfection propre pourvu que soient tranchés les liens qui les attellent l'une à l'autre. C'est là une idée qui s'impose aujourd'hui à quelques esprits, et qui pourrait bien faire fortune, parce que la solution qu'elle propose, plus efficace et plus saine que le catastrophisme, est plus vraie que l'opportunisme. On pourrait reprocher à M. Curtius ceci, qu'il formule un souhait plutôt qu'il n'amorce une solution. Mais il faut songer que ce critique éminent a sans doute longuement mûri les idées qui se concentrent ici dans la force et dans l'unité d'un acte de « bon européen ».

*
* *

L'Amour de l'Art (Décembre) : *Boussingault*, par Fr. Fosca.

Europe (15 Janvier) : *Sur l'œuvre d'Alain*, par Pierre Bost, Ramon Fernandez, Jean Prévost, Jean Schlumberger, Albert Thibaudet.

La Revue de Paris (1er Janvier) : *Excelsior* (U. S. A.) par Paul Morand ; (15 Janvier) : *Une nouvelle soirée perdue*, par Julien Benda.

La Revue Fédéraliste : *Etat du cinéma en 1927*.

JEAN GUÉRIN

*
* *

ERRATA

Sous le Rempart d'Athènes (N. R. F. Décembre 1927).

Page 707, au lieu de : *acidité*, lire : *aridité*.

Page 709, dernière ligne, au lieu de : *je connais*, lire : *je reconnais*.

Page 710, ligne 13, au lieu de : *Brinthe*, lire : *Corinthe*.

Page 712, ligne 12, au lieu de : *Erechtiennes*, lire : *Erechthéennes*.

Page 716, ligne 12, au lieu de : *à nos oreilles muettes*, lire : *à nos oreilles muette*.

Page 721, entre les lignes 3 et 4, une ligne entière a été omise : « *Le Jeune Homme* — Et comment les aurait-elle séparés »

*
* *

LE GERANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.